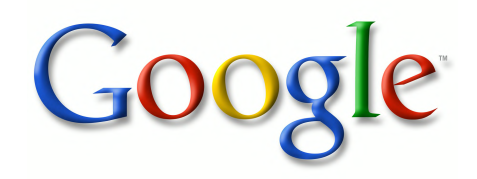


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

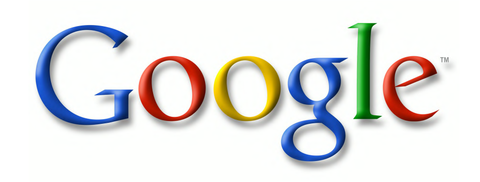
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`




EXPOSÉ

DES

GUERRES DE TAMERLAN ET DE SCHAH-ROKH

DANS

L'ASIE OCCIDENTALE,

D'APRÈS LA CHRONIQUE ARMÉNIENNE INÉDITE
DE THOMAS DE MEDZOPH;

PAR

FÉLIX NÈVE,

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE LOUVAIN, MEMBRE DES SOCIÉTÉS ASIATIQUES
DE PARIS ET DE LONDRES,
CORRESPONDANT ÉTRANGER DE L'ACADÉMIE
DE STANISLAS A NANCY, CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE
ROYALE DE BELGIQUE, ETC., ETC.



BRUXELLES,

M. HAYEZ, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE ROYALE.

MDCCCLX.

R. 22037

.25

Digitized by Google

Digitized by Google

EXPOSÉ

DES

GUERRES DE TAMERLAN ET DE SCHAH-ROKH

DANS

L'ASIE OCCIDENTALE,

D'APRÈS LA CHRONIQUE ARMÉNIENNE INÉDITE
DE THOMAS DE MEDZOPH.

(Mémoire présenté, le 2 août 1858, à la classe des lettres de l'Académie royale de Belgique.)

Digitized by Google

(Extrait du t. XI des *Mémoires couronnés et autres*, publiés par l'Académie royale de Belgique. — Collection in-8°.)

Digitized by Google

EXPOSÉ

DES

GUERRES DE TAMERLAN ET DE SCHAH-ROKH

DANS

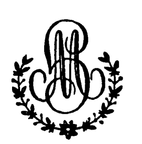
L'ASIE OCCIDENTALE,

D'APRÈS LA CHRONIQUE ARMÉNIENNE INÉDITE
DE THOMAS DE MEDZOPH;

PAR

FÉLIX NÈVE,

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE LOUVAIN, MEMBRE DES SOCIÉTÉS ASIATIQUES
DE PARIS ET DE LONDRES,
CORRESPONDANT ÉTRANGER DE L'ACADÉMIE
DE STANISLAS A NANCY, CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE
ROYALE DE BELGIQUE, ETC., ETC.



BRUXELLES,

M. HAYEZ, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE ROYALE.

—

MDCCCLX.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVANT-PROPOS.

Parmi tant d'historiens et de chroniqueurs que la littérature arménienne fournit à titre de sources aux annales de l'histoire universelle, on rencontre un écrivain de second ordre, un prosateur de la décadence de cette littérature, digne, toutefois, d'attention et de confiance, comme témoin et comme narrateur des événements qui se sont accomplis dans l'occident de l'Asie, lors de la troisième des invasions mongoles. Guiragos, Vartan et Malachie avaient écrit dans la même langue une relation des premières invasions des Tartares qu'ils avaient vues, et dont ils avaient souffert. Thomas de Medzoph s'est fait de la même manière l'annaliste des

Digitized by Google

guerres entreprises par Tamerlan et par ses enfants, en Arménie et dans les pays environnants, pour y établir la domination tartare et pour l'y maintenir contre les tentatives des petits princes qui en menaçaient les plus belles provinces, du haut des montagnes où leurs bandes armées trouvaient une retraite assurée.

L'œuvre de Thomas est une histoire de l'Arménie pendant une période de guerres et de calamités incessantes; elle s'étend des débuts de la carrière militaire de Tamerlan ou Timour, dans la seconde moitié du XIVme siècle, à la soumission des plus belliqueux des Turcomans par son fils Schah-Rokh, vers le milieu du siècle suivant. Ainsi elle nous fait connaître ce qui s'est passé dans les provinces où l'on combattit alors pour l'empire du monde, aux frontières de Constantinople, qui n'était plus elle-même qu'un débri de la monarchie des Césars grecs, et qui devait succomber peu d'années après.

L'auteur vit de ses yeux un grand nombre des événements qu'il relate, et, contemporain des autres, il put interroger des hommes qui en avaient été eux-mêmes les témoins oculaires. Il nous en a laissé un récit d'une rédaction peu soignée, mais au fond précieux par des détails qui nous sont d'ailleurs inconnus. Jeune encore à l'époque où Timour envahit plusieurs fois l'Arménie, il médita longtemps le projet de retracer brièvement l'histoire de son temps. Il avait environ cinquante ans (vers 1425) quand il s'y appliqua, et il mourut septuagénaire, nous dit-on, vers 1448. Il fut presque toujours au nombre des persécutés, partageant le sort des chrétiens d'Arménie obligés de fuir à chaque instant, et exposés aux avanies de toute espèce d'ennemis. Mais, dans l'intervalle des persécutions, il lui fut donné de s'enquérir auprès de ses compatriotes des vicissitudes de chaque guerre, et du sort des provinces de l'Arménie ainsi que des pays limitrophes.

Nous donnâmes, il y a trois ans, une première notice sur

Digitized by Google

Thomas de Medzoph, dans un recueil de littérature orientale [1]. A la suite d'une biographie de cet écrivain, nous fîmes alors l'examen de son ouvrage d'histoire sous le rapport du contenu, de la composition et de la forme, et nous cherchâmes à établir d'une manière générale l'autorité de ses témoignages. Il nous fallut montrer à quel point de vue la chronique de Thomas, si sèche en apparence, a droit à la sérieuse attention de ceux qui s'occupent des sciences historiques.

Le livre de Thomas intitulé : *Histoire abrégée des souverains de l'Orient, du monstre impie et cruel Langthamour, et des autres*, mérite d'être consulté sous un triple rapport : pour l'histoire politique de l'Arménie, conduite par l'auteur jusqu'à la moitié du XVme siècle; pour l'histoire religieuse de ce pays, c'est-à-dire de son Église nationale qui, prise en masse, n'était pas alors en communication avec les autres Églises du monde chrétien [2]; enfin, pour son histoire littéraire, qui se résume dans le mouvement des études, trouvant asile dans de célèbres monastères de quelques provinces d'Arménie. Sous ces deux derniers rapports, Thomas parle avec non moins d'autorité; car il était au nombre des religieux de sa nation qui défendaient avec le plus de susceptibilité et même d'aigreur les prérogatives de l'antique Église de saint Grégoire l'Illuminateur [3], et il avait la dignité de *varta-*

[1] *Journal asiatique*, publié par la Société asiatique de Paris, Vme série, t. VI, août-sept. 1855, pp. 221-281. Cette notice a été tirée à part : *Étude sur Thomas de Medzoph et sur son histoire de l'Arménie au XVme siècle, d'après deux manuscrits de la Bibliothèque impériale.* Paris, imprimerie impériale, M D CCCLV, in-8° de 61 pages.

[2] Outre les renseignements de ce genre épars dans la chronique même, Thomas a exposé, dans un appendice qui forme à lui seul un traité historique, la translation du siége patriarcal des Arméniens, de Sis à Echmiadzin, translation qui eut lieu en 1441, et à laquelle il prit personnellement une part très-active.

[3] Adversaire par tradition et par esprit de secte du concile de Chalcé-

Digitized by Google

bied ou de docteur, rehaussée encore par la direction du monastère de Medzoph, qui lui avait été confiée après la mort des savants religieux qui y avaient résidé et enseigné. De là le surnom de *Medzophetzi*, qui lui est resté dans la tradition littéraire des Arméniens.

Nous nous attachons, dans le présent travail, au premier des trois ordres de faits que nous venons d'indiquer, nous réservant de faire valoir les deux autres dans une version complète de la chronique de Thomas, que nous espérons publier par la suite. Ce que nous allons cette fois demander à son ouvrage, c'est la connaissance des annales arméniennes pendant un espace d'environ soixante et dix ans : ces annales d'un peuple particulier, nous allons essayer de les mettre en rapport avec les grands événements qui ont eu pour théâtre l'Asie occidentale, mais auxquels les populations de l'Arménie ont été mêlées. Nous avons, à cet effet, divisé en chapitres le texte arménien de notre chroniqueur, en choisissant et en réunissant ceux qui ont trait directement à l'histoire politique de son pays, aux résultats immédiats des invasions à l'intérieur, au contre-coup des guerres extérieures, en un mot, aux faits dont l'influence s'est fait sentir d'une manière quelconque sur la destinée des Arméniens et de leurs voisins. De cette façon, nous mettons au service des personnes qui cultivent l'histoire universelle, et de celles qui se vouent plus spécialement à l'histoire des États et des peuples de l'Orient, tous les passages de Thomas qui peuvent fournir des matériaux à leurs études, des renseignements de quelque valeur au contrôle de leur érudition.

Nous avons traduit les textes de Thomas de Medzoph sur la copie que nous avons faite autrefois du manuscrit ancien

doine, Thomas parle en toute occasion avec une extrême animosité des Arméniens en communion avec l'Église d'Occident, et il applique aux Latins ou à leurs partisans l'épithète d'*aghtharmaïs* ou de renégats.

Digitized by Google

de la bibliothèque de Paris, qui contient sa chronique (MS. 96 de l'ancien fonds), et que nous avons corrigée à l'aide de leçons et de variantes fournies par une copie faite à Venise pour la même bibliothèque, d'après quatre manuscrits [1]. Notre version est aussi littérale que possible, et nous osons la croire exacte en tant que nous avons mis constamment à profit pour l'élaborer tous les secours que la lexicographie arménienne peut fournir aujourd'hui aux philologues européens. Si nous nous sommes trompé dans la traduction de quelques passages, les critiques éclairés voudront bien se souvenir que c'est sur un texte inédit que nous avons travaillé, et ils nous tiendront compte des difficultés qu'en présente l'interprétation. Nous avions, en effet, sous les yeux la prose d'un écrivain arménien de la décadence, dont le style a été qualifié de dur et d'inégal, dont la syntaxe est irrégulière et sans art, dont le langage est plein de constructions inachevées, et abonde en formes ou en désinences de l'idiome vulgaire.

Nous avons joint à la version du texte un commentaire concis de quelques termes et de quelques noms historiques, et nous avons fait en sorte d'éclaircir, sous forme de notes, certain nombre de faits curieux et peu connus, répandus çà et là dans la narration. Mais, afin de mieux résumer l'intérêt historique de chaque chapitre, nous avons cru devoir le faire suivre d'observations plus développées sur les données principales qui appartiennent en propre à la chronique de Thomas. Nous n'avons pas entendu toutefois traiter plusieurs questions d'histoire et de géographie avec toute l'extension qu'elles comporteraient dans l'état actuel de la science; il nous a paru préférable de les discuter en autant de notices ou de mémoires détachés. Quant à la chronologie, voici la méthode à laquelle nous nous sommes arrêté dans notre Exposé. Nous avons pris

[1] Voir sur ces manuscrits l'*Étude* citée plus haut, pp. 22-24.

Digitized by Google

un soin scrupuleux de faire passer dans la version de Thomas de Medzoph, la mention des dates de l'ère arménienne qu'il assigne aux événements de son temps, et nous avons toujours rapproché du chiffre de ces dates celles qui leur correspondent dans l'ère vulgaire ou chrétienne. A ce propos, nous ne nous sommes pas borné à consulter les synchronismes établis par M. Tchamitch, dans sa grande histoire d'Arménie dont il sera question ci-après, et les tables chronologiques placées à la fin de son ouvrage. Si nous avons eu l'avantage d'indiquer quelquefois d'une manière plus sûre la concordance des deux ères, c'est grâce au relevé comparatif des dates de Thomas de Medzoph que M. Édouard Dulaurier, professeur à l'école impériale des langues orientales vivantes, à Paris, a eu naguère l'obligeance de nous communiquer. Nous ne craignons pas d'affirmer que toute recherche sur un point donné de chronologie dans un texte du genre de cette histoire serait prématurée et, en tout cas, serait fort ingrate sinon infructueuse, avant que l'on puisse y appliquer le calcul mûri du rapport du calendrier arménien avec les autres ères, fruit d'un labeur de longues années dont on sera bientôt redevable à M. Édouard Dulaurier. Cet infatigable orientaliste a exposé complétement un système de concordance dans son grand traité de *Chronologie arménienne* actuellement sous presse à l'imprimerie impériale de France. Ce livre entièrement neuf est attendu avec une égale impatience par les Arméniens de la Russie et du Levant, et par les savants de l'Europe, historiens et chronologistes, qui sont initiés aux difficultés des recherches de cette nature.

Dans les observations comme dans les notes, nous avons appelé à notre aide deux espèces de travaux parmi les sources que l'on appellerait modernes. D'une part, nous avons consulté des ouvrages considérables, tels que l'*Histoire générale des Huns et des Tartares*, par de Guignes, l'*Histoire de*

Digitized by Google

l'empire ottoman, par M. de Hammer [1], et la partie ancienne de l'histoire de la Géorgie, qui, traduite et commentée par M. Brosset, membre de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, est devenue le complément de ces monuments de la science historique [2]. D'autre part, nous avons invoqué, à chaque instant, les opinions et l'autorité des savants remarquables qui ont illustré, depuis un siècle, la congrégation des Mékhitaristes de Saint-Lazare, à Venise. Nous citerons parmi ceux-ci le P. Michel Tchamitch, auteur d'une *Histoire de l'Arménie*, en trois volumes in-4° [3], et le P. Lucas Indjidji, auteur d'une *Description de l'Arménie ancienne* [4] et d'une *Archéologie arménienne* estimée [5].

Ajoutons un mot sur l'usage que nous avons fait des livres de ces doctes religieux. Le premier a traité, dans le sixième livre de son *Histoire*, des invasions de Timour et de ses fils en Arménie, dans la période dite d'anarchie, où ce malheureux pays n'avait ni rois ni gouverneurs indépendants, et il a déjà mis à profit dans son exposition les textes saillants de Thomas de Medzoph. Le second a tiré des anciens auteurs de sa nation, en partie inédits, une géographie historique des provinces et des moindres localités de l'Arménie : nous avons recouru plus d'une fois à ses recherches, pour définir des noms de lieux peu connus, cités fréquemment dans les pages de notre chroniqueur [6]. Nous avons d'autant moins hésité à

[1] Citée d'après la traduction française de M. Hellert. Paris, années 1835 et suiv.

[2] *Histoire de la Géorgie depuis l'antiquité*, trad. du géorgien; partie I, histoire ancienne jusqu'en 1469 de J. C., 2 livr., gr. in-4°. Saint-Pétersbourg, 1849 et 1850. Il faut y joindre les *Additions et éclaircissements à l'histoire ancienne de la Géorgie*, par le même savant, 1 vol. gr. in-4°. Saint-Pétersbourg, 1851.

[3] *Badmouthioun Haïotz*. Venise, 1789 (en arménien).

[4] Venise, 1822, 1 vol. in-4°. (*Id.*)

[5] Venise, 1835, 3 vol. in-4°. (*Id.*)

[6] Nous avons fort souvent rapproché ses observations des recherches anté-

Digitized by Google

produire l'opinion de ces deux Mékhitaristes et d'autres de leurs confrères, éditeurs ou auteurs de divers travaux de littérature arménienne, que leurs livres, écrits en arménien littéral, quoique imprimés correctement, restent à l'heure qu'il est à l'état de sources inédites pour la majorité de ceux qui s'occupent d'histoire : de plus, la langue de ces livres n'est point cultivée jusqu'ici par la plupart des savants profondément versés dans la lecture des sources musulmanes, arabes et persanes, de cette partie de l'histoire orientale. Puisque les publications les plus remarquables des Arméniens modernes sont faites dans leur langue nationale, on nous saura gré, nous l'espérons, d'en avoir signalé l'importance, par des emprunts et des citations, dans le cours de ce travail [1]. Quand même la critique européenne ne souscrirait pas à toutes les opinions des respectables écrivains de Saint-Lazare, on ne saurait refuser beaucoup de prix à la connaissance de leurs recherches, et l'on devrait convenir que, nés et élevés pour la plupart en Orient, restant en communication avec leurs compatriotes, ils sont à même de résoudre une foule de questions d'histoire et d'antiquité, obscures et fort difficiles pour qui n'a pas le secours d'une tradition locale et nationale.

Nous avons divisé en deux sections, dans la version française qu'on va lire, les chapitres d'histoire politique extraits de Thomas de Medzoph : les uns relatifs au règne de Timour, à ses expéditions en Arménie et dans d'autres pays de l'Asie

rieures de Saint-Martin, qui a fait grand usage de Thomas de Medzoph, encore inédit, dans ses *Mémoires historiques et géographiques sur l'Arménie* (2 vol. gr. in-8°. Paris, I. R., 1818).

[1] Pour contrôler d'autant mieux les notices géographiques qui servent de commentaire à quelques endroits de la version, nous avons consulté sans cesse la *Carte d'Arménie d'après les anciens géographes*, gravée avec soin aux frais de l'honorable Jean Amira Dadian. Venise, 1849, royal-fol. (en caractères arméniens).

Digitized by Google

occidentale; les autres concernant la lutte soutenue, en Arménie et au dehors, par les fils de Timour, et surtout par le célèbre sultan Schah-Rokh, contre les émirs turcomans Youssouf et Skandar, dignes rivaux des princes mongols en courage et en habileté. Avant de laisser parler le chroniqueur arménien qui a raconté ces guerres acharnées, nous esquisserons le caractère des deux périodes entre lesquelles il est plausible de les partager [1].

Louvain, 24 juin 1858.

[1] Notre travail étant imprimé au bout d'un terme de deux années conformément au texte agréé par l'Académie, le lecteur ne s'attendra point à y trouver la mention explicite d'ouvrages qui ont paru dans cet intervalle de temps, tels que, par exemple, le tome Ier de la *Chronologie arménienne historique et technique*, par M. Ed. Dulaurier (1859). — Note additionnelle, septembre 1860.

Digitized by Google

SECTION I.

TAMERLAN OU TIMOUR, SA POLITIQUE ET SES CONQUÊTES, D'APRÈS LES HISTORIENS ORIENTAUX.

PRÉLIMINAIRES.

Le fameux et impitoyable conquérant que l'Europe s'est accoutumée depuis quatre siècles à nommer Tamerlan, a porté le nom mongol de *Demour* ou *Demir,* signifiant fer, conservé dans celui de Timour en usage dans l'Asie musulmane. Nous préférerons ce simple nom à tout autre, puisque toutes les additions qu'il a reçues sont des titres ou des épithètes. Telle est la valeur des mots *émir,* et *beig* ou *beg,* joints souvent au nom de Timour, et servant à exprimer le commandement qu'il exerçait en maître absolu, sans vouloir toutefois porter le titre de khan [1], et l'on sait assez que la syllabe *leng* ou *lenk,* qui signifie boîteux, a perpétué dans la mémoire des peuples le souvenir de l'infirmité qu'il avait contractée par accident, et qu'elle n'a plus été séparée du nom véritable dans l'orthographe vulgaire [2]. Les Arméniens ont retenu la forme *Thamour,* que nous conserverons à dessein dans la ver-

[1] Par politique sans doute, il laissa à de plus proches descendants de Djenghiz-Khan ce titre qui revenait plutôt à une dignité honorifique, tandis qu'il retenait pour lui-même l'autorité absolue.

[2] Tamerlanes, Tamerlano, Tamerlan, pour Timour-Leng.

Digitized by Google

sion du texte de Thomas, et l'ont fait quelquefois précéder de l'épithète [1].

Timour a eu en Orient plusieurs historiens qui ne sont pas tous publiés ou traduits; il en a eu aussi plusieurs dans la plupart des langues et des littératures modernes. On s'est occupé de lui dans les provinces latines de notre Occident, non-seulement à cause de l'étendue de ses conquêtes, mais encore en raison du retentissement prodigieux de ses guerres d'invasion, au moment où d'autres ennemis, les Turcs ottomans, avaient répandu jusqu'aux bords de l'Atlantique la terreur de leur nom. Aujourd'hui, c'est avec une autre espèce de curiosité qu'on interroge de nouveau les récits des contemporains, et l'on rassemble au tribunal de l'histoire les témoins qu'on n'a pas encore entendus.

Le fondateur du second empire mongol, en Orient, était certainement un homme d'un génie extraordinaire : aussi mieux les sources sont-elles connues, plus on cherche, à travers les faits accumulés dans son histoire, à discerner le politique, qui toujours en armes, infatigable à l'action, a poursuivi un but d'organisation dans l'immense étendue de ses États. Pour accomplir cette tâche de souverain et d'administrateur, Timour appela à son secours deux espèces de traditions : celles qu'il tenait de sa race, de son peuple, de ses ancêtres, dont le plus illustre avait laissé un code de lois, et celles qu'il puisait dans sa religion, l'islamisme, et dans les usages des pays conquis : la politique, le droit, les mœurs des royaumes musulmans exercèrent une grande influence sur son esprit fort avide d'enseignements historiques, et, bien qu'il ait entendu suivre les exemples des conquérants tartares qui l'avaient précédé, il est de fait que les principes constitutifs de la société orientale, suivant le Coran, ont inspiré souvent ses décrets et occupé une grande place dans ses réformes.

C'est en toute justice que l'on reprocherait à ce monarque des actes d'une cruauté odieuse, mais, dirions-nous avec M. Ét. Qua-

[1] *Lang-Thamour*, chez un grand nombre d'écrivains arméniens; *Thémour*, ou *Lang-Thémour* chez les annalistes géorgiens. On lit dans les écrivains syriens *Thémour-Lang*, et d'autres fois *Thémour-Khan*.

Digitized by Google

tremère [1], on ne saurait lui contester « non-seulement le courage d'un homme de guerre, mais les talents d'un politique consommé, et une grande habileté à juger les hommes aux mains desquels il devait remettre les soins de quelque partie de l'administration. »

Si occupé qu'il fût de la conduite de guerres incessantes, Timour consigna par écrit ses pensées sur le gouvernement des peuples, ses vues sur la conquête, l'assujettissement et la réorganisation des États; il ne dédaigna même pas d'exposer, dans une sorte de commentaires, quelles prévisions l'avaient dirigé et soutenu dans chacune de ses entreprises, quelles chances de succès il s'était ménagées dans ses guerres, en appuyant la finesse et l'audace sur la bravoure naturelle de ses soldats. Des mémoires et des ordonnances écrits en turc oriental, plus tard traduits en persan par une autre main, sont restés sous son nom : on aurait, ce semble, quelque peine à lui en refuser la composition, puisqu'ils ont visiblement servi de modèle aux codes et aux commentaires mis au jour par deux des Grands Mogols ses descendants, Baber et Akbar [2].

Les mémoires de Timour n'ont point encore reçu une entière publicité; cependant deux parties importantes ont eu les honneurs d'une traduction : ce sont les livres IV et V, qui donnent les mémoires personnels de Timour jusqu'à l'an 1375, c'est-à-dire pendant une période antérieure à la conquête du Kaptchak, de la Perse et de l'Arménie [3]. Ce sont ensuite les livres II et III, renfermant les plans et ordonnances auxquels on a donné le titre d'*Instituts* de Timour [4]. Dans les uns, il raconte ses premiers

[1] Préliminaires de sa *Notice*, souvent citée ci-après, sur l'historien persan Abd-Errazzak, p. 15.

[2] Voir de Hammer, *Empire ottoman*, t. II, pp. 5-6, et la notice judicieuse de M. Audiffret, *Biogr. univ.*, t. XLIV, p. 485.

[3] *The Mulfuzât Timûry, or autobiographical Memoirs of the Moghul emperor Timûr*, etc., etc., transl. in the english by Major Ch. Stewart. London, 1830, in-4°.

[4] *Institutes political and military*, etc. Oxford, 1783, in-4° (texte persan publié par de White, avec trad. angl. par le major Davy). M. Langlès a publié

Digitized by Google

exploits, qui préparèrent sa toute-puissance dans le Djagataï, le Turkestan et la Transoxiane; dans les autres, il expose un résumé des projets mis à exécution en ses dernières campagnes; il explique les plans de guerre qu'il a conçus, les notions de tactique qu'il a mises en usage, et qu'il veut recommander à l'attention de ses enfants, de ses successeurs et de son peuple.

L'histoire des campagnes de Timour n'a pas seulement une grande importance pour l'étude comparée des races dont les irruptions et les conquêtes ont changé la face du monde, elle a aussi une incontestable valeur pour la connaissance de l'art militaire, de ses progrès, et des changements qui l'ont, en quelque sorte, renouvelé d'une période à l'autre de l'histoire. Or, Timour en avait fait une étude : l'organisation savante de son armée, qui se déploya surtout à la bataille d'Angora, et qui se manifesta aussi dans plusieurs grands siéges, marque une sorte d'ère dans les fastes de la guerre, et l'on a pu signaler dans les principaux combats d'alors de nouveaux modes d'armement, ainsi que les premiers essais de la tactique moderne [1].

Mais, dira-t-on peut-être, en présence de ces grands problèmes d'histoire, de politique et de stratégie, quelles lumières est-on en droit d'attendre d'un chroniqueur arménien, vartabied du cloître de Medzoph, qui a raconté les guerres de Timour pour gémir sur le sort de la patrie et pour en transmettre les vicissitudes à la postérité? Certes, il ne faut pas s'attendre à trouver dans un si obscur écrivain cette science des événements qui ne se montre que partiellement chez les principaux historiens de Timour en Orient; il n'a pas vécu comme ceux-ci dans des villes importantes au mi-

peu après une traduction française faite sur la version persane : *Instituts polit. et milit. de Tamerlan proprement appelé Timour*. Paris, 1787, 1 vol. in-8°.

[1] Voir la fin du livre VII (tome II) de l'*Hist. de l'empire ottoman*, par de Hammer, et la note de M. Quatremère sur l'usage de la cuirasse, *djiha*, *djibeh*, et d'armures défensives dans les guerres du même siècle. (Extraits d'Abd-Errazzak, pp. 56-57.) On avait vu paraître, sur le champ de bataille d'Angora, suivant M. de Hammer, les premiers uniformes et les premiers régiments de cuirassiers. Les soldats de cette arme furent appelés dans la suite *djibatchis* ou *djibadârs*.

Digitized by Google

lieu d'écoles célèbres, et n'a pas profité d'une culture littéraire qui donnait à la composition historique de plus amples proportions et un plus grand éclat de style; il n'a pas non plus compulsé, comme il leur a été donné de le faire, des annales, des archives officielles, rédigées au profit des nouvelles dynasties jalouses de prendre rang à leur tour dans l'histoire. Mais, malgré l'infériorité de Thomas de Medzoph en présence des autres biographes de Timour, nous allons dire quel est, à notre sens, l'intérêt de ses récits comparés à ceux des historiens byzantins et même des historiographes musulmans. Ils nous peignent les aspirations et les souffrances des groupes de population chrétienne, dispersés dans des pays conquis de bonne heure par les Arabes, et dévastés depuis sept cents ans par des guerres continuelles: c'est le cri de l'opprimé que fait entendre le chroniqueur, interrompant sa narration presque à chaque page par des plaintes. Et, d'un autre côté, il est dans de promptes invasions comme celles de Timour, des particularités que, seul d'entre les historiens de ce prince, Thomas fut capable de bien relater, à cause de sa résidence dans le Katchpérouni, canton de la province de Vasbouragan, au nord du lac de Van, et à cause de ses relations avec des chrétiens et des musulmans de toutes les provinces de l'Arménie.

Puis, il existe, comme on l'a remarqué depuis longtemps, des dissidences de vues et des différences même dans l'exposé des faits, non-seulement entre les chroniqueurs byzantins et les historiographes musulmans, mais encore entre les plus célèbres de ces derniers, Cheref-Eddin et Arabschah. Nous toucherons sommairement à ce point d'histoire et de critique, en indiquant plus brièvement encore ce que l'étude des sources orientales touchant Timour et ses campagnes laisse encore à désirer.

Le plus estimé des historiens de Timour est le Mollah Cheref ou Chérif-Eddin Ali de Yezd, auteur du *Zefer-Nameh* ou « Livre de la Victoire, » renfermant les faits et gestes du conquérant tartare avec un si grand luxe de détails, qu'on a pu le qualifier de journal historique de ses victoires et conquêtes [1]. Il a écrit ce livre en

[1] *Histoire de Timur-bec, connu sous le nom du grand Tamerlan, empereur des Mogols et Tartares*, etc., trad. en français par M. Fr. Pétis de la

Digitized by Google

persan, d'après des documents nombreux, sous les auspices d'Ibrahim Soulthan, petit-fils de Timour, peu de temps après la mort de celui-ci [1]. Cheref-Eddin est un panégyriste outré de son héros; il a raconté avec une égale complaisance tous les traits de sa vie, et rapporté non-seulement ses victoires avec enthousiasme, mais encore ses actes les plus répréhensibles avec une tranquillité d'esprit qui en est l'approbation tacite; il n'a pour ainsi dire jamais trouvé une parole de sympathie ou d'excuse pour ses adversaires, ni une parole de pitié pour les vaincus et les victimes.

Un autre écrivain de la première moitié du XVme siècle, Ahmed Ibn Arabschah, né en Syrie, composa en arabe l'histoire de Timour à un point de vue tout différent, sous le titre de « Merveilleux effets des décrets divins : » tout en se donnant le plaisir d'étaler à chaque pas les fleurs de son éloquence, il a présenté sous un jour odieux la vie de Timour, ses exploits et la plupart de ses actes, et bien qu'il n'ait pas constamment altéré les faits, il en a montré le côté funeste et les suites terribles, afin de stigmatiser d'autant mieux leur auteur [2]. Arabschah ne cesse de l'appeler tyran, monstre, fléau, comme l'ont fait les écrivains des peuples vaincus ou menacés par les Mongols. On prétend qu'après avoir été précepteur des fils de Timour, il passa chez les Ottomans, et il est reconnu qu'il mourut vers 1450 en Égypte, chez les ennemis des princes tartares.

Croix, professeur de langue arabe au Collége royal, Paris, 1722, 4 volumes in-12 (avec cartes géographiques). — Malgré les défauts de cette traduction abrégée, elle est encore aujourd'hui consultée avec fruit, et elle est citée sans cesse comme document historique par des orientalistes éminents, tels que J. de Hammer, au tome II de son *Hist. de l'empire ottoman.*

[1] L'ouvrage fut terminé l'an 828 de l'hégire (1424-25 de J. C.). — Aboulfath Ibrahim, fils de Schah-Rokh, qui gouverna la Perse du vivant de son père, mourut en 1434.

[2] Le texte arabe du livre d'Arabschah a été publié deux fois à Leyde, et une fois avec plus de correction à Calcutta. La traduction française de P. Vattier (Paris, 1658, in-4°) est fort défectueuse, et la version latine de Manger est également pleine d'inexactitudes. On attend donc encore une traduction fidèle de la biographie d'Arabschah, qui est une des œuvres classiques de la rhétorique arabe en même temps qu'un document historique indispensable à consulter.

Digitized by Google

Le même siècle nous offre encore l'œuvre de Mirkhond et de son fils Khondémir, écrivains persans, qui ont compris l'histoire de Timour et des Timourides dans leurs travaux d'histoire universelle. Ils ont travaillé après Cheref-Eddin, et l'ont en partie suivi en ce qui concerne le chef et le fondateur de cette dynastie mongole [1]. Mirkhond a traité exclusivement de Timour et de ses successeurs dans la sixième partie de son ouvrage intitulé le « Jardin de la pureté [2], » *Rauzet-esséfa ;* partie restée inédite jusqu'ici. Il a écrit à Hérat, dans le Khorasan, sous la protection du sultan Aboulgazy Housseïn Bahadour, prince de la race de Timour. Khondémir a repris les annales de la même période dans l'abrégé qu'il fit de l'ouvrage de son père sous le titre de « Quintessence de l'histoire, » ainsi que dans son livre non moins estimé : *Habib-essiier* ou « l'Ami des biographies. » C'est à Khondémir que d'Herbelot a emprunté une grande partie des notices historiques de sa *Bibliothèque orientale,* relatives à Timour et aux personnages contemporains qui figurent dans la même classe d'événements : il importerait sans aucun doute de faire voir le jour à de telles sources, qui serviraient à contrôler exactement Cheref-Eddin et les historiens ou biographes des Timourides appartenant au même siècle que celui-ci [3].

Dès à présent, il est permis de constater, à l'aide de ce qui nous

[1] Voir la notice de Jourdain sur Mirkhond, p. 24, insérée au tome IX des *Notices et extraits des manuscrits de la Bibl. impér.* (Paris, 1813.)

[2] Dans sa grande histoire, le Persan Abd-errazzak a traité avec de grands détails la vie de Timour; mais les faits sont racontés de la même manière et avec les mêmes expressions dans le *Zefer-Nâmeh* de Cheref-Eddin. Voir Ét. Quatremère, notice sur le *Matla-assadeïn*, p. 12. (*Notices et extraits des manuscrits,* t. XIV, part. I. Paris, 1843.)

[3] On est d'avis que les œuvres de Khondémir ne le cèdent point à celles de Mirkhond (V. Quatremère, *Journal des savants*, juillet 1843). La publication du texte ou de la traduction des chapitres de Mirkhond sur Timour est, dirons-nous, un *desideratum* de l'histoire et de la philologie orientales; il en est de même des œuvres de Khondémir, dont on n'a encore imprimé que des fragments. Il appartiendrait à l'érudition si bien exercée de M. Charles de Frémery, qui a déjà mis au jour des extraits considérables de ces écrivains, d'en publier les parties encore inconnues du public européen, que nous citons ci-dessus.

Digitized by Google

est connu de ces historiographes orientaux [1], la valeur relative de l'histoire abrégée de Timour, en langue arménienne, que nous devons à Thomas Medzophetzi. Cette histoire n'est pas riche, comme leurs écrits, en noms propres, en noms géographiques, en détails accessoires qui peignent Timour et les siens, soit dans la vie des camps, soit dans celle des palais; mais elle offre à chaque pas des moyens de rapprochement, tantôt pour la succession des faits, tantôt pour la mention des lieux. Quand on possédera un texte entièrement correct et une version fidèle de la grande biographie de Cheref-Eddin, nul doute qu'on n'éclaircisse les incertitudes qui subsistent encore sur quelques points accessoires, et qu'on n'établisse une concordance pleinement satisfaisante entre la relation arménienne toute semée d'ethniques, comme on en jugera ci-après, et la géographie des expéditions de Timour, si soigneusement établie par l'historien persan [2].

Quant à la nature et à la portée des événements, Thomas de Medzoph n'a pas, croyons-nous, dépassé la vérité; il n'a certainement pas exagéré le mal. Il a parlé avec horreur des guerres de destruction qui eurent lieu sous ses yeux, et des cruautés inouïes qui souillèrent les victoires de Timour ou les succès partiels de ses lieutenants. Il a reproduit avec une naïve rudesse l'impression de terreur produite dans tout l'Orient par ces rapides exploits et par des excès d'une effroyable inhumanité. Il n'a rien dit à cet égard dont on ne trouve en quelque sorte la confirmation littérale dans les autres annalistes; il n'a point parlé autrement que le continuateur anonyme de l'histoire de Bar Hebræus en syriaque [3], ou que les chroniqueurs de Byzance, qui furent

[1] Nous ne nous occupons point ici des ouvrages postérieurs, en persan ou en turc, qui ne sont que des imitations ou des versions des ouvrages d'histoire du XVme siècle.

[2] La traduction de Pétis de la Croix, bien que « faite avec beaucoup de soin, » selon l'avis de M. Quatremère, qui a vu le texte de ces manuscrits (*Notices et extraits*, t. XIV, p. 12), donne une transcription fort arbitraire des noms orientaux, et les notes géographiques qui se répètent laissent assez souvent à désirer.

[3] Son élucubration anonyme a été publiée d'abord par Bruns, l'un des édi-

Digitized by Google

comme lui, l'écho des plaintes des populations de l'Asie, Georges Phrantzès, Jean Ducas, Laonicos Chalcondylas. Il a même dans ses paroles et dans son ton plus de véracité que l'écrivain musulman Arabschah; il n'est pas entraîné par la même passion de dénigrement calculé, et il n'a pas recours à des artifices de langage pour colorer son emportement. Thomas a protesté contre l'injustice de tant de maîtres qui se disputaient les dépouilles de l'Arménie, et il a pleuré sur des calamités dont il ne voyait l'issue que dans une intervention visible de Dieu, voulant venger enfin l'opprobre des peuples chrétiens.

Moins explicite que les autres historiens, le vartabied de Medzoph s'accorde avec eux dans les idées et les sentiments qu'il prête à Timour. Il le montre parvenant à son but par deux espèces de moyens souvent combinés qui lui assurèrent la victoire: tantôt la ruse, les promesses, les alliances, les trahisons, tantôt les menaces, la force ouverte, les supplices, la destruction et la mort. Malgré la sécheresse de son langage, il exprime bien la soif de domination qui consumait le descendant de Gengiskhan et qui lui faisait souhaiter le triomphe à tout prix.

Thomas a peint Timour zélé musulman; il l'a nommé, de même que Mohammed, précurseur de l'Antechrist; il l'a qualifié de tyran, d'infâme et d'impie; il l'a fait mourir « comme un chien », sans décrire des tortures comme celles dans lesquelles Arabschah s'est plu à le faire expirer; mais il a été fidèle à l'histoire, en lui attribuant des retours de générosité et de justice. L'idée du juste avait frappé Timour au début de sa prodigieuse fortune; c'est ce qu'exprimait la devise persane du sceau dont il se servait : *Rasti rousti*, c'est-à-dire « équité, salut », comme si un prince ne pouvait être grand à ses yeux que par la justice. C'est ce qui ressort d'ailleurs du caractère et de la conduite des guerriers tartares qui ont triomphé et conquis de la même manière dans les deux siècles

teurs de la Chronique syriaque (*Neues Repertorium für Morgenl. Literatur*, t. I, Jéna, 1790, pp. 3-116), et en dernier lieu par le Dr Ottomar Behnsch, d'après un manuscrit de la Bodléienne, en syriaque, avec traduction latine : *Rerum saeculo quinto decimo in Mesopotamia gestarum librum edidit.*, etc. (Vratislaviae, 1838, pp. VIII-32, texte, pp. 18; in-4°).

Digitized by Google

antérieurs, ainsi qu'on peut le lire en tant d'endroits dans la belle histoire des Mongols de M. Mouradja d'Ohsson. Thomas a rapporté, sous le nom de Timour, des traits qui décèlent la même crainte d'un Dieu vengeur et rémunérateur, qui se révéla quelquefois dans les actes de ses ancêtres, malgré tant de démentis qu'ils donnèrent eux-mêmes à leurs vertueuses maximes. Il sévit à Damas contre des hommes corrompus, en leur appliquant les rigueurs du droit musulman. Il reconnaît la main du Dieu créateur dans ces soldats frappés de mort sans coup d'épée sur le champ de bataille de Mousch. Il met un jour à l'épreuve la foi des chrétiens, en annonçant à une troupe de prisonniers que les musulmans seuls seront épargnés; mais il soustrait à la mort les chrétiens demeurés fidèles. Lors de la sentence prononcée contre Damas, il ordonne d'épargner les seuls chrétiens dans le massacre général. En un mot, le zèle du religieux de Medzoph n'a pas cédé au désir de charger le tableau de son époque. Dans son récit sans apprêt, il a tenu le langage qui était, sans doute, dans la bouche de ceux de ses compatriotes et de ses coreligionnaires des pays voisins de l'Arménie, qui furent spectateurs des mêmes événements.

Il me reste, pour terminer ces préliminaires servant d'introduction aux récits de Thomas sur les campagnes de Timour en Arménie, à faire connaître les diverses races d'hommes qui se livraient combat sur le sol de ce pays, et qui n'étaient pas moins hostiles les unes que les autres à la population fixe, partie musulmane, partie chrétienne. Dès la fin du XIVme siècle, il y avait deux nations étrangères répandues sur la surface de l'Arménie, qu'on désignerait par le nom de Curdes et de Mongols, pour prendre des dénominations historiques bien connues [1].

La première de ces deux races était entrée en Arménie pendant le moyen âge, au temps de la domination des Bagratides. Elle y reçut tantôt le nom de ***Markh***, c'est-à-dire Mèdes, qu'on

[1] Nous tirons les éléments de cette esquisse de l'introduction de Tchamitch au VIme livre (t. III) de son *Histoire d'Arménie*, ainsi que des témoignages empruntés à Thomas de Medzoph lui-même et à divers historiens. Cependant nous voulons restreindre à l'époque des Timourides tout ce qui concerne le rôle des Curdes en Arménie.

Digitized by Google

lit dans une foule d'auteurs arméniens, et qui n'est autre que la désignation ancienne des habitants de la Médie ou de l'Atropatène, tantôt celle de *Curdes*, qui a prévalu dans le cours des siècles et qui a subsisté jusqu'à nos jours. Ils habitèrent en Arménie les provinces situées autour du lac de Van, le Vasbouragan, le Douroupéran, l'Aghtznikh, et au sud de l'Arménie, le nord de la Mésopotamie. Ils occupèrent des positions rendues presque inexpugnables par la nature, dans des cantons comme ceux de Paghesch et de Sasoun, de Daron et de Peznouni. Il se forma parmi eux des espèces de tribus dont chacune avait ses propres chefs appelés soit émirs, soit ischkhans, soit begs ou beys [1]. Des émigrants d'origine turque s'étant mêlés à eux par la suite des temps, le nom de *Turcomans* fut aussi donné par les Arméniens à cette population rude et belliqueuse des montagnes, et c'est sous ce nom plus souvent que sous celui de Curdes que Thomas de Medzoph et d'autres auteurs de sa nation ont coutume de la désigner. Les Turcomans proprement dits, originaires du Turquestan, ont émigré dans l'Aderbaïdjan, à l'époque d'Argoun Khan, et de là dans l'Arménie, où ils se sont partagés en deux tribus mêlées à toutes les guerres du siècle des Timourides. Leur histoire a été recueillie avec le même soin que celle des races dominantes pendant la même période [2], et elle occupe une très-grande place dans les extraits inédits que nous allons donner. Malgré les guerres de conquête dont ils ont soutenu le choc, les Turcomans se sont perpétués depuis plusieurs siècles dans les mêmes contrées, et aujourd'hui leurs descendants y défendent leur indépendance contre les grands

[1] Sans doute, à la suite des croisades, le titre occidental de *baron* fut porté par des chefs ou officiers chez les Curdes ou Turcomans, et même par des officiers des armées mongoles. On en trouvera plusieurs exemples dans la version de Thomas, où nous conserverons à dessein le titre de *baron*, répondant à celui d'émir. — Le nom de *dér* ou seigneur, beaucoup plus rare, semble plutôt affecté à des membres de familles restées chrétiennes jusqu'au XV[me] siècle, comme par exemple les Orbéliens en Siounie.

[2] Dans un abrégé d'*Histoire universelle*, traduit de l'arabe par M. Rasmussen (*Annales Islamismi*, pp. 119-123), l'auteur, Ben Ahmed Yousouf de Damas a consacré un chapitre entier aux deux dynasties turcomanes du XV[me] siècle.

Digitized by Google

États dont ils sont entourés. La bravoure et l'audace des Curdes se trahissent à chaque instant par des entreprises héroïques, par des coups de main qui rappellent les exploits et les brigandages de leurs aïeux, chantés encore par leurs bardes.

Il y eut, d'autre part, en Arménie, une population tartare d'origine, amenée en diverses localités par les déplacements que les khans mongols firent subir aux tribus et aux familles venues du fond de l'Asie à la suite de leurs armées. Lorsqu'une dynastie mongole, après Houlagou, régna sur la Perse et les pays voisins, il se fit presque partout une fusion de ces familles étrangères avec les familles de la population plus ancienne issue de races fort mêlées. Les Arméniens ont désigné dans leurs livres les conquérants mongols sous le nom de *Tatars*, qui reproduit l'orthographe orientale de ce nom ethnographique, et plus souvent, comme le fait Thomas[1], sous celui de Djagatéens, *Djagataï*, c'est-à-dire habitants de la grande région de l'Asie ainsi appelée. Mais la population de souche tartare, acclimatée en Perse, répandue bientôt au dehors, et pliée aux mœurs des nations musulmanes, fut désignée en arménien par les noms vagues de Perses, *Barsigkh*, et même de Turcs, *Tourkh*. Elle eut en quelques localités ses émirs ou chefs, reconnaissant la suzeraineté des sultans de Bagdad et de Tauriz; elle fournit des fonctionnaires à l'administration civile, des officiers aux armées, et participa ainsi à tous les avantages de l'organisation d'un État régulier[2].

Qu'on ajoute à ces deux éléments nouveaux de population les familles musulmanes établies d'ancienne date dans plusieurs provinces de l'Arménie, et surtout dans des villes importantes, et, d'autre part, les principautés fort affaiblies qui, vers le nord,

[1] Cet écrivain emploie au singulier le mot *Djagataï*, qui tantôt s'applique au chef des armées mongoles, Timour ou Schah-rokh, et tantôt désigne collectivement le corps d'expédition, l'armée tartare tout entière.

[2] Les historiens orientaux désignent sous le titre d'*Émirs* les officiers supérieurs chez les Mongols, les Turcomans et les Mamlouks (D'Ohsson, *Hist. des Mongols*, t. IV, p. 602, note). Le nom arabe *mélik*, prince, fut alors affecté aux chefs de l'administration civile, espèce de préfets (D'Ohsson, *ibid.*, t. IV, p. 422, note, p. 445).

Digitized by Google

obéissaient encore à des *ischkhans* ou gouverneurs, dont quelques-uns demeurés chrétiens, et l'on se fera une idée de la facilité avec laquelle les armées de Timour envahirent plusieurs fois en peu d'années un territoire partagé entre tant de maîtres. Les chrétiens n'étaient nulle part ni assez forts, ni assez nombreux, pour tenter une résistance sérieuse; ils étaient à la merci de chefs et d'aventuriers qui ne les épargnaient point par motif désintéressé. Les habitants musulmans du pays, ceux que les écrivains arméniens appellent *Dadjigs*, de même que les musulmans en général [1], n'étaient pas toujours épargnés par un ennemi tel que les Mongols; mais souvent ils participaient aux capitulations, qui étaient faites par des émirs de leur religion et de leur race. Les Curdes ou Turcomans étaient les seuls adversaires redoutables des Mongols : aussi verra-t-on Timour d'abord, puis ses enfants diriger leurs efforts sans relâche contre ces bandes indomptables qui leur échappaient après des défaites, et qui portaient sans cesse un nouveau défi à leur puissance. Au premier plan du tableau tracé par Thomas, apparaissent donc les chefs turcomans, qui sont les maîtres de la plus grande partie du pays par la force des armes et par la rapidité de leur action. Les autres habitants subissent la loi du plus fort; chrétiens, ils sont presque partout exposés aux avanies et aux persécutions de la part de tout ce qui hait leur nom; musulmans, ils tremblent devant les Mongols, mais ils n'ont pas moins peur des Curdes, qui les attaquent, les pillent, les emmènent prisonniers et les rançonnent. Ainsi, tout secours manquant aux Arméniens après la chute du royaume de Cilicie, c'est dans un état d'anarchie que les Mongols de Timour sont venus les surprendre et les réduire à la plus dure servitude.

[1] Sur cette dénomination, qui paraît provenir de l'ethnique syriaque *Tayoyo*, pluriel *Tayoyé*, voir la note de M. Ed. Dulaurier, dans sa traduction de la *Chronique de Matthieu d'Édesse* (Paris, 1858, in-8°), chap. I, pp. 367-368. — Les Mongols appelèrent *Tadjiks* ou *Taziks* non-seulement les habitants musulmans des villes et des villages dans les pays conquis, mais encore les milices indigènes qu'ils tiraient de grands pays comme la Perse. (D'Ohsson, *ibid.*, I, p. 207, IV, pp. 429-30, 482). M. de Hammer voit dans les vrais Tadjiks les Perses primitifs. (*Emp. ottom.*, t. II, p. 52, note, p. 444.)

Digitized by Google

§ Ier.

ORIGINE DE THAMOUR, ET PREMIÈRES MARCHES ET CAMPAGNES DE CE CONQUÉRANT VERS L'OCCIDENT DE L'ASIE.

« Un homme du nom de Thamour, attaché à la doctrine et à la religion de l'impie Mahmed, précurseur de l'Antechrist[1], apparut et se montra dans l'Orient, en la ville de Samarcande : homme sans pitié, sans entrailles, sans frein, rempli de la méchanceté, de l'impiété et de la perfidie de Satan calomniateur (des âmes).

» Quelques-uns prétendent qu'il était de Sarthaph, endroit situé dans le canton de Gokovid, près du mont Masis où est l'arche de Noé, et près du canton d'Ardavaz[2]. Il se rendit à Tauriz, et les monastères l'envoyèrent auprès des Kêchigs (habitants de Kesch?), pour retenir les ennemis sur la route du Khorasan[3]. En étant donc parti, il alla dans le Khorasan. De là, passant le fleuve Djahoun[4], il s'avança jusqu'à Smerghant ou Samarcande, ville de l'Orient, et voyant toute cette contrée sans gouvernement, il devint chef de brigands et se mit à la tête d'une troupe d'assassins. Des hommes méchants et semblables à lui, au nombre d'environ

[1] *Mahmed* est l'orthographe arménienne du nom arabe du fondateur de l'Islam, *Mohammed*, c'est-à-dire « le louable, » mot transcrit aussi sous les formes de Mehemmed et de Méhémet dans les idiomes vulgaires de l'Orient.

[2] Nous reviendrons plus loin sur cette curieuse tradition qui fait Timour originaire de l'Arménie, en indiquant les localités voisines de son endroit natal.

[3] En faisant de Kêchigs l'équivalent du pluriel *Kachiché*, « prêtres », en syriaque, on traduirait : « pour garder les prêtres contre les ennemis.... » Le texte présente ici plusieurs variantes d'un sens peu satisfaisant. La meilleure raison que l'on puisse donner de notre double interprétation, c'est de supposer des cloîtres de l'Arménie réclamant fréquemment alors l'appui de chefs indigènes contre les invasions des Tartares à qui la conquête du Khorasan ouvrait l'Asie occidentale.

[4] Le grand fleuve de l'ancienne Scythie, l'Oxus des anciens, est appelé par les Arméniens *Djahoun*, *Djahan*, et *Djehan*, par les musulmans *Djeïhoun*.

Digitized by Google

cinq cents [1], se rassemblèrent autour de lui. Ayant pénétré dans le faubourg de la ville, et ayant enlevé les troupeaux des habitants, ils s'en allèrent avec leur butin. Les ischkhans de la ville se mirent à leur poursuite pour les attaquer : mais ceux-là revenant en arrière, leur livrèrent combat, les défirent et les tuèrent; puis, ayant pénétré à Samarcande, ils s'emparèrent du gouvernement de cette ville, et ils prirent la femme (de son souverain), appelée *Khanoum*, qui en était la reine [2].

» Ayant peu à peu augmenté ses forces, Thamour s'empara de la ville de Boukhara. Puis, ayant passé sur l'autre rive du fleuve Djahoun, il entra sur le territoire du Khorasan, prit grand nombre de villes en cette contrée, et fit périr par l'épée tous les habitants. Saisies de crainte et d'épouvante, les populations remirent le pays entre ses mains.

» Thamour gagnait beaucoup d'hommes par de trompeuses avances : il leur faisait de vains serments; il adoptait les uns comme ses fils; il donnait à d'autres l'une de ses filles en mariage, et par la main de ses filles il faisait assassiner leurs époux. C'est ce qu'il fit pour Rhé (ou Reï), ville qui était résidence royale : il donna sa fille au prince qui la gouvernait. Cette femme ayant demeuré quelques jours auprès de son époux, le fit périr par l'épée, et elle informa aussitôt son père afin qu'il vînt prendre la ville [3]. Il vint en effet s'en emparer, et il en fit une ville royale.

[1] Nous avons adopté de préférence le chiffre le plus élevé de ceux que donnent ici les manuscrits consultés.

[2] Comme le nom de *Khanoum* indique la préséance de l'une ou l'autre princesse parmi les femmes d'un souverain de l'Orient, on pourrait voir ici une allusion au mariage de Timour avec deux des femmes de l'émir Housseïn qu'il vainquit en 1369 (voir Cheref-Eddin, t. I, p. 193). Le chroniqueur qui a traité succinctement des premiers exploits de Timour a reporté à Samarcande un fait qui a suivi la prise de Balkh, résidence de Housseïn, dernier rejeton de la dynastie de Djagataï.

[3] Les historiens musulmans de Timour ne l'ont point dissimulé : c'est avec défiance que les chefs et les princes, ses voisins et ses tributaires, recevaient de sa part des propositions d'alliance matrimoniale. Presque toujours le conquérant tartare usa de ce prétexte pour usurper la souveraineté de nouveaux pays, quand il ne recourut pas ouvertement à la perfidie et à la force.

Digitized by Google

» Un chef du Khorasan, nommé Schahmasour [1], lui résista pendant plus de huit ans, sans lui livrer ni Schiraz, ni le Kerman, ni Ispahan. Le scélérat Thamour fit la paix avec lui, et se retira par ruse du côté de l'Orient. Schahmasour envoya vers lui un ambassadeur avec des présents considérables. A l'arrivée de cet envoyé, Thamour feignit d'être malade; il se fit apporter un agneau qu'on égorgea, et il en but le sang. Puis, il donna l'ordre d'introduire l'ambassadeur au milieu de l'assemblée où il se trouvait. Il montra en sa présence le teint de son visage semblable à la couleur d'un cadavre; il se fit apporter un vase d'airain, et vomit le sang de l'agneau devant toute l'assistance. L'ambassadeur qui fut témoin de ce spectacle en ressentit intérieurement une très-grande joie : « aujourd'hui même, se dit-il, ou demain matin, il est perdu! » Dans la même nuit, monté sur un bon coursier, il arriva auprès de l'ischkhan Schahmasour, et annonça l'heureuse nouvelle à tout le pays (le Farsistan). On se mit aussitôt à célébrer de grandes fêtes et réjouissances, et tous les hommes de la contrée qui étaient dans le dénûment, qui souffraient de la faim et de la soif, et qui étaient en proie à la misère, se dispersèrent dans leurs demeures d'où ils étaient sortis pour prendre les armes. De son côté, le perfide Thamour disposa son armée, et, ayant franchi en un seul jour une route de trois ou quatre journées, il arriva aux portes de la ville (Schiraz, capitale du Farsistan). Après des hostilités de peu de jours contre l'ennemi, ses soldats le réduisirent entièrement, et se portèrent ensuite à prendre la forteresse. Le brave Schahmasour se décida à la résistance et arma ses troupes formant un corps de huit cents hommes. Ayant fait ouvrir tout à coup la porte de la forteresse, il se fit jour à travers une armée innombrable, jusqu'à ce qu'il parvînt au lieu même où Thamour avait rassemblé la troupe entière de ses braves cavaliers. Il leva son épée sur la tête de l'infernal brigand; mais ses soldats ayant

[1] Nous donnerons plus loin quelques renseignements sur ce personnage du nom de Schah Mansour victime d'un trait d'astuce dont on doit la connaissance au chroniqueur arménien, et qui est digne d'être mentionné désormais dans l'histoire de Timour.

Digitized by Google

couvert celui-ci de leurs boucliers, lui et les siens ne parvinrent pas à tuer le cruel dragon de l'abîme.

» Les troupes de Thamour, s'étant répandues au loin, exterminèrent par le fer, sans distinction, tous ceux qu'elles rencontrèrent. Elles prirent de cette façon toute l'étendue du Khorasan, la ville de Bahl (Balkh), le Khorasan même, Schiraz, le Kerman, Asbahan (Ispahan), Nouschabouh (Nischapour), le Gouran et le Magouran [1], Thoun (Thous?), le Mazendéran, Rhé, Ghazovan, et elles arrivèrent jusqu'à Soultanieh, aux confins de l'Aderbaïdjan et du pays de Tauriz.

» L'ischkhan de Soultanieh, nommé Etil, alla au-devant de Thamour avec des trésors et des présents royaux, et il fit alliance avec lui. Le khan de Tauriz, sulthan Ahmad, partit alors en fugitif par la route d'Osdan au pays des Reschdounis [2], et il arriva sous la conduite d'Ez-tin (Azz-ed-din), émir des Curdes, à la ville de Babylone, qui est présentement appelée Bagdad, auprès de ses parents et de ses soldats : car, à la même époque, ils exerçaient aussi leur domination sur ces contrées.

» Etil, qui a été nommé plus haut, servit de guide à Thamour, le conduisit à Tauriz, et lui remit cette ville entre les mains. Mais ensuite, ayant formé une conspiration secrète avec ses soldats, il résolut de tuer le boîteux Thamour dans la ville de Pazan ou Bazanis [3]. Un des hommes qui eurent connaissance de ce projet caché

[1] Les Arméniens ont désigné par ce double nom la contrée méridionale de la Perse, appelée dans l'histoire *Mekran*, forme qui dérive du second seul des deux noms cités. (Voir Quatremère, *Histoire des Mongols de la Perse*, t. I, p. 246, note sur les noms d'Iran et de Turan.)

[2] Ahmed crut par conséquent plus sûre que toute autre la route de l'Arménie pour rentrer dans l'Irac arabe. Le Reschdouni où est la ville d'Osdan est un canton du Vasbouragan, au sud du lac de Van : il confine à la province de Mog et communique de ce côté avec la Mésopotamie.

[3] Le texte arménien donne ici à Thamour une même épithète sous les deux formes de *lang*, boiteux en persan, et de *gagh* ou *gal*, qui est la traduction du premier de ces mots. — Il peut rester un doute sur la position de la ville nommé *Pazanis* en cet endroit : la chercherait-on, loin du théâtre de la guerre que faisaient alors les Mongols aux frontières de l'Arménie, dans le canton de Pasen, placé entre les provinces de la haute Arménie et de l'Ararat?

Digitized by Google

se rendit auprès de Thamour et l'informa du piége que l'Agha Étil lui tendait traîtreusement. A cette nouvelle, Thamour le manda sur-le-champ auprès de lui, et ordonna d'allumer un grand feu : on le plaça tout vivant dans une chaudière d'airain, et on l'y fit bouillir en présence du souverain et d'une assistance très-nombreuse : ainsi le fit-on périr.

» Puis il faut savoir qu'avant l'arrivée de Thamour dans notre pays, en l'année 835 de l'ère arménienne (A. D. 1385-1386), régnait sur le Nord un prince du nom de Toktamich ou Thokhthamisch, chef des Oulouz et d'Azakh, lequel résidait à Saraï près de la Crimée [1]. Il envoya un ambassadeur au Khan de Tauriz, Sulthan Ahmad, fils d'Avis (dit aussi Owéïs), pour contracter alliance et amitié avec lui. Mais ce prince outragea l'envoyé par de méchants et cruels traitements. Celui-ci, étant retourné auprès de son maître, déchira son collet en sa présence [2]. Thokhthamisch, rempli de colère, manda auprès de lui un ischkhan, nommé Dchani-beg et lui confia de nombreuses troupes. Cet ischkhan marcha contre Ahmad par la porte des Alans et de Derbend : son ennemi fuit devant lui, et se dirigea sur Osdan et de là sur Bagdad.

» Les troupes du Nord assiégèrent Tauriz et la prirent après un combat de sept jours; elles tuèrent ou dépouillèrent beaucoup de monde, et livrèrent au pillage toute la province de Tauriz. Ayant passé de là à Nakhdjovan (Nakhdjivan) et dans le pays de Siounie, elles y ravagèrent douze cantons, y mirent à mort ou réduisirent en captivité grand nombre d'habitants. On était alors dans la saison d'hiver : or, tout à coup, par la volonté de Dieu, une neige abondante tomba sur ces troupes, le jour de l'Épiphanie de Notre-

Indjidji se refuse à reconnaître une ville de Bazanis dans ledit canton. (*Arménie ancienne*, p. 382.)

[1] Cette donnée nous semble plus juste que celle qui ressort des termes de Tchamitch en cet endroit de son *Histoire* (t. III, p. 420); il dit en parlant de Thokhthamisch, l'un des successeurs de Batou, qu'il « résidait en Crimée, *i'ghrim*, dans le lieu appelé *Bakschê Saraï.* » La ville désignée dans le texte sous le nom de Saraï ne peut être autre que la résidence des Khans du Nord, sur les bords du Volga : dans la suite, Timour s'y arrêta longtemps lui-même.

[2] C'est-à-dire, il signifia qu'une grave insulte réclamait la vengeance de son maître contre celui qui en était l'auteur.

Digitized by Google

Seigneur. Bien des hommes s'échappèrent alors des liens où les tenaient leurs conducteurs, et, après avoir mis de côté une partie considérable du butin, ils regagnèrent leur propre pays, en suivant la route par laquelle était arrivée la féroce nation des Tatars, qui s'appelait Dogh-dogh et qui avait traité avec douceur le pays de Chamakh [1], parce que les habitants avaient ouvert pacifiquement devant eux la porte des Alans [2]. »

Observations.

On aura remarqué, au commencement de ce chapitre relatif à la naissance et à la première élévation de Timour, la mention pure et simple d'une tradition qui reporte son berceau en Arménie. Certes, les témoignages des historiens de Timour ne sont aucunement infirmés par cette mention, et c'est bien la ville de Kesch près de Samarcande, dans le Mawar-an-Nahar, qu'il faut considérer comme son lieu natal ainsi que celui de ses ancêtres : à ce titre sans doute, elle fut embellie par Timour, dès le début de ses conquêtes, de plusieurs monuments remarquables, et reçut le nom honorifique de « Dôme des sciences et de la civilisation [3]. » Mais il n'en est pas moins curieux de constater avec quel soin Thomas de Medzoph a défini la localité de son pays à laquelle se rapportait un si étrange honneur. Sarthaph est, en tout cas, une localité fort peu connue d'ailleurs. Dans sa *Description de l'Arménie*

[1] Chamakh fut une des villes principales de l'Albanie au pays des Aghovans, exposée au passage des armées qui descendaient du Caucase ou qui voulaient pénétrer dans cette contrée montagneuse; elle servit de capitale à la principauté qui se forma à l'est de l'Arménie sous le nom de Schirvan. (Voir sect. II, § 4, texte et notes.)

[2] Ainsi appelait-on le défilé situé non loin de la mer Caspienne, entre l'Albanie et le Caucase; il est aussi nommé en Arménie *Tarpant*, transcription du nom persan de *Derbend*, c'est-à-dire « passage fermé. » La même dénomination s'étend à une ville de fondation ancienne.

[3] Cheref-Eddin, liv. II, chap. 27 et 28 (t. Ier), de Hammer, *Hist. de l'empire ottoman*, t. II, p. 13, et *Histoire des Mongols en Perse*, part. I, pp. 88-89 (Darmstadt, 1844, en allemand). — Il est toutefois des auteurs qui ont fait naître Timour dans le Kurdistan, dans l'Aderbaïdjan, dans le Khorasan ou dans le Kharizm.

Digitized by Google

ancienne[1], le P. Indjidji cite tout le passage de Thomas comme la principale donnée que l'on ait sur Sarthaph, et il y ajoute un court passage de l'*Aïsmavourkh* (ou hagiographie des Arméniens) d'après lequel le canton de Gokovid, où elle est située, est aussi appelé quelquefois du nom de la ville de Sarthaph. Il s'agit donc d'une ville comprise dans le territoire du canton de Gokovid, qui est au sud de la grande province d'Ararat, et qui touche au mont Masis, célébré si souvent par les Arméniens d'accord avec les récits bibliques. Le chroniqueur fait allusion à ces récits adoptés avec orgueil par sa nation, en disant : « Là où est l'arche de Noé. » Les derniers voyageurs qui ont fait l'ascension de l'Ararat ont reconnu non-seulement la prodigieuse hauteur qui lui était attribuée, mais encore la grandeur du plateau qui en couronne les sommets, et ils ont donné de ce côté pleine confirmation à la tradition orientale et biblique [2]. La description de Thomas est complétée par les mots : « près du canton d'Ardavaz. » Sarthaph était, en effet, fort proche de ce canton du Vasbouragan, nommé plus souvent Ardaz ou Araz [3], et placé à l'est du mont Masis.

Nous attirons, en second lieu, l'attention du lecteur sur l'épisode des premières campagnes de Timour, terminé par la défaite de Schahmasour et la prise de Schiraz. Le chroniqueur arménien n'a rien dit de la lutte du chef tartare contre un des derniers princes de la dynastie des Modhaffériens ou Mozaffériens, Schah Schoudjâ, qui régnait sur l'Irac persan et le Farsistan ; mais il a relevé quelques incidents saillants qui ont marqué la chute des derniers re-

[1] Page 452, *supra*. — M. de Saint-Martin, dans ses *Mémoires historiques et géographiques sur l'Arménie*, n'a point distingué une localité du nom de Sarthaph en invoquant le même passage de Thomas (t. Ier, p. 108). — La carte de l'Arménie publiée en 1849 à Venise (en caractères arméniens) indique Sarthaph comme un bourg à la frontière des provinces de Douroupéran et d'Ararat.

[2] Indjidji a fait l'histoire du mont Masis et le récit abrégé de ses explorations au t. Ier de son *Archéologie arménienne* (Venise, 1835, pp. 54-70, en arménien). — Voir aussi l'*Arménie*, par M. Eugène Boré, dans l'*Univers* de Didot, pp. 6-8 (avec planches).

[3] Le manuscrit 96 de Paris donne la forme *Ardaz*. — Sur le canton de ce nom, voir de Saint-Martin, ouvr. cité, t. I, p. 127.

Digitized by Google

présentants de cette même dynastie. On jugera, rien que par ce récit fragmentaire, l'intérêt historique d'une lutte qui fut opiniâtre, et l'on dira avec M. Ch. de Frémery [1], que la guerre qui fit passer les plus beaux pays de la Perse sous la domination de Timour, « ne fut ni sans danger pour le conquérant, ni sans » gloire pour le prince valeureux qui parvint à balancer la vic- » toire. »

Timour avait laissé d'abord six princes de la dynastie de Mozaffer, divisés d'intérêt, régner sur une partie de la Perse; mais l'un d'eux, Schahmasour, ou plutôt Schah Mansour, neveu de Schah Schoudjâ, s'étant rendu maître des possessions des autres, porta ombrage au souverain tartare, et c'est alors que celui-ci vint l'attaquer comme un ennemi vraiment redoutable. La résistance de Schah Mansour, pendant huit années, inspira à Timour la pensée de le réduire par la ruse, et c'est après la dispersion de ses forces militaires, si bien justifiée par l'anecdote que rapporte Thomas de Medzoph, que le sulthan Mozafférien tenta une attaque désespérée dans laquelle il perdit la vie. Notre chroniqueur s'exprime assez clairement sur le danger que Timour en personne courut dans cette rencontre : Schah Mansour, dit-il, leva son épée sur la tête de l'infernal brigand; mais ses soldats ayant couvert celui-ci de leurs boucliers, lui et les siens ne parvinrent pas à tuer le cruel dragon de l'abîme. On sait que Schah Mansour, d'abord vainqueur dans cette bataille, chargea le centre où Timour combattait, et frappa deux fois le casque de cet empereur sans le connaître; il fut atteint dans sa fuite, et Schah-Rokh, ou bien l'un de ses officiers, lui coupa la tête, qui fut jetée aux pieds de Timour [2]. La soumission de Schiraz et de toutes les provinces du Khorasan et de la Perse, énumérées par le chroniqueur, suivit immédiate-

[1] Préliminaires de son *Mémoire historique sur la destruction de la dynastie des Mozaffériens*, première partie. — *Journal asiatique*, ann. 1844 et 1845 (tomes IV et V, IVme série). — Cette partie du travail qui va jusqu'à la mort de Schah Schoudjâ, a été élaborée par le savant orientaliste à nouveaux frais d'après les historiens persans.

[2] Voir Cheref-Eddin, liv. III, chap. 24 et 25 (t. II de la trad. de Pétis de la Croix, pp. 94-97).

Digitized by Google

ment la victoire des Mongols, qui fut encore consolidée par l'exécution de tous les descendants de Mozaffer. Seulement, Thomas, sans doute mal placé pour établir la chronologie véritable des événements qui se succédaient de près à une époque aussi désastreuse, a raconté à tort la catastrophe de Schah Mansour au commencement de son exposé, au lieu de la rapprocher de la seconde invasion de Thamour en Arménie, vers 1393.

Remarquons enfin qu'il s'agit, dans ce même extrait de la chronique arménienne, d'un prince d'une autre dynastie, celle des Ilkhans, qui entra plus tard seulement en lutte avec Timour : le sulthan Ahmad ou Ahmed, dit Ben Avis ou fils d'Oweïs (qui est appelé aussi Cheïk-Wéyïs), descendant des souverains mongols de la Perse, s'était emparé par surprise de Tauriz, d'où il fuit à l'approche de Timour, après avoir fui autrefois devant le Khan du Nord, Toktamisch. Le siége de son empire était l'Irac arabe, et sa capitale, Bagdad, qu'il perdit deux fois sous le règne de Timour, et qu'il dut céder à Miranschah et à Schah-Rokh, après l'avoir momentanément recouvrée par la faveur de leur père [1].

§ II.

PREMIÈRE EXPÉDITION DE THAMOUR EN ARMÉNIE ET EN GÉORGIE.

« Revenons à l'histoire précédemment commencée de l'impie souverain de l'Orient. L'an 836 de notre ère (A. D. 1386-1387), il s'était rendu maître du Khorasan par une guerre de huit années. Sortant de ce pays, il alla s'emparer du « centre de la résidence royale, » la ville de Tauriz. C'est de là qu'il s'avança dans la Siounie sur la forteresse d'Erendchag; puis passant sur le territoire

[1] D'Herbelot, *Bibliothèque orientale*, d'après Khondémir, éd. de Maestricht, 1776, grand in-folio, pp. 139-140, 154-155. — Nous citerons constamment cette édition du grand travail de l'orientaliste français.

Digitized by Google

de Dchagadkh [1], il prit la ville de Sourp-Mari, et renversa sur ses fondements la forteresse qu'avait élevée la race illustre des Bagratides. Il réduisit en servitude la ville et les bourgs d'alentour.

» Alors, un vertueux chef de maison, du bourg de Golp, nommé Mardiros (ou Martyr), soldat intrépide, homme charitable et ami des pauvres, se rendit sur le mont Partogh [2], que les infidèles appellent Thakalthou, et, avec l'assistance de la vaillante et brave jeunesse du bourg, il y mit en sûreté tous les fidèles, grâce à de grands combats et à une courageuse résistance, par le secours du Dieu fort, Jésus notre Sauveur. Aussi, quoique les ennemis eussent recommencé l'attaque à diverses reprises, ils ne purent point se rendre maîtres de la montagne. Plus tard, cet homme courageux fut martyrisé par un turcoman impie du nom de Sahath; il périt étouffé dans les eaux du fleuve Araxe, sans être vu de personne...

» Reprenant sa marche, Thamour entra dans le canton de l'Ararat et de Garhp [3], et sur le territoire du canton de Gordik. Il assiégea et prit la forteresse de Pedchni, et fit périr l'évêque de cette contrée, le seigneur Vanagan, qui était un homme prudent et instruit, plein de pitié et de bonté pour les pauvres. Les Tatares tourmentèrent la masse de la population des fidèles par toute espèce de vexations, par la faim, par le glaive, par la captivité, par

[1] C'est le nom d'un canton de la province d'Ararat, au centre de l'Arménie, voisin de la province de Siounie. (Voir Saint-Martin, *Mémoires*, I, p. 108, et Indjidji, *Arm. anc.*, p. 443.)

[2] Cette montagne doit être placée dans le voisinage du bourg de Golp, au canton de Djagadkh, dans la province d'Ararat. (Voir Indjidji, *Arm. anc.*, p. 444, où est cité tout le passage de Thomas. — Saint-Martin (*Mém.*, t. I, p. 78) a transporté à tort cette montagne dans un canton de la province de Daïkh, au nord de celle d'Ararat. Comme on le voit ci-après, Timour ne dirigea point alors sa marche de ce côté.

[3] *Garhp* n'est pas le nom d'un canton, mais celui d'un simple bourg, appelé quelquefois aussi *Garpi*, dans la province d'Ararat (Indjidji, ouv. cité, p. 503). Il est proche d'un des affluents de l'Araxe, et il fut autrefois célèbre par le nombre de ses monastères. (Voir la *Correspondance d'un voyageur en Orient*, par Eugène Boré, t. II, pp. 38-39, et l'*Asie*, de Ch. Ritter, part. X, pp. 399 et 535.)

Digitized by Google

des supplices insupportables et par des traitements très-cruels. Ainsi dépeuplèrent-ils, en y faisant régner le silence, une province autrefois très-florissante de l'Arménie. Beaucoup d'hommes allèrent au martyre et furent dignes d'en recevoir la couronne. Il n'appartient de les connaître qu'au Christ rémunérateur, notre Dieu, qui doit les couronner au jour de la récompense réservée aux troupes des justes.

» Thamour prit quantité de butin et fit grand nombre de prisonniers, au point qu'il n'est donné à personne de le rapporter ni de décrire l'infortune et la douleur de notre peuple. Puis, s'étant avancé avec une armée considérable dans le Phaïdagaran jusqu'à la ville de Dephkhis ou Tiflis [1], il s'en empara, et il fit une foule de prisonniers : on estime que le nombre des tués a dépassé le nombre de ceux qui eurent la vie sauve ; parmi ces derniers fut compris le vartabied Étienne, surnommé Phir, qui échappa avec grande peine au massacre.

» A cette époque régnait en Géorgie le roi Pakarad (ou Bagrat), descendant d'une famille juive qui avait été emmenée en captivité du temps des rois de Babylone [2]. Cette famille, transportée au sein de notre nation, embrassa la foi du Christ, grâce au saint Illuminateur (Grégoire), et fut comptée parmi les maisons princières des Arméniens. Après la race des Arsacides, les Bagratides furent souverains d'Anî et de toute l'Arménie. Plus tard, s'étant réfugiés en Géorgie pour échapper à la tyrannie des infidèles, ils

[1] Les limites de l'Arménie ayant varié beaucoup vers le nord à diverses époques de son histoire, on a confondu plusieurs de ses provinces, le Phaïdagaran, par exemple, avec la partie méridionale de la Géorgie. Vartan, dans sa géographie, a déjà commis cette méprise dans laquelle est ici tombé Thomas de Medzoph, et que Saint-Martin a signalée naguère (*Mémoires*, t. I, p. 154; t. II, p. 425, note, p. 465). Indjidji s'est également étendu sur ce sujet dans son *Arménie ancienne*, pp. 326-329.

[2] La narration qui suit roule sur la soumission apparente du roi Bagrat V et sur la trahison dont il usa pour échapper à son implacable ennemi. Elle a été mise en œuvre par M. Brosset dans une longue note de sa traduction française de l'*Histoire ancienne de la Géorgie* (I, p. 654). Elle présente trop d'importance dans l'œuvre de Thomas de Medzoph, pour que nous n'en fassions pas ressortir plus loin les principales particularités.

Digitized by Google

ont renoncé à la foi orthodoxe et ont adhéré au symbole de Chalcédoine [1].

» Bagrat offrit beaucoup de présents et fit sa soumission au tyran impie : celui-ci, rempli qu'il était de la malice de Satan, le força d'abjurer sa foi, et, le prenant avec lui, il se rendit à Gharapagh ou Kharabagh, résidence d'hiver de nos anciens monarques. Or, le roi de Géorgie, plein de la sagesse de l'Esprit-Saint, sut déjouer son ennemi : « Donne-moi, lui dit-il, un » grand corps de troupes, afin que j'entre en Géorgie, que je » m'empare du pays tout entier et que je le fasse passer à ta reli- » gion ! Comme notre nation se compose de huit tribus, je les » réduirai toutes sous ton autorité et sous tes lois, à savoir : Dval, » Osseth, Imérel, Mégrel, Aphkhaz, Sonker, Vratzi, Meskh [2]. »

» Thamour, fort réjoui par cette offre, fit revêtir le roi d'une robe d'honneur très-riche, et lui confia un corps d'armée. Bagrat se mit donc en marche avec de nombreuses troupes, et entra en Géorgie. Mais ce prince fit mander en secret à ses fils, George, Constantin et David, qu'ils vinssent sans bruit à sa rencontre, afin que leur père pût échapper aux mains de son ennemi. Lui-même dirigea habilement les troupes du Djagatéen, et les conduisit par les passages les plus étroits et les plus difficiles. Les fils du roi, ayant pris leur course par des chemins avantageux, frappèrent du glaive et exterminèrent une foule de leurs ennemis, plus de douze mille hommes, à ce que l'on rapporte. Puis ils emmenèrent leur

[1] Thomas termine cette courte esquisse de l'histoire des Bagratides, qui fournirent à l'Arménie une dynastie nationale, par un trait lancé contre des princes chrétiens qui restèrent unis à l'Église universelle en admettant le concile de Chalcédoine. Notre chroniqueur est un adversaire passionné de ce concile, de même qu'une foule de membres de l'Église séparée ou schismatique d'Arménie, qui, à diverses époques, ont protesté contre la doctrine orthodoxe sur les deux natures en Jésus-Christ, qu'ils professaient implicitement eux-mêmes, rien que par haine pour les Latins et par opposition à toute tentative d'union. (Voir notre *Étude sur Thomas de Medzoph*, etc., § I.)

[2] Le narrateur met dans la bouche de Bagrat une énumération assez exacte des huit contrées appartenant à l'ancien royaume de Géorgie : on y reconnaît le Dvaleth, l'Osséthie, l'Iméreth, la Mingrélie (nommée Imegrêl dans plusieurs manuscrits), l'Aphkhazie, le Souaneth, le Karthli et le Saatabago.

Digitized by Google

père et rentrèrent dans les lieux ordinaires de leur résidence.

» Le tyran impie, Thamour, ayant rassemblé ses troupes à la saison du printemps, marcha secrètement contre un chef turcoman, nommé Ghara Mahmad [1]; mais, au premier bruit qu'il en eut, celui-ci se déroba à lui par la fuite. Cependant, rapide dans sa course comme le daim sauvage, Thamour franchit en peu de jours une route de plusieurs journées de marche, et l'atteignit dans le canton de Dzabaghadchour [2]. Ghara Mahmad étant revenu sur ses pas, lui et les siens engagèrent la bataille, et firent des prodiges de valeur, au point qu'ils battirent et mirent en déroute le cruel tyran, tuèrent le général de ses troupes, nommé Logh-maghan, et firent périr une foule de soldats avec lui.

» Thamour ayant fait retraite, entra sur le territoire du canton de Daron appelé Mousch. Les habitants du Katchpérouni, d'Ardjèsch et d'Aghiovid, du pays de Khorkhorouni, de Hanakah, de la ville de Manazguerd dans le canton de Hark, prirent la fuite à l'approche du Djagatéen [3], et se réfugièrent sur le territoire de Balouni, dans le canton de Daron, dans le cimetière du monastère du saint Précurseur Jean et d'Athanakinès, dans la splendide métropole, le monastère de Klag, (fondation) du docteur syrien Zénob [4]. Toute la foule des chrétiens, se précipitant ensemble et

[1] Cara Mohammed est le père du fameux Cara Josef ou Yousouf dont on verra plus loin les exploits contre les enfants de Timour. Il appartenait à une race de Turcomans établie à la fin du XIVme siècle dans l'Arménie et la Mésopotamie, et distinguée à cause de son étendard par le nom de race du Mouton noir (*Cara Coïn* en turc).

[2] C'est une forteresse de ce nom qui a fait ainsi appeler un canton de la province sud-ouest, dite Quatrième Arménie. Les Mongols durent traverser, pour y arriver de la Géorgie, une grande partie de l'Arménie centrale. (Voir Indjidji, *Arm. anc.*, p. 61.)

[3] Cette énumération comprend plusieurs cantons et localités du Dourou-péran, grande province de l'Arménie centrale, située à l'ouest du lac de Van. Le chroniqueur l'a faite avec d'autant plus d'exactitude qu'il était originaire de l'Aghiovid et habitant du pays d'Ardjèsch. Ce passage riche en renseignements géographiques a été invoqué plus d'une fois par Indjidji, dans sa *Description de l'Arménie ancienne*, et imprimé en entier, p. 129, note.

[4] Il est digne de remarque avec quel soin le chroniqueur, dans l'histoire

Digitized by Google

formant une troupe considérable, vint vénérer en ces lieux saint Jean le Précurseur et le saint patriarche Athanakinès, les saints anachorètes Antoine et Chronidas, et les sept ascètes se nourrissant d'herbes sauvages.

(Ici vient un récit de l'accueil qui fut fait aux émigrants du Douroupéran par les supérieurs de ce monastère, et des consolations qui leur furent données par divers dignitaires et religieux de l'Église arménienne : nous omettons la traduction de ce passage qui concerne plutôt l'histoire ecclésiastique de l'Arménie).

» Cependant, les soldats du Turcoman dépouillèrent tous nos chrétiens par ordre du violent Yousouf [1]. Ils livrèrent avec ce qui leur restait de biens toutes leurs personnes en otage à l'émir de Khouth, le Scheïkh Scharaf. Celui-ci les accepta et leur fit passer par force le fleuve Euphrate; il les conduisit ensuite près du bourg dit Haz-Kiough (?). Les chrétiens se révoltèrent et ne consentirent point à gravir les montagnes de Khouth et de Sasoun [2]; ils voulurent prendre la fuite et rentrer dans leur pays natal. Scharaf, usant de violences et de coups, nous poussa jusqu'au sommet des monts Khouth, et cela par un effet de la bonté et de la miséricorde de Dieu : car les troupes du Djagatéen étaient

d'une époque calamiteuse, relève le titre principal dudit monastère à la célébrité, sa fondation par Zénob, auteur arménien du IVme siècle qui était originaire de la Syrie, et qui écrivit l'histoire de l'introduction du christianisme dans le Daron. Le monastère de Klag est situé dans la partie nord du canton, au nord du cours de l'Euphrate. (Voir la carte historique de l'Arménie, Venise, 1849). Indjidji en a retracé les annales d'après divers auteurs (*Arm. anc.*, pp. 98-99.)

[1] On a ici un exemple de la perplexité où vécurent presque toujours les populations chrétiennes de l'Arménie : quand elles n'étaient pas exposées aux attaques brusques et impétueuses des Mongols, elles étaient en butte aux plus dures vexations de la part des chefs turcomans qui voulaient les dépouiller ou les rançonner. Les Turcomans, conduits par Yousouf, fils de Cara Mohammed, avaient suivi de près les troupes de Timour, à l'approche desquelles les habitants du Douroupéran avaient pris la fuite.

[2] Les montagnes du nom de Khouth forment une chaîne qui sépare le Douroupéran du pays de Sasoun, *Sasounkh,* canton de la province d'Aghdznikh, au sud-ouest de l'Arménie, mais comprise quelquefois dans les frontières du Douroupéran même.

Digitized by Google

sur le point d'arriver jusqu'à nous. Le Dieu miséricordieux qui exécute la volonté de ceux qui le craignent et qui entend leurs prières, vint à notre secours par l'intercession du saint Précurseur et de tous les saints. Le turcoman, Pir Hasan, qui s'était séparé de Ghara Mahmad, — celui-là même qui plus tard le tua, ainsi que son fils Baïram, — allait descendre de la hauteur dans la plaine, tandis que nous gravissions la montagne [1].

» Tout à coup vint jusqu'à nous cette nouvelle désolante, cette rumeur mortelle, que l'armée de Thamour a traversé la frontière du côté de Hizan [2]. En ce moment, il fallut voir la désolation et les angoisses de toute la multitude des chrétiens. Le père reniait son fils et le fils son père; la mère reniait sa fille, et la fille sa mère; le frère reniait son frère, et l'ami son ami. Le bruit de leurs cris d'épouvante montait jusqu'au ciel. J'étais alors moi-même au milieu d'eux. Tous, en pleurant et en gémissant, se mirent à implorer le secours de Dieu; ils invoquèrent l'intercession de saint Jean le Précurseur et des saints apôtres du monastère de Lazare habité par les anges [3]... Leurs prières arrivèrent jusqu'à Dieu; en effet, tandis que le Turcoman Pir Hasan voulait monter jusqu'à un lieu de retraite et gravir le mont Marath [4], voilà

[1] On ne peut bien entendre toute cette relation, dont l'exposé laisse, du reste, beaucoup à désirer dans le texte original, qu'en voyant dans Pir Hasan un de ces chefs militaires se constituant tout à coup, par intérêt ou par rivalité avec d'autres chefs, les défenseurs de la population indigène et même des chrétiens. Nous laisserons subsister dans notre version grand nombre de traits qui caractérisent de même le chroniqueur, ses opinions, ses vues, ainsi que celles de ses compatriotes.

[2] Ce doit être le nom d'un grand bourg du pays des Peznounis, au sud de Paghesch. Voir *Dict. des noms propres*, p. 306; Indjidji, *Arm. anc.*, p. 525; *Arm. mod.*, p. 231; et la carte arménienne (Douroupéran).

[3] Il s'agit ici de l'ancien monastère situé au nord de Mousch, dans le Daron, dit des Saints-Apôtres, à cause des reliques qu'il possédait, et appelé *Lazarou-Vankh* du nom de Lazare, son premier chef. On lit son histoire dans l'*Arménie ancienne* de Indjidi, pp. 102-103.

[4] Le mont Marath était un des sommets élevés et inaccessibles de la chaîne des monts Khouth; on verra plus loin encore des chefs indigènes s'y retrancher, à la même époque, comme dans un refuge assuré. Les textes de Thomas ont servi à Indjidji à éclaircir ce point de la géographie arménienne (*ibid*, p. 71).

Digitized by Google

qu'au même instant se présentèrent les troupes du Djagatéen. Ayant mis leur refuge en Dieu et dans le saint cloître de Lazare, (les chrétiens) prirent un bœuf, et ils en firent immédiatement l'offrande [1], au nom des Saints-Apôtres, où reposent des reliques de Luc l'Évangéliste et de l'apôtre André... En ce moment, on aperçut la bravoure des combattants : les hommes au cœur vaillant provoquaient; les lâches fuyaient; les hommes timides perdaient courage. Les casques étincelaient; les épées resplendissaient; les lances frappaient et brisaient; les braves luttaient contre les braves, et le bruit des clameurs guerrières fendait le cœur de tous ceux qui étaient spectateurs du combat. Là, on put voir aussi la miséricorde de Dieu, et le fruit des prières et de la ferme espérance des fidèles : car Dieu envoya des troupes d'anges à leur secours. Trois hommes étincelants de clarté, montés sur des coursiers blancs, se tinrent dans les airs; puis ils en descendirent et se mêlèrent aux soldats du chef turcoman. C'est ce que m'a raconté notre frère spirituel, le moine Garabed, qui avait vu des spectateurs de cette scène. Au même instant l'armée du Djagatéen fut mise en déroute et anéantie : un seul homme du côté des Turcomans, nommé Marouf, tua cent hommes (de l'ennemi). Les troupes de l'Orient se mirent à fuir : remplis de terreur par l'excès de leurs pertes et par le tumulte effroyable de ce grand combat, une foule innombrable de soldats se précipitèrent de lieux escarpés dans de profonds ravins, et ils y trouvèrent la mort. On rapporte que plus de deux mille hommes périrent de la sorte. Nous, qui étions délivrés de leurs mains avec nos fils et nos filles, nous nous mîmes avec joie et allégresse à bénir, à glorifier Dieu, le Roi des rois, Jésus-Christ, qui a eu pitié des chrétiens, qui les a délivrés des bêtes féroces de l'Orient, et nous offrîmes à Dieu, sur les hauteurs, un sacrifice de louange et de bénédiction... [2].

[1] Voir sur cet usage Eug. Boré, *Arménie*, p. 132.

[2] Thomas rapporte ici avec admiration l'acte héroïque d'une femme de Mousch qui, par crainte d'une apostasie forcée, immola de sa main son jeune enfant et se précipita elle-même du haut d'un rocher. Nous nous bornons à faire mention de cet épisode sur l'authenticité duquel l'historien cite plusieurs témoins oculaires.

Digitized by Google

» Cependant, les habitants des contrées de Sasoun et de Kouth, les fidèles ainsi que les infidèles de la race des Curdes, s'encourageant les uns les autres, s'empressèrent de piller les dépouilles du Djagatéen, et ils s'en retournèrent. Deux jours après, Thamour se rendit dans la ville de Mousch, et appela auprès de lui l'émir de cette ville : celui-ci alla aussitôt le trouver avec des présents et des tributs d'un grand prix. Thamour lui dit : « Viens, conduis-nous » contre le Turcoman ! » L'émir le conduisit au lieu même du combat, et lui montra la multitude des morts. Accablé de terreur, l'œil fixé sur cette scène, Thamour considéra attentivement ce qui s'était passé, et combien d'hommes avaient été frappés à mort par le fer. Ensuite, il aperçut au même endroit des soldats qui avaient été tués sans coup d'épée. Alors il s'écria devant tous les assistants qui l'entendirent : « Non! ce n'est pas l'œuvre d'un » homme, mais c'est l'œuvre du Dieu créateur! » Puis il fit retirer ses troupes, et dit (à l'émir) : « Conduis-nous contre le (Turcoman), » afin que je puisse exercer ma vengeance! » Mais (l'émir) lui répondit : « Il n'est pas au pouvoir d'un homme de courir à sa » poursuite; car il a gravi le mont Marath. Si tu l'y poursuis, il » peut te causer des pertes énormes et inouïes! »

» Se laissant persuader par ces paroles, l'impie Thamour se dirigea du côté de Paghesch [1]. L'émir de cette ville, Amir Scharaf, se rendit auprès de lui. Thamour le reçut avec amitié, et lui donna une lettre de sûreté : toute la contrée conserva son indépendance.

» De là, Thamour marcha sur Ardzgué : or, quand il entrait dans le canton auquel appartient cette ville, ses soldats s'emparèrent d'un religieux nommé Garabied, du bourg de Dchougha, qui venait de Jérusalem; ils le chargèrent de liens et l'emmenèrent ainsi garrotté. Il fut le soutien de la foi des chrétiens qui se trouvaient alors prisonniers dans la ville de Samarcande. Il devint évêque après un certain temps [2]; il ne parvint pas cepen-

[1] C'est une ville autrefois importante du Douroupéran, dans le canton des Peznounis, au sud-ouest du lac de Van : la moderne Betlis ou Bitlis dans l'Arménie turque, aux frontières du Kurdistan.

[2] Consacré par les Syriens, suivant Tchamitch (*Hist.*, t. III, p. 424).

Digitized by Google

dant à entrer dans ce pays, mais mourut (en route) à Soultaniéh : alors s'y éteignit la profession du christianisme [1]. En effet, du temps du fils de Thamour, nommé Schah-Roukh, alors qu'il avait mis le siége de son empire dans la ville de Rhé, il donna son fils Ouloug-Beg pour souverain à la ville de Samarcande. Un jour, un Syrien nestorien entra dans la demeure d'un ischkhan (gouverneur). Après être resté quelque temps à son service, il séduisit sa femme, et, quittant aussitôt sa maison, il se retira dans un endroit éloigné. De là, il écrivit à son maître en ces termes : « Votre reli-
» gion et votre chef ne sont qu'imposture! car j'ai été dans votre
» intérieur, et j'ai appris à connaître la fausseté de votre religion,
» et j'ai déshonoré vos femmes! » L'ischkhan, prenant cette lettre, la porta à l'Amirza Ouloug-Beg. Ce prince ayant demandé à quelle race et à quelle religion appartenait cet homme, on lui répondit : « C'était un sectateur de Jésus! » Enflammé de colère, il ordonna sur-le-champ que tous les chrétiens abjurassent leur foi ou fussent mis à mort. Quelques-uns, mais ce fut le petit nombre, préférèrent la mort : pour la plupart, ils renoncèrent à leur foi. Un de nos évêques, Jean surnommé Tchanghi, a écrit au sujet de cet événement, et nous a apporté cette douloureuse nouvelle [2].

» Revenons maintenant au précédent sujet. Thamour, ce monstre cruel, se présenta à la porte de la ville d'Ardzgué. L'ischkhan de cette ville, nommé Sahant, se rendit auprès de lui [3]; grâce à

[1] Ici Thomas anticipe évidemment sur l'ordre des temps pour raconter, d'après un évêque arménien, comment Ouloug-Beg, fils de Schah-Rokh, détruisit le christianisme à Samarcande, en forçant tous les chrétiens d'apostasier, sous peine de mort. Notre chroniqueur a pu connaître cette persécution, qui eut lieu du vivant de Schah-Rokh, mort en 1447, quand il eut donné à Ouloug-Beg le gouvernement de la Transoxiane. Thomas n'est mort, dit-on, que vers 1448.

[2] Le fait est en rapport avec ce que les historiens orientaux disent de la haine du célèbre savant et astronome Ouloug-Beg pour la religion chrétienne. L'exposé que Thomas en donne ici fait bien comprendre que, malgré la tolérance des Mongols pendant deux siècles, l'état des chrétiens avait été fort malheureux et fort précaire dans les contrées et les villes de la haute Asie.

[3] On reconnaîtrait dans Sahant le prince de la « ville d'Adelgiaouz, » traité magnifiquement par Timour après sa soumission, et confirmé dans toutes ses

Digitized by Google

l'intervention de l'ischkhan du canton de Her et Zarovant, nommé Ordou Bougha, il fut traité amicalement; tout son pays fut affranchi par Thamour et demeura en sécurité. Sahant lui-même reçut de lui la ville d'Ardjêsch. Voilà que, peu de jours après, toute la population d'Ardjêsch se jeta sur la ville de Klath; du soir jusqu'au matin, les Curdes ravagèrent ce malheureux pays. Mais ces hommes furent ramenés par les soldats de Sahant dans la ville d'Ardzgué, et là ils se mirent aussitôt à reconstruire, parce que notre pays tout entier avait été dévasté par les soldats de l'impie et inique Djagatéen [1].

» S'avançant plus loin [2], Thamour pénétra dans le canton de Dosb, et marcha contre la forteresse arménienne de Van. Au premier moment, l'émir Ez-tin (Azz-ed-din), de la race de Sennêkarim, ne vint pas au-devant de lui, et, décidé à lui faire résistance, il se renferma dans la forteresse avec toutes ses troupes et avec une multitude de chrétiens. Mais plus tard, étant descendu de la forteresse, il se rendit auprès de Thamour [3]. Celui-ci le fit prendre et enchaîner, et, quand il serra de près le château, ses défenseurs passèrent quarante jours dans la détresse, et firent périr beaucoup de monde dans l'armée de l'impie Djagatéen. Mais

possessions. (Voir Cheref-Eddin, liv. II, chap. 58, t. I, pp. 416-417). Il se presenta encore devant lui, lors de sa seconde expédition en Arménie (*ib.* III, chap. 43; t. II, p. 296).

[1] Il ressort de ce passage, malgré sa rédaction fort confuse dans le texte que nous avons sous les yeux, que les chefs indigènes, qui avaient reçu de Timour une sorte d'investiture, se dédommageaient eux-mêmes des désastres causés sur leur territoire par le passage des troupes mongoles, et qu'ils ne craignaient pas de livrer au pillage le territoire de chefs voisins. Après chaque invasion, il fallait tout réédifier dans les cantons et les villes qui en avaient été le théâtre.

[2] C'est-à-dire, quittant les cantons du Douroupéran, autour du lac de Van (mer des Peznounis), pour entrer dans ceux du Vasbouragan, placés à l'est du même lac.

[3] « Il eut l'honneur de baiser le tapis du trône, » comme s'exprime Cheref-Eddin, qui nomme ce même chef Malek Azz-eddin (t. I, pp. 417-18, 420); il nous le montre longtemps encore en faveur auprès de Timour, et investi par ce prince lui-même du gouvernement du Curdistan.

Digitized by Google

enfin, dénués de pain et d'eau, ils ne purent pas soutenir le siége et livrèrent la forteresse aux mains des ennemis.

» Oh! infortune et douleur amère! On vit là le spectacle de la frayeur et de la crainte comme au jour du jugement; on entendit les pleurs et les gémissements de tous les assiégés de la forteresse. Car, ordre fut donné par le féroce tyran d'emmener en captivité les femmes et les enfants, et de précipiter les hommes indistinctement, fidèles et infidèles, des remparts du château dans les fossés. Or, les soldats exécutèrent sur-le-champ son ordre cruel; ils se mirent à lancer sans distinction tous les assiégés dans les bas-fonds d'alentour [1]. Les monceaux de cadavres s'élevèrent si haut, que les derniers de ceux qui furent précipités ne moururent point sur le coup.

» C'est ce que nous avons vu de nos yeux, et entendu de nos oreilles, de la bouche du saint et vénérable archevêque, le seigneur Zachée, ainsi que du père et vartabied Boghos (Paul), qui, tous deux, se sauvèrent de la forteresse où ils étaient renfermés. Car, un chef djagatéen, abandonnant la part qui lui revenait, mit en liberté ses prisonniers, et ce fut une occasion de salut pour un petit nombre. Cependant, toute la contrée située autour de la forteresse fut inondée du sang innocent des chrétiens, ainsi que des races étrangères.

» Alors un *Moghri* (ou lecteur) [2], étant monté sur un minaret dans la ville de Pergri, récita à haute voix le *Khyamati salaïn* (prière de la résurrection), disant: « Il est arrivé, le jour du jugement! » Le tyran impie qui portait en lui une âme sans pitié, demanda aussitôt: « Quel est ce cri? » Ceux qui l'entouraient lui ré-

[1] Tchamitch (*Histoire d'Arm.*, III, p. 425) rapporte que Phiri-beg, commandant de la forteresse, fut précipité avec les autres hommes, et qu'il entraîna avec lui dans l'espace quatre hommes robustes : alors Timour aurait ordonné d'attacher les hommes cinq par cinq, et de les lancer avec un pieu dans les bas-fonds. — Suivant Cheref-Eddin (t. I, 418), la forteresse fut prise d'assaut le vingtième jour du siége, et les troupes victorieuses précipitèrent un grand nombre de *rebelles* du haut de la montagne, après leur avoir lié le col et les bras.

[2] Le mot arménien ici employé ne peut être que la transcription de l'arabe *Moukri*, qui fait lire (R. *Karaa*, lire).

Digitized by Google

pondirent : « Il est arrivé le jour du jugement, que Jésus doit » faire[1], et toi tu l'as déjà fait aujourd'hui! Car le crieur vient de » faire entendre une voix effroyable à l'égal des trompettes. » — « Que cette bouche soit brisée, s'écria Thamour! Si elle avait crié » un peu auparavant, certes, pas un homme n'aurait été tué! » Et sur-le-champ il donna l'ordre de ne plus précipiter personne dans le fossé, et de laisser aller en liberté tous les hommes qui restaient encore. Mais qui pourrait dire le nombre des captifs et raconter la destruction de tant d'êtres innocents, si ce n'est Dieu seul qui a tout créé et qui sait calculer toutes choses? car, le pays tout entier fut infecté par des exhalaisons immondes : prêtres et laïques, fidèles et infidèles moururent en foule. Toutes ces calamités ont fondu sur nous à cause de nos péchés, surtout en raison de la lâcheté des prêtres et religieux et des hypocrites contempteurs de la règle.

» Thamour partit enfin de Van et s'en alla d'où il était venu avec des captifs et du butin. Les amis de ceux qui avaient péri, arrivant peu après, poussèrent des gémissements et versèrent des larmes en abondance à la vue des plaies sans remède des Arméniens. L'un criait : Malheur, ô mon fils! L'autre disait : Malheur, ô mon père chéri! La terre retentissait de sanglots et de cris lamentables, de tous les points de la province de Vasbouragan. Il n'y eut point, en effet, de victime, d'entre les parents ou les amis, qui ne fût en vain recherchée par des personnes chères. Malheur et désolation pour tous les Arméniens de ce que leur pays tout entier a été dévasté! Depuis Ardjêsch jusqu'à la Géorgie et jusqu'au fleuve Gour des Aghovans [2], le sol a été souillé du sang des innocents, par suite des tourments, des massacres et des maux de la servitude. Quand Thamour sortit de notre pays, une famine

[1] Le nom de Jésus est ici transcrit sous la forme *Isê*, *Isên*, analogue à la transformation que les Arabes en ont faite : *Isa, Aïsa.* — En revenant plus loin sur cette scène du siége de Van, nous parlerons de la tradition musulmane relative à une apparition de Jésus comme juge, et comme adversaire de l'Antechrist.

[2] Le fleuve Cyrus, le *Cour* ou *Gour* des Arméniens, longe les frontières de l'Albanie, en descendant du nord de l'Arménie vers la mer Caspienne.

Digitized by Google

horrible envahit notre territoire et s'étendit en tous lieux [1]. On dévora les chiens et les chats; on vit des parents faire cuire leurs fils et leurs filles; on vit des maris et des femmes tuer leur conjoint, se manger sans être rassasiés, et ensuite mourir eux-mêmes. Il nous est impossible de raconter la profonde désolation de notre pays, que nous avons vue de nos yeux et entendue de nos oreilles. Car, la population s'est éteinte surtout dans les contrées de l'Arménie, et elle s'est accomplie la vision et prédiction du grand Nersès qui a dit [2] : « La maison d'Aram sera exterminée par la race des Archers! » » — Mais c'en est assez sur ce sujet.

Observations.

La partie du récit de Thomas, qui concerne les premières campagnes de Timour en Arménie, est riche en documents historiques qui caractérisent la politique de ce souverain, et qui peignent au vif l'état social des provinces conquises. Nous allons en signaler quelques-uns dont on appréciera la valeur, malgré l'imperfection de la narration que l'on vient de lire.

La ville de Tauriz ou de Tébriz, aux frontières de la Perse et de l'Arménie, avait pris une grande importance au XIVme siècle, sous la domination des souverains mongols de la Perse. Elle devint la capitale des princes qui portèrent le nom d'*Ilkhans* (littér. souverains du pays), et de préférence, leur résidence de printemps et d'automne à cause de l'agrément de sa température et de ses jardins. Houlagou l'appela avec le pays d'alentour « pied du trône de Houlagou, » ou encore « trône de Houlav, » suivant l'ortho-

[1] Dans les pages qui suivent, mais qu'il n'entre pas dans notre plan de reproduire ici, le chroniqueur oppose à ce tableau de la famine « corporelle, » celui de la famine « spirituelle, » c'est-à-dire le récit des divisions, des calamités et des persécutions qui affligèrent dans la même période les églises, les monastères et les écoles de l'Arménie.

[2] Dès la première invasion des Mongols, les Arméniens ont vu en eux les exterminateurs de leur nation suivant la prophétie. Malachie le moine, témoin des événements du XIIIme siècle, a intitulé sa chronique : *Histoire de la nation des Archers.* (Voir Brosset, *Additions et éclaircissements*, p. 300, et add. XXV, traduction de Malachie, pp. 438-457.)

Digitized by Google

graphe arménienne du nom de ce prince [1]; mais le titre d'honneur qui lui resta, et que Thomas lui donne dans ce chapitre, fut celui de « Centre de la résidence royale, » en arménien *Kandzag schahasdani*. Si le premier mot, dérivé de *Kandz*, trésor (persan : *Gandj*), est propre à la langue arménienne, le second n'est qu'une transcription déclinable en arménien, du persan *schâhistân*, « demeure de roi. »

Le sulthan Ahmed, de la dynastie des Ilkhans, s'était préparé à une vigoureuse résistance; mais il se retira à Bagdad, comme on l'a vu dans le précédent chapitre, et sa fuite rendit Timour entièrement maître de la belle province de l'Aderbaïdjan, dont Tauriz était la capitale. Ahmed ne maintint point son indépendance à Bagdad même, sans faire acte de soumission au chef tartare : car les Mongols envahirent la Mésopotamie et la Babylonie avant de se porter vers le nord.

Quand Timour a mis le pied sur le sol de l'Arménie, notre chroniqueur le suit dans ses principales opérations; mais il ne les raconte pas avec autant de détails que l'historien Cheref-Eddin [2] : ainsi il n'énumère point les localités et les forteresses dévastées par Timour dans chaque province. Thomas mentionne la prise d'Erendchag, l'Alendgic ou Alendjak des Persans [3], mais ne dit mot de celle de Corni, sans doute Carhni, place forte près du lac de Kégham, dont Cheref-Eddin rapporte l'assaut. Il cite avec effroi la destruction de Sourp-Mari (Sainte-Marie), nommée aussi Sour-Marhi, la même ville que l'écrivain persan appelle Surmalu : son témoignage complète ce que l'on sait de la situation de cette loca-

[1] Voir le *Dictionnaire des noms propres*, publié par Mékhitar, 2me partie de son *Dictionnaire de la langue arménienne*, Venise, 1769, p. 266, et surtout les *Ilkhans ou Mongols de la Perse*, par de Hammer, t. Ier, pp. 171-172, 231-232 et 391.

[2] *Hist. de Timur-beg*, liv. II, chap. 53 (t. I, pp. 391-393).

[3] Saint-Martin, *Mém.*, t. I, p. 146. — Pétis de la Croix s'est borné dans ses notes à transcrire le nom d'*Alengic*, qu'il appelle « ville de Courdistan. » — Erendchag fut prise de nouveau un peu plus tard par le Mirza Miranschah. — Les Syriens ont écrit le même nom *alenghâh*, transcrit fautivement par *alnadscha* (*Anonyme syriaque*, éd. Behnsch, texte, p. 3, et notes, p. 22. V. suprà p. 21).

Digitized by Google

lité dans le canton de Djagadkh de la province d'Ararat, et des malheurs qui fondirent sur elle à diverses reprises [1]. Des princes indigènes étaient parvenus à la reprendre sur les Musulmans, quand elle devint la proie des Mongols, dans la première moitié du XIIIme siècle [2], et elle fut ruinée de fond en comble lors du passage des troupes de Timour par l'Ararat, vers 1387. Plus loin, Thomas fait encore mention de la prise de Pedchni; mais se tait sur l'assaut et le sac de Cars ou Gars que Cheref-Eddin décrit avec complaisance.

Un historien moderne de l'Arménie, le P. Tchamitch, ajoute quelques particularités empruntées à d'autres sources touchant la dévastation de l'Arménie et le sac de ses villes, quoiqu'il ait pris la relation de Thomas pour base de son exposé [3]. Ainsi lisons-nous que Timour, lors de la prise d'Erendchag, en fit passer au fil de l'épée tous les habitants; et que les ravages de ses troupes s'étendirent tour à tour à la Siounie, à l'Ararat et à l'Ardzakh. Ainsi encore apprenons-nous avec quels raffinements de cruauté on traita les indigènes après la prise de Pedchni pour les forcer à l'apostasie. On attacha les uns contre terre à l'aide de pieux, on suspendit les autres la tête en bas; on lia fortement d'autres au tronc des arbres. Presque partout la moindre velléité de résistance fut sévèrement punie : une soumission tardive ne préserva jamais du pillage une place assiégée.

L'excursion de Timour en Géorgie, couronnée d'un plein succès par la prise de la capitale, Tiflis, que l'on croyait imprenable, est le grand événement de sa première campagne dans les pays chrétiens de l'Asie occidentale. Le souvenir s'en est conservé chez les

[1] Indjidji en fait l'histoire dans sa *Description de l'Arménie*, d'après les chroniqueurs de son pays, p. 444. Saint-Martin a disserté sur l'origine du nom dans une note érudite de ses *Mémoires* (t. II, p. 226).

[2] Extrait de l'historien Guiragos, traduit par M. Ed. Dulaurier, *Fragments relatifs aux Mongols*, dans le t. XI du *Journal asiatique*, février et mars 1858, p. 239.

[3] *Hist. d'Arménie*, liv. VI. — Tome III, pp. 421 et suiv. — On y lit un long passage d'un chroniqueur anonyme sur les désastres de l'an 836 de l'ère arménienne (1387 de l'ère vulgaire).

Digitized by Google

annalistes de ces pays : la grande histoire de la Géorgie, rédigée par ordre de Wakhtang, est fort explicite sur une invasion qui a paru, aux contemporains, montrer l'audace des Mongols portée à son comble. Grâce à la traduction annotée de cette histoire nationale que l'on doit à M. Brosset [1], on peut lire une relation fort détaillée des péripéties de la guerre livrée par les Mongols de Timour, animés du fanatisme musulman, aux montagnards de la Géorgie et du Caucase formant, sous le sceptre des Bagratides, une fédération de royaumes chrétiens. Le docte académicien de Saint-Pétersbourg a porté la lumière dans les récits quelquefois confus des chroniqueurs indigènes, en rétablissant l'ordre des événements et en appelant à son secours des documents étrangers. Il a traité la narration de Thomas de Medzoph sur les aventures du roi Bagrat V, comme un morceau curieux, digne d'être rapproché de la narration plus longue de l'historien géorgien, relative aux mêmes faits [2]. Malgré le silence de Cheref-Eddin au sujet du trait le plus saillant de cette histoire [3], il ne paraît pas moins certain que Bagrat, que cet historien appelle « Malek Ipocrates, » trompa fort habilement un redoutable adversaire qui alliait si souvent la ruse à la cruauté, et que ses peuples lui pardonnèrent son manque de foi, et même son semblant d'apostasie, à cause de son dessein de sauver à tout prix son trône et sa dynastie. Les particularités que fournit l'auteur des annales géorgiennes ont pour la plupart un cachet de vraisemblance, et il n'y a rien d'exagéré dans le chiffre de douze mille hommes auquel il porte, de même que le Medzophetzi, le corps de troupes mongoles mis en pièces à son entrée dans les gorges du Caucase [4].

Le séjour de Timour à Gharapagh est une des particularités sur

[1] *Histoire de la Géorgie*, t. Ier, pp. 650-662.

[2] Il en a donné à cet effet une traduction littérale sur le manuscrit 96 de Paris (*ibid.*, p. 654). Il en avait fait antérieurement l'objet d'une note supplémentaire à son édition de Lebeau, *Histoire du Bas-Empire*, t. XX, 1836, pp. 499-500.

[3] Livre II, chap. 55. — Cheref-Eddin affirme que Timour a gagné Bagrat au mahométisme par la seule voie de la persuasion (t. I, pp. 399-400).

[4] *Hist. anc. de la Géorgie*, *ib.*, pp. 658-59.

Digitized by Google

lesquelles Cheref-Eddin a insisté à propos de cette campagne : Thomas n'a pas manqué de désigner cette localité comme la résidence d'hiver des anciens rois d'Arménie. Le nom de ce lieu (qui se lit toutefois *Kharapagh* et *Khalkhal* dans d'anciens auteurs) peut s'interpréter dans le sens de « jardin noir, » d'accord avec l'acception du nom persan et turc *Qarâ-bâg*, nom qui, plus tard, fut donné à toute une contrée voisine de la mer Caspienne. La localité historique ici désignée était située dans la province d'Oudi, au nord de l'Arménie. Des historiens classiques de ce pays, Agathangelos, Lazare et Élisée, en parlent comme si elle servait aux souverains de leur temps de résidence d'hiver [1].

La succession des événements pour les guerres de Timour en Géorgie n'étant pas indiquée assez clairement dans les ouvrages orientaux, M. Brosset a soumis avec raison à un nouvel examen les événements principaux de ces guerres; il en a fait l'objet d'une étude détachée dans l'appendice de son ouvrage [2]. Il a suivi dans ce dessein, de point en point, la monographie de Cheref-Eddin, et contrôlé scrupuleusement les témoignages différant des siens. C'est ainsi qu'il est parvenu à distinguer deux expéditions principales de Timour en Géorgie, du temps de Bagrat V : la première, vers 1387, signalée par la prise de Tiflis et la captivité du prince géorgien; la seconde, vers 1393, causée par la fuite de Bagrat, prisonnier de Timour, et par la résistance qu'il organisa dans son royaume. La guerre soutenue par les Mongols dans le Kiptchak favorisa, sans aucun doute, la défection et la révolte d'un État qu'ils croyaient définitivement soumis [3]. Plus tard seulement, sous le roi Giorgi, aura lieu une troisième expédition des Mongols, qui sera une série de guerres presque sans trêve et sans quartier. Nous en trouverons la trace dans un chapitre suivant de la chronique de Thomas.

Tout ce que nous lisons ensuite de la rentrée de Timour en Arménie et de ses entreprises contre les chefs turcomans s'accorde entièrement avec le rapport circonstancié que Cheref-Eddin

[1] *Arménie ancienne*, par Indjidji, pp. 343-44.
[2] *Additions et éclaircissements*, etc., add. XXII, pp. 386-397.
[3] *Additions*, pp. 387-88, *Histoire*, part. I, pp. 652 et 655, notes.

Digitized by Google

nous donne sur cette partie de la guerre [1]. Les Turcomans, toujours armés dans les montagnes d'Arménie, ne cessaient de faire du mal aux Musulmans; ils attaquaient non-seulement les caravanes ordinaires, mais encore celle de la Mecque, réputée sainte. Il entra dans les vues de Timour de mettre fin à cet état de choses dans un pays qu'il avait naguère traversé en vainqueur.

Après s'être assuré la soumission de la haute Arménie, il chercha l'ennemi dans les provinces situées au sud-ouest du pays, et c'est là, en effet, qu'il rencontra l'armée de Cara Mohammed, le plus audacieux et le plus puissant des chefs turcomans. Les Mongols, malgré des prodiges de valeur, ne purent vaincre et saisir leur adversaire qui se retira au milieu de rochers escarpés. La nature du sol et l'intrépidité acquise par des hostilités incessantes donnèrent un avantage marqué aux bandes indisciplinées de Cara Mohammed. Quoique l'on ne puisse établir l'identité des noms, Thomas mentionne la mort du général mongol Loghmaghan, dans le même dessein que Cheref-Eddin rapporte la mort de Lala Coja, qui avait été gouverneur de l'empereur tartare.

L'historien persan, qui est presque toujours panégyriste de Timour, confirme, par le tableau des incidents de cette même guerre, tout ce que le chroniqueur arménien nous affirme de la résistance opiniâtre des Turcomans, et même d'une victoire signalée remportée sur les Mongols près de Mousch, par un chef du nom de Pir-Hasan, protecteur des indigènes et même des chrétiens fugitifs. Ces succès partiels des *condottieri* d'origine tartare, musulmans comme les Mongols de Timour, mais jaloux de leur indépendance, ressemblent à ceux dont on a fait honneur, dans des guerres fameuses contre de puissantes armées, à des troupes agiles dressées à l'attaque et à la résistance au sein des montagnes. On verra, dans la suite de cette histoire, que les enfants de Timour eurent encore de dignes ennemis dans les montagnards d'Arménie commandés par Yousouf et Skandar.

La présence de l'armée mongole en Arménie causa, dans toutes les provinces qu'elle parcourut, des désastres irréparables. Ce-

[1] *Hist. de Timour-Beg*, liv. II, chap. 58.

Digitized by Google

pendant les ordres de son chef n'étaient pas les mêmes partout. Tantôt Timour voulait réduire un ennemi obstiné, et alors ses troupes exerçaient autant de ravages dans toute une contrée qu'elles montraient de bravoure et de férocité dans une bataille ou dans un siége; tantôt il voulait s'assurer de la soumission d'une ville ou d'un canton par un tribut considérable payé sur-le-champ sans résistance; tantôt il négociait avec un prince ou un chef militaire, et lui laissait son titre et ses apanages, pourvu que celui-ci lui payât, en signe d'hommage, une lourde contribution en argent et en soldats. Thomas de Medzoph cite plusieurs exemples de ce dernier fait : des chefs du pays, musulmans pour la plupart, furent confirmés dans la jouissance de l'espèce de souveraineté qu'ils tenaient soit de la naissance, soit de la force des armes. La capitation dite *Karadj* pesait surtout sur les chrétiens et les juifs; mais les musulmans étaient, de leur côté, chargés d'impôts et de contributions de guerre.

Cette politique de Timour a donné cours à la tradition suivante, qui a paru digne à Tchamitch d'être mentionnée, au sujet du traitement différent que le conquérant fit subir aux diverses localités de l'Arménie[1] : « On rapporte de lui, dit l'écrivain mékhitariste, que là où il allait pour assiéger une ville, il plantait des tentes de trois couleurs, blanc, rouge et noir. Quand il était sur le point d'attaquer une ville ennemie, il érigeait une tente blanche, signifiant par là qu'il ferait grâce à ceux qui lui montreraient une soumission volontaire et prompte. Puis, il en élevait une rouge, par laquelle il menaçait du fer et du feu. Si les ennemis ne se rendaient pas aussitôt, il plantait une tente noire : c'était le signe qu'il n'aurait aucune pitié pour eux, voulussent-ils ensuite se soumettre, mais qu'il les exterminerait tous sans pitié, et qu'il répandrait le deuil sur la population tout entière. »

La plus dure des calamités que Timour fit tomber sur l'Arménie après les tortures et les massacres, ce fut la déportation d'une foule d'habitants, surtout de chrétiens, livrés comme prisonniers à des officiers mongols et transportés dans l'Asie centrale, soit pour

[1] *Histoire d'Arménie*, t. III, p. 424.

Digitized by Google

vivre dans l'esclavage, soit pour augmenter la population de pays musulmans. L'argent et les circonstances favorables manquèrent souvent pour le rachat de ces captifs. La plupart des Arméniens, transplantés de cette façon sur une terre étrangère, ou périrent de misère ou furent exposés à abjurer leur foi. La Perse, le Khorasan, le Mawar-an-Nahar, le Turquestan, contrées si souvent dévastées par la guerre et rendues désertes, furent repeuplées momentanément par ce système de déportation ou d'émigration forcée, et leurs grandes villes furent pourvues d'ouvriers patients et industrieux, exerçant toutes sortes de métiers.

Ce que Thomas raconte du sort des chrétiens envoyés à Samarcande, à propos de l'exil d'un religieux arménien, ne doit point surprendre, puisque Timour et ses successeurs firent de cette ville un des boulevards de l'islamisme. Le fanatisme musulman devint naturellement plus ardent après son règne, quand, à la faveur de la paix, Samarcande devint une ville savante dont les écoles ne pouvaient souffrir la contradiction des doctrines et des religions. Avant même le gouvernement d'Ouloug-Beg, l'islam y avait établi son empire exclusif. Timour avait envoyé à Samarcande les docteurs et les savants dont il avait épargné la vie dans le sac de villes fameuses, telles que Damas et Bagdad; il y avait fait transporter non-seulement les richesses littéraires de la Perse et des pays musulmans, mais encore les livres et les manuscrits pris par droit de conquête chez les Arméniens, les Géorgiens et les Syriens. Seulement, comme ces livres provenaient de nations qu'il traitait d'infidèles, il donna l'ordre de les renfermer dans un château fort de Samarcande, et défendit, sous les peines les plus terribles, d'en laisser jamais sortir un seul [1]. Ces monuments de l'antiquité orientale sont encore aujourd'hui entassés dans une tour de Samarcande, et, il y a quelques années, un Arménien d'Ispahan, nommé Katchadour, déguisé en scheïkh, n'a pu les examiner que très-furtivement, seul témoin jusqu'ici de la conservation de ces trésors qui, œuvres de l'ignorance et de

[1] C'était, chez les Arméniens, une tradition consignée dans d'anciens textes de mémoires ou chroniques, *Hichadagarankh*. — Tchamitch, t. III, p. 430.

Digitized by Google

l'idolâtrie, sont encore un objet d'horreur pour leurs gardiens[1].

Il est encore digne de remarque, croyons-nous, que les apologistes du gouvernement et de la politique de Timour, tels que Cheref-Eddin, ont confondu du chef de brigandage et de rébellion toutes les populations qui ont fait résistance à main armée sur le sol de l'Arménie; ainsi l'historien persan a-t-il traité de rebelles tous les défenseurs de la forteresse de Van, qui fut attaquée par des forces considérables à l'aide de béliers et de machines à lancer des pierres. « Nos troupes, dit-il[2], nettoyèrent le monde de ces scélé-» rats, qui n'avaient aucun emploi que celui de faire du désordre » et des brigandages. » Parmi les raisons qui expliquent l'ardeur impitoyable des chefs mongols dans cette sorte de guerre contre des émirs et des ischkhans dont plusieurs ne possédaient qu'une ville et un territoire, il faut placer leur défiance instinctive pour des tribus guerrières qui pouvaient tout à coup former une ligue formidable avec les Turcs ottomans, maîtres de l'Asie Mineure, ou avec les sultans d'Égypte. Les vues de Timour se portèrent sans nul doute sur l'affinité de race et même de langue qui les rattachait aux premiers, et sur l'identité de religion qui les rapprochait également des uns et des autres. Voyant son empire s'agrandir tous les jours, l'empereur tartare voulut augmenter sa puissance de toute l'autorité des traditions et usages de l'islam, et on lit dans ses historiens combien il fut jaloux partout de faire lire en son nom la *Koutbah*, ou prière publique pour le souverain. Que Timour et ses enfants aient peu ménagé les chrétiens de l'Asie occidentale que Gengiskhan et ses premiers descendants avaient quelquefois épargnés, la raison en est simple. Non-seulement ils n'avaient plus intérêt, comme les Mongols du XIIIme siècle, à se concilier l'appui des chrétiens d'Asie, alors encore soutenus par la dernière influence des établissements francs du Levant, contre les khalifes et les grands États musulmans, mais encore ils professaient hau-

[1] On lit un récit animé de cette audacieuse exploration, d'après M. Jean (Hohannès) Dadian, de Constantinople, à la fin de la traduction française de l'*Histoire* de Vartan par Élisée, mise au jour par l'abbé Garabed (Paris, 1844, pp. 348-353).

[2] *Hist. de Timour-Beg*, liv. II, chap. 59 (t. I, p. 419).

Digitized by Google

tement le symbole de l'islam; ils se faisaient gloire d'en pratiquer la doctrine et les préceptes, et même de le propager en tout pays pour obéir à ses maximes. En Géorgie, comme on l'a vu plus haut, la première expédition de Timour eut tous les caractères d'une guerre sainte, et c'est comme monarchie chrétienne que le royaume de Bagrat excita violemment et longtemps sa colère. Quand, vers la fin de sa vie, Timour va conquérir l'Inde, la pensée dominante qui l'anime lui-même, et dont il anime ses immenses armées, c'est la victoire sur les infidèles, c'est la destruction de l'idolâtrie. Il n'est pas besoin de rechercher longuement après cela comment le rôle de Timour en Arménie a été presque toujours celui d'un persécuteur du christianisme, et pourquoi on cite peu de traits de sa générosité envers les chrétiens pauvres et captifs.

La scène dont Thomas de Medzoph fait suivre l'assaut de Van et le massacre de ses défenseurs n'a rien d'invraisemblable, et il en est de même de la stupeur qu'il attribue au souverain tartare en présence des soldats morts sur le champ de bataille de Mousch. Mais ces retours à l'humanité ne font qu'une bien faible exception aux habitudes féroces portées par Timour dans chacune de ses campagnes. Le chroniqueur place cette scène à Pergri, ville du Vasbouragan, située au bord du lac, au nord de la ville et du château de Van; Timour avait pu se retirer de ce côté, tandis qu'on exécutait ses ordres sur les remparts de la forteresse, et c'est là qu'il aurait entendu lire à haute voix « la prière de la Résurrection, » comme l'appelle l'écrivain arménien, en transcrivant à rebours les mots arabes *Ssala 'lkhyâmati*. On entendit dans cette lecture les mots : « le jour du jugement est arrivé! » Le puissant empereur en demanda le commentaire, et il suspendit aussitôt les exécutions qu'il avait ordonnées, comme s'il reconnaissait, d'accord avec la croyance musulmane à la résurrection et au jugement, qu'il devait laisser au Dieu tout-puissant le droit d'exercer jusqu'au bout une juste vengeance.

Il est, dans cette histoire, une particularité que nous ne laisserons point passer sans un mot d'explication : c'est l'intervention de Jésus ou Isa au jour du jugement. Or, il est de fait qu'il y a sur ce point, dans le Coran, un vestige des croyances chrétiennes que

Digitized by Google

les traditions musulmanes font valoir à travers tant d'aberrations et de fables. On interprète dans ce sens deux passages du livre de Mohammed, l'un où il est dit « qu'il n'y aura pas un seul homme qui ne croie en Jésus avant sa mort [1], » l'autre où il est dit « qu'il est l'indice de l'approche de l'heure [2]. » Plusieurs des docteurs de l'islam ont entendu que Jésus doit revenir sur la terre pour tuer l'Antechrist et pour y établir un court règne de paix complète avant la résurrection : sa descente en est donnée comme un signe précurseur [3]. Mais cette descente doit avoir lieu près de la tour Blanche, à l'orient de Damas : quand Timour ruina cette ville, nous apprend Cheref-Eddin [4], un seul minaret, qu'on appelait d'Aarous, fut épargné : c'est celui sur lequel, suivant la légende musulmane, « le Messie Jésus doit descendre du ciel lorsqu'il viendra juger les vivants et les morts. » Ce qui parut prodigieux, c'est que ce minaret étant de bois et entièrement enduit de chaux, demeura intact, tandis que tout Damas fut brûlé.

§ III.

DEUXIÈME EXPÉDITION DE THAMOUR, EN ARMÉNIE.

« L'an 843 de notre ère (A. D. 1394), le tyran impie, Thamour, se mit en mouvement dans le Khorasan et prit la route de Bagdad. Il ravagea le pays de Bagdad, toute l'Assyrie et toute la Mésopotamie de Diarbékir [5]. Il s'avança jusqu'à la ville d'Amid et la

[1] *Coran*, surate IV, v. 157.

[2] *Ib.*, sur. XLIII, v. 61.

[3] *Observations historiques et critiques de Sale sur le mahométisme* (trad. française dans les *Livres sacrés de l'Orient*, éd. Pauthier, p. 495).

[4] *Hist. de Timour-Beg*, liv. V, chap. 28 (t. III, p. 346). — De Hammer, *Emp. ottom.*, t. II, 74. — On verra dans un chapitre suivant la mention du sac de Damas par Timour.

[5] Par cette expression : *Mitschakedkh tiarpagin*, l'auteur désigne positivement la Mésopotamie supérieure dite des Arméniens, confinant aux pro-

Digitized by Google

prit [1] : les Mongols firent périr les plus riches d'entre les habitants, par le fer et le feu, dans des tourments inouïs et indicibles; quant aux pauvres, ils les firent prisonniers, hommes et femmes, dans toute l'étendue de la contrée.

» Thamour marcha de là sur Merdin et dévasta cette ville [2]. Il s'empara des chrétiens orthodoxes et fidèles de quinze bourgs : trois mille familles tombèrent en captivité, et de même tous les autres habitants, au nombre de sept cents et de cinq cents [3]. Thamour ruina complétement les quatre bourgs des idolâtres dits *Arevortis* ou « Fils du Soleil [4]; » Chol, Chemrakh, Saphari et

vinces méridionales de l'Arménie, et distinguée de l'autre Mésopotamie dite des Syriens. Dès son siècle, on avait sans doute l'usage d'appliquer à cette contrée limitrophe, quelquefois même comprise dans la quatrième Arménie et l'Aghdznikh, l'épithète de *Diarbékir*, « pays de Bekr, » dénomination qui n'est autre qu'un des noms vulgaires de la contrée et de la ville d'Amid, objet de la note suivante. (Voir Indjidji, *Arm. anc.*, pp. 39-40.)

[1] Cette ville, identifiée dans les souvenirs populaires avec l'ancienne Tigranocerte (nom transcrit sous la forme arménienne de *Dicranaguerd*, château de Tigrane), a porté dans le cours des siècles chrétiens le nom d'Amid ou Amith; bâtie sur la rive droite du Tigre, elle fut souvent comprise dans la province d'Aghznikh (S.-O. de l'Arménie), et, sous le nom moderne de Diarbékir, elle appartient, dans le Pachalik de ce nom, à la contrée de la Turquie d'Asie dite *Al-Jézireh*. — Amid a des annales fort curieuses que Indjidji a retracées d'après les sources, en y comprenant sa conquête par Timour, au témoignage de Thomas (*ibid*, pp. 74-83). Comp. l'*Asie* du Dr Ch. Ritter, part. XI, pp. 37 sq., 106-108, 150-151.

[2] Ville importante de la Mésopotamie arménienne, Merdin est placée par la plupart des géographes dans la province d'Aghdznikh, entre Amid et Medzpin (ou Nisibe).

[3] Comme l'auteur semble distinguer ici deux classes de prisonniers, ne croirait-on pas qu'il s'agit, ainsi que Tchamitch l'indique en passant (t. III, p. 426), d'Arméniens et de Syriens, formant la population mêlée de la contrée? — L'anonyme syriaque (éd. Behnsch, p. 2) dit que Timour, « après avoir tué, enchaîné, brûlé beaucoup d'hommes (à Resaïn), arriva à la malheureuse Amid, la prit de force, et mit à mort ou emmena prisonniers une multitude extraordinaire de garçons, filles, femmes semblables à la lune en beauté. »

[4] L'assertion de Thomas sur cette secte idolâtre nous paraît mériter un examen assez détaillé dans les réflexions dont nous ferons suivre la version du présent chapitre.

Digitized by Google

Marachi; plus tard cependant, par les artifices de Satan, ils se rassemblèrent de nouveau à Merdin et à Amid.

» Ensuite Thamour s'avança vers l'Orient, marcha sur la ville d'Ezenga [1], et s'en rendit maître par la douceur [2]. Il renversa sur ses fondements la grande cathédrale [3], Saint-Sargis, et il ruina toutes les autres églises par suite de la dénonciation calomnieuse du baron Thakhrathan ainsi que des autres Dadjigs de la ville. Notre vartabied Georges, disciple de Jean d'Orodn, se rendit auprès de Thamour; mais, saisi qu'il fut de crainte et d'épouvante à la vue de l'impie, ses lèvres se fermèrent, et le sang en coula. L'homme de Dieu s'en retourna en poussant des gémissements et versant des larmes, parce que Thamour avait donné l'ordre de ruiner toutes les églises; et il y eut généralement grande douleur.

» Thamour pénétra dans la région supérieure du pays; il vint camper devant une forteresse du Pasên, appelée Avnig [4], et la prit. Il fit enchaîner le gouverneur de cette place, nommé Msir [5],

[1] Ezenga, Erzenga ou Eriza, l'Arzendjian des historiens musulmans, est une ville importante du canton d'Eghégeatz (l'Acisilène des anciens), dans la haute Arménie.

[2] Nous préférons cette leçon : *sirov*, du manuscrit 96 et du manuscrit A de Venise à la leçon des autres manuscrits : *srov*, « par le fer, à la pointe de l'épée. » On ne voit pas en effet dans Cheref-Eddin de trace d'un siége ou d'un assaut de la ville qu'il nomme Arzendjian, lors de la première ou de la seconde campagne de Timour (liv. II, chap. 53, et liv. III, chap. 43 et 45). Il nous paraît indispensable d'étudier plus loin la conduite et le rôle du personnage appelé Takhrathan par Thomas, Taharten par d'autres historiens.

[3] Littéralement « la catholique, » *Gathouliqué*, comme s'expriment les Arméniens.

[4] Avnig ou Avenic (dans Pétis de la Croix) est une forteresse sur les confins de la haute Arménie et de l'Ararat, dans un canton qui est plutôt attribué à cette dernière province. Indjidji (p. 386) a eu soin de citer les deux passages de Thomas sur la prise de cette forteresse une fois par Timour, la seconde fois par un fils de Skandar. Avenic ne paya sans doute qu'un tribut à Timour lors de son premier passage; mais elle fut prise de force dans sa seconde campagne (Cheref-Eddin, liv. II, chap. 58, et liv. III, chap. 44).

[5] Cheref-Eddin fait de ce chef qu'il appelle Messer ou Meser (Mesr), un fils du turcoman Cara Mohammed; mais, tandis qu'il resta maître d'Avnig quand Timour marcha contre son père (t. I, pp. 412-413), il fit inutilement à ce

Digitized by Google

et l'impie fit précipiter cent personnes du haut de la forteresse dans le fossé, où elles périrent.

» Puis Thamour entra dans la province d'Ararat, et ravagea tout le pays en le dépouillant de ses richesses. Il vint camper devant la forteresse de Pakran [1], et la prit. Il fit disposer en deux troupes séparées, d'une part trois cents Dadjigs (ou musulmans) et de l'autre trois cents chrétiens. Il leur fut dit alors : « Nous allons » tuer les chrétiens et mettre en liberté les Dadjigs! » Or, il y avait là deux frères de l'évêque de la ville, nommé Mguerditch (c'est-à-dire Baptiste): ils allèrent se mêler à la troupe des infidèles. Mais voilà que les Djagatéens levant leurs épées, mirent à mort les musulmans, et délivrèrent les fidèles. Les deux chrétiens se mirent à crier aussitôt : « Nous sommes des serviteurs du Christ, nous sommes des croyants! » Les Djagatéens s'écrièrent : « Vous » avez menti.... c'est pourquoi nous ne vous mettons pas en » liberté! » et ils tuèrent les deux frères. L'évêque en éprouva une grande douleur, quoiqu'ils fussent morts tous deux en confessant la vraie foi.

» Les Djagatéens s'avancèrent jusqu'au pays de Djagadkh, jusqu'au territoire de Sourp-Mari et de Golp [2], dans la direction du haut Goudikh [3], et aussi du canton d'Ardjêsch. Ils bouleversèrent

conquérant une résistance des plus opiniâtres qui se termina par la prise d'Avnig et la captivité de son vaillant défenseur, envoyé à Soultaniéh (liv. III, chap. 44, t. II, pp. 299-312).

[1] C'est un des noms de la ville fort ancienne de Pakaran ou Pakavan dans l'Ararad, près d'Érovantaschad et d'Armavir; les Bagratides y eurent leurs tombeaux. (Voir l'*Arménie anc.*, de Indjidji, pp. 394 et 447, et le t. Ier des *Mémoires* de Saint-Martin, pp. 122, 297.) — Tchamitch place à Cars la scène, que Thomas rapporte comme ayant lieu à Pakran (*Hist. d'Arm.*, t. III, p. 426).

[2] On apprend ici que les Mongols traversèrent et dévastèrent une seconde fois le canton de Djagadkh dans l'Ararat, dont notre chroniqueur a parlé au commencement du chapitre précédent. Il s'agit une seconde fois du bourg de Golp, qui est une localité dudit canton, et non pas un canton ainsi nommé du Daïkh. Telle est l'opinion de Indjidji, p. 83, adoptée par l'éditeur de la carte arménienne de Venise (1849), portant le nom de Golp comme celui d'un bourg.

[3] Goudik pour Goudaïkh serait le nom d'un canton de l'Ararat, au nord du Masis, près du lac Kégham.

Digitized by Google

ces quatre contrées et y pillèrent tout sans distinction; mais, par la miséricorde de Dieu, les captifs de notre nation furent délivrés de leurs mains. Alors une grande famine se fit sentir dans le pays tout entier : cependant, le même jour où le bourg important de Golp fut mis au pillage, vingt-cinq buffles se précipitèrent eux-mêmes du rocher élevé de Golp dans les vallées, en prenant la direction du pays d'Ardjêsch. Les chrétiens saisirent des armes et les égorgèrent; puis, ayant partagé leur chair entre eux, ils passèrent sur le territoire du Katchpérouni, avec les vartabieds, les évêques, les prêtres et la foule des fidèles. Puis, nous allâmes de là dans le canton de Gokovid, au bourg de Tarôn [1]. Là mourut le saint vartabied Étienne, disciple du célèbre Jean d'Orodn, et l'un des compagnons du saint vartabied Jean de Medzoph.

» En avançant, nous vîmes notre pays ravagé, détruit et dépouillé de toutes ses richesses, et privé aussi de ses mérites spirituels : plus d'office journalier, plus de sacrifice; on dut ensuite se mettre à tout reconstruire et tout réparer. Car notre territoire avait été confié au baron d'Ardjêsch, nommé Sahant [2]. Or, l'année suivante, survint le turcoman Yousouf, et, de nouveau, il ravagea notre contrée et s'empara de la ville d'Ardjêsch. Il fit périr avec trente hommes le baron Himath qu'il avait établi gouverneur, parce que celui-ci avait tué le prêtre Étienne, bienfaiteur de la ville. On avait aussi martyrisé un chef de maison de haute naissance, le vénérable Mousé (ou Moïse), par suite des calomnies et des artifices de quelques chrétiens sans pitié. Le même gouverneur aurait allumé l'incendie dans toute la ville.

[1] Cette localité, dont le nom est écrit plus souvent *Taronkh*, *Tarioun*, est donnée comme une forteresse du canton de Gok, dans l'Ararat. (Voir Indjidji, *Arm. anc.*, p. 450, et Saint-Martin, *Mém.*, I, p. 333, et II, p. 461.)

[2] On a vu, dans le chapitre II, que Timour avait donné à cet ischkhan ou baron l'investiture d'une belle contrée du Douroupéran, au nord du lac de Van. Ce petit souverain fut dépossédé peu après par l'intrépide Yousouf, qui luttait pied à pied contre les Mongols, et qui voulait des tributaires obéissants. Indjidji, dans son *Archéologie arménienne* (t. I, p. 469), a rapporté cet exemple des persécutions que l'Arménie eut à souffrir des étrangers.

Digitized by Google

» Vers le même temps, le seigneur d'Osdan [1], nommé Amir-Eztin (Azz-Addin), marcha avec des Djagatéens contre Yousouf; ils se livrèrent combat peu de jours, et ensuite firent la paix. Mais le lendemain, un chef djagatéen vint avec quatre cents hommes de la forteresse du Pasên (Avnig) dans le bourg d'Aghi [2], pour porter secours à l'émir, et il s'enquit de la paix que les deux adversaires avaient conclue. Ceux-ci ayant répondu que la paix était faite entre eux, il fit prisonnier tout le bourg d'Aghi, et il s'en retourna dans sa résidence. Les chrétiens se mirent à leur poursuite; mais, après avoir fait de vains efforts (littér. « vent et poussière »), ils opérèrent leur retraite en abandonnant des prisonniers et du butin.

» Alors un serviteur de Dieu, notre parent, nommé Jean, s'étant lancé avec la rapidité du cerf dans la plaine d'Ardjêsch, ourdit une conspiration avec Yousouf. Lui et son frère du nom d'Arali, survenant en hâte au milieu de la nuit, se rendirent maîtres du Djagatéen et pillèrent son camp : de ses soldats, ils tuèrent les uns, dépouillèrent les autres; ils garrottèrent leur général nommé Athalmisch [3], et l'envoyèrent en Égypte.

» Tandis que les habitants de notre pays étaient encore exposés à de si grandes calamités, voilà que tout à coup arriva ce bruit mortel, cette nouvelle lamentable, que l'armée du Djagatéen (conduite par Thamour en personne) avait envahi notre territoire. En

[1] C'est ici plutôt la ville d'Osdan du Reschdouni (au S. du Vasbouragan) que le canton ainsi nommé dans la partie orientale de l'Ararat.

[2] Ce bourg était situé près d'Ardjêsch. (Indjidji, *Arm. anc.*, appendice, p. 506.)

[3] Athalmisch ou Atelmisch Coutchin, était un émir mongol, allié à Timour comme mari de sa nièce; ce chef l'avait commis à la garde d'Avnig avec beaucoup de bons soldats (Cheref-Eddin, liv. III, chap. 45, t. II, p. 313.) Comme il était venu exercer des actes arbitraires à Aghi, les habitants du pays usèrent d'une surprise pour se rendre maîtres de sa personne et de son camp, sans doute avec l'aide des soldats turcomans de Yousouf. S'ils le livrèrent aux gens du sultan d'Égypte, ce fut un acte d'hostilité envers les Mongols, ennemis de ce souverain. La longue captivité d'Atelmisch fut une des causes de la grande irritation de Timour contre Barcoc (Cheref-Eddin, liv. V, chap. 17, 24; t. III, pp. 275, 318).

Digitized by Google

ce moment on put voir l'excès de nos angoisses, et l'épouvante causée par les impies : car quinze mille hommes avaient pénétré dans le bourg d'Erischad [1]; aussitôt nous nous jetâmes en fugitifs dans la montagne, et nous nous tînmes renfermés dans les défilés [2]. Quand ils en furent instruits, les infidèles cernèrent la montagne pendant vingt jours; ils nous chassèrent et nous prirent tous comme des bêtes sauvages. Ils tuèrent les uns, jetèrent les autres dans les fers, et firent de toute la contrée la proie du glaive.

» Le vartabied Jean (de Medzoph), s'étant échappé à grande peine avec ses disciples, passa dans le canton de Reschdouni; il y fit un séjour de deux années, et y reçut de grands honneurs de la part de la population chrétienne [3]. Quant à l'impie Yousouf, il dut prendre la fuite devant le Djagatéen, depuis l'an 844 jusqu'à l'an 855 de notre ère (A. D. 1395-1406), et pendant ce temps, il ne put pas rentrer sur notre territoire.

» Dans l'année 846 de notre ère (A. D. 1397), Thamour envoya dans notre pays le chef djagatéen, Scheïkh Ahmad. Celui-ci y étant arrivé, cédant à la demande de nos vartabieds, l'illustre Sarkis de Sorp et le vartabied Jean, supérieur du monastère de Medzoph, rendit la prospérité à nos contrées : il rassembla les habitants de toutes parts et se montra bon et favorable aux chrétiens [4]. Aussi tous ceux qui étaient dispersés revinrent et mirent la main à la restauration du pays. Grâce à la paix, par l'effet de la

[1] Ce doit être un simple bourg situé dans les environs d'Ardjêsch et d'Ardzgué, et dont le nom est aussi écrit, *Erschad* et *Kerischad* (Indjidji, append. à l'*Arm. anc.*, p. 519). Au nord du Douroupéran est la ville de Zarischad, connue par l'histoire.

[2] Dans le Tourabdin, pays montagneux au N. de la Mésopotamie, les chrétiens réfugiés dans les cavernes moururent suffoqués par la fumée que les ennemis y faisaient pénétrer. (*Anon. syr.*, éd. Behnsch, p. 5, an. 1394.)

[3] Dans la suite de sa chronique, Thomas a fait entrer, au milieu de divers faits d'histoire religieuse, qui forment des chapitres distincts, la biographie très-étendue de ce docteur Hohannès ou Jean de Medzoph, une des gloires du monastère de ce nom dont notre écrivain eut lui-même la direction après la mort de Jean.

[4] Thamour avait lui-même retiré l'ordre de détruire les églises, avant qu'il fût strictement exécuté.

Digitized by Google

miséricorde de Dieu, tout le littoral de la mer (de Van) fleurit de nouveau pendant onze années, par la présence d'hommes instruits. »

Observations.

Les quelques dates fournies par Thomas à l'histoire de son temps, dans ce chapitre de sa chronique, permettront d'établir une concordance exacte des événements qui marquent la seconde campagne de Timour dans l'Asie occidentale. Si l'on suit la marche de l'armée mongole depuis la Perse jusqu'au cœur de l'Arménie, dans les récits développés du IIIme livre de Cheref-Eddin, si l'on apprend de lui les circonstances qui ont signalé l'attaque et la prise d'une ville de quelque renom [1], il ressort de la narration plus brève de notre chroniqueur qu'il a fort bien connu l'ordre des faits jusqu'à l'espèce de trêve dont jouit l'Arménie sous l'administration du scheïk Ahmad; seulement Thomas ne s'est pas préoccupé cette fois d'indiquer la connexion des événements alors accomplis en Arménie avec ceux qui se passèrent immédiatement après en Géorgie et dans l'empire du Kiptchak. Il ne semble point douteux que ce ne soit à son retour en Arménie, comme nous l'avons fait observer plus haut, que Timour ait dirigé lui-même (1393-1394) une seconde expédition contre le roi Bagrat, afin de le punir de sa feinte et de sa défection. Son biographe persan est explicite à cet égard [2]. Le prosélytisme religieux fut le principal mobile des efforts du capitaine musulman pour que sa vengeance fût prompte et atteignît les sujets chrétiens de Bagrat V.

C'est aussi dans cette période des campagnes de Timour qu'eut lieu sa grande expédition contre le khan du Nord, Toktamich ou Thokhthamisch. Il détrôna ce souverain, mit au pillage ses capi-

[1] Il y a lieu de comparer soigneusement aux détails qui forment le journal militaire de Cheref-Eddin la relation de l'anonyme syriaque (pp. 1-7) sur les localités de la Mésopotamie qui furent dévastées dans la même guerre : Edesse, Resaïn, Djezireh, etc. Cet auteur écrivant au nord de la Syrie, a été plus explicite que Thomas touchant les événements de cette province.

[2] *Histoire de Timour-Beg*, liv. III, chap. 46 et 50 (t. II, pp. 326, sq.; p. 329).

Digitized by Google

tales, et pénétra dans les provinces méridionales de la Russie. Il est bien vrai que, dans le chapitre suivant, Thomas fait une courte mention de la soumission de Toktamisch, après avoir parlé de la troisième campagne de Timour en Géorgie; mais c'est avant la fin du XIV[me] siècle, et non au commencement du XV[me], que le prince tartare conquit les États situés au nord du Caucase et de la mer Caspienne, et subjugua la seule puissance qui, de ce côté, pût lui porter ombrage, celle des descendants de Djouchi, fils aîné de Gengiskhan.

Il est bien juste de s'arrêter quelque peu à un document d'histoire religieuse de l'Orient, qui nous est conservé par notre chroniqueur dans la sèche nomenclature des faits. L'existence des quatre bourgs d'idolâtres détruits par Timour, près de Merdin, est une preuve de plus de la persistance de quelques sectes païennes sur le sol de l'Arménie. Les *Arevortis*, c'est-à-dire « Enfants du soleil », n'étaient sans doute qu'un rameau dégénéré d'une secte autrefois nombreuse et puissante, contre laquelle s'exerça le zèle de plusieurs chefs et de plusieurs écrivains de l'Église arménienne [1]. L'erreur de cette secte, d'origine persane, fut déjà combattue au V[me] siècle, après la conversion de l'Arménie presque entière au christianisme. Au VIII[me] siècle, le patriarche Jean IV, dit le Philosophe, dans un discours conservé, attaqua fortement cette même erreur partagée par les pauliciens [2] et par les idolâtres qu'on appelait « adorateurs du soleil » (*Arekagnabachdkh*). Au XI[me] et au XII[me] siècle, ce fut le tour de Grégoire, dit Magistros, et de saint Nersès Schnorhali ou le Gracieux. Alors déjà, c'était dans la Mésopotamie et aux environs de Samosate que cette idolâtrie avait conservé beaucoup de partisans [3]. Malgré les coups que Nersès lui

[1] Indjidji en a fait l'histoire abrégée dans son *Archéologie arménienne*, t. III, pp. 160-161, et Tchamitch, dans son *Histoire d'Arménie*, t. I, p. 398, et l'appendice, pp. 675-676, t. III, 86-87.

[2] *D. Joannis Philosophi Ozniensis opera* (édit. armén. et latine de J.-B. Aucher), Venetiis, 1834, — *contra Paulicianos*, pp. 78-107 (Discours où leurs rites idolâtriques sont décrits et réfutés).

[3] La ville de Khnous, dans le Douroupéran, fut aussi une de leurs résidences. — Saint-Martin, *Mém.*, I, p. 106, et Ritter, *Asie*, part. X, p. 668. Comp. Indjidji, *Arm. anc.*, p. 522.

Digitized by Google

avait portés, elle survivait deux cents ans plus tard dans ces quatre bourgs des *Arevortis*, détruits par Timour. Le témoignage de Thomas est important à plusieurs égards[1] : il signale la persistance d'une secte païenne qui n'avait jamais été entièrement anéantie, mêlant au culte du soleil la pratique de mystères célébrés en opposition avec les rites du christianisme, par exemple, l'immolation d'un enfant, fils unique, espèce de contrefaçon de l'Eucharistie. Ensuite, il fait connaître la dispersion des débris de la secte autour de Merdin et d'Amid, malgré les rigueurs exercées contre elle par les Mongols; et, en effet, il en existe encore des traces sur le territoire de deux cantons de la Mésopotamie[2], sans parler de la secte célèbre des Yézidis. Enfin, il importe de faire remarquer que ce n'est pas seulement comme secte d'idolâtres que Timour, fervent musulman, voulut anéantir les *Arevortis* et leurs bourgs, mais qu'il poursuivit en eux ces sectaires fort dangereux, dispersés sur plusieurs points de l'Asie, et dont les princes et les conquérants les plus puissants avaient toujours craint les coups cachés. Qu'on se rappelle quelle fut l'attitude des souverains musulmans devant la secte dite des *Assassins*, dont M. de Hammer a recherché l'histoire dans les sources, et quelles guerres d'extermination les Mongols, sous Gengiskhan et ses successeurs, firent aux Ismaéliens, dans l'État inaccessible, tout hérissé de forteresses, qu'ils avaient établi au nord de la Perse, et qui était devenu un centre de conspirations impunies contre toutes les dynasties et les monarchies[3].

Si, de cette courte digression, nous revenons à l'histoire même de la seconde campagne de Timour, nous y remarquons plusieurs ordres de faits dignes de toute attention. Les Mongols pénétrèrent cette fois dans des provinces centrales de l'Arménie, et s'as-

[1] Il a été cité textuellement dans l'*Archéologie arm.* d'Indjidji, t. III, p. 162, et traduit dans une note de M. Dulaurier sur *Matthieu d'Édesse*, p. 464.

[2] Voir l'*Arménie moderne* du même savant, pp. 346 et 355, dans la *Géographie universelle*, publiée par les Mékhitaristes de Venise.

[3] D'Ohsson, *Histoire des Mongols*, t. III, pp. 141 et suiv., et de Frémery, *Hist. des Seljoukides et des Ismaéliens ou Assassins de l'Iran*, trad. du persan (*Journ. Asiat.*, 1848, tomes XI-XIII).

Digitized by Google

surèrent de la sujétion des chefs qui en occupaient les villes ou les positions fortifiées. Quoique Thomas se montre surtout affligé des désastres qui ont alors frappé sous ses yeux le Douroupéran, l'Ararat et le Vasbouragan, il laisse entendre que le territoire de l'Arménie a été parcouru en tout sens et dévasté par l'ennemi. Il ressort de ses paroles, comme du livre de Cheref-Eddin, que ce territoire n'était défendu par aucune puissance nationale, forte et désintéressée. Bien que l'on craignît davantage les excès des Mongols et de leurs armées innombrables, on n'avait aucune sécurité sous le gouvernement de cette féodalité musulmane qui s'appuyait toujours sur l'un ou l'autre pouvoir étranger. Plusieurs de ces seigneurs, chefs de bandes armées, s'unissaient aux Mongols et rendaient hommage à Timour, soit qu'ils reconnussent par force le droit de conquête, soit qu'ils préférassent la domination d'un grand souverain, d'un empereur, au despotisme des Turcomans et des Curdes, hordes d'origine étrangère, qui savaient prendre l'avantage dans des guerres de montagne, comme on l'a vu précédemment. Il est deux personnages qui caractérisent bien ces deux classes de la population militaire de l'Arménie : Taharten, le seigneur d'Arzendjian, l'ami de Timour et des Mongols, et, d'autre part, Yousouf, jeune guerrier, qui sera le fondateur de la dynastie turcomane du Mouton noir.

Taharten, que le chroniqueur appelle Thakhrathan, émir turcoman d'origine, était commandant de la place importante d'Erzenga, lors de l'entrée des Mongols en Arménie: il sut aussi se concilier l'appui de si redoutables alliés. Dès la première guerre de Timour contre Cara Mohammed et la tribu du Mouton noir, il se soumit au premier et consentit à lui payer tribut [1]. Quelques années plus tard, il renouvela son hommage au monarque tartare, préserva sa résidence des horreurs d'un siége, et acquit de grands priviléges parmi les dignitaires et feudataires du nouvel empire. Cette fois, c'est à Echmiadzin, antique résidence des patriarches, alors abandonnée et nommée par les musulmans *Outch-Kilissa* (les trois Églises), qu'il rencontra son impitoyable suzerain. Au

[1] *Histoire de Timour-Beg*, t. I, pp. 413-14 (liv. II, chap. 58).

Digitized by Google

témoignage de Thomas, Thakhrathan ne fut pas étranger à l'ordre barbare donné alors par Timour, de renverser les églises d'Erzenga et celles des autres localités. Il seconda le prince étranger dans toutes ses entreprises, et il obtint bientôt de lui la pleine possession de la principauté d'Erzenga avec toutes ses dépendances[1]. L'alliance resta si solide, que plus tard les tentatives de Bajazet contre les domaines de Taharten furent au nombre des prétextes et des griefs qui excitèrent l'empereur mongol à prendre les armes contre le sultan osmanli [2]. Enfin, à la bataille d'Angora, Taharten combattit avec les princes gardiens comme lui des frontières de l'empire tartare [3]. C'est seulement après la mort de Taharten que Yousouf le Turcoman parviendra à se rendre maître de la principauté d'Erzenga, qui offrait une position importante entre l'Anatolie et l'Arménie. L'histoire de Taharten nous offre un exemple saillant de la politique qui dirigea Timour dans ses rapports avec de petits souverains et qui porta ceux-ci à obtenir à tout prix la protection du conquérant. Qu'ils s'appelassent émirs, ischkhans, méliks, ils n'étaient plus que des vassaux et des officiers de l'empereur des Tartares, après avoir renoncé à guerroyer à leurs risques et périls ou bien au service du premier venu.

Comme le dit Thomas, l'audacieux Yousouf, fils de Cara Mohammed, fut réduit à se cacher, à la fin du règne de Timour, pendant un terme de neuf années (1395-1406); mais, avant la pacification du pays, qui l'obligea à cesser toute hostilité, il avait essayé sa force, et d'une année à l'autre, il avait accru, dans une grande partie des cantons de l'Arménie, la terreur de son nom. Immédiatement après la mort de Timour, on verra reparaître Yousouf[4], et il soutiendra, pendant de longues années, une lutte

[1] *Histoire* (liv. III, chap. 43 et 45), t. II, pp. 299, 302, 314.

[2] Cheref-Eddin, *ibid*, liv. V, chapitre 13, 15 et 16, chapitre 34, 43 (t. III, pp. 257, 264, 269, pp. 375-377, 414-15).

[3] Hammer, *Emp. ottom.*, t. II, p. 89.

[4] Yousouf guerroya dans des pays où les grandes armées ne pouvaient l'atteindre. Selon l'anonyme syriaque (éd. Behnsch, pp. 5-6), l'an des Grecs 1711 (A. D. 1399), Cara Joseph le Turcoman s'empara du camp des Arabes appelés Dogaréens, et les détint avec leur chef dans la forteresse de Gabar. « On lui

Digitized by Google

honorable de bravoure et d'habileté avec le fils de ce conquérant. Tout ce qu'il put faire contre son ennemi, ce fut d'exciter contre lui des princes qui, comme Bajazet, pouvaient le lui disputer pour le nombre des soldats et l'organisation des armées : il conspirait à la fois dans le Roum, à Bagdad et au Caire.

Malgré la terreur que le seul nom de Djagatéen inspirait aux Arméniens, il vint des moments où les populations chrétiennes et musulmanes se félicitèrent de vivre sous l'administration de gouverneurs qui relevaient d'un grand empire, et qui n'étaient point coupables de vexations et de violences arbitraires au même degré que la plupart des chefs indigènes. Telle fut l'administration de l'officier mongol, nommé Scheïkh Ahmad, appelé par Timour à rétablir l'ordre dans les provinces arméniennes, en 1397, après la nouvelle campagne qui lui en assurait la conquête [1]. Ce gouverneur veilla à ce qu'aucun habitant ne fût plus désormais pillé et ruiné. Doué d'un caractère pacifique et porté à la clémence, il montra de l'affection pour les chrétiens, et fit cesser la tyrannie de plusieurs émirs qui avaient la haute main sur quelques provinces. Quand ses intentions furent connues, une foule d'hommes jusque-là dispersés se rassemblèrent dans les villages et les bourgs, et ils reprirent leurs travaux.

§ IV.

DERNIÈRES CAMPAGNES DE THAMOUR DANS L'ASIE OCCIDENTALE, EN SYRIE, DANS LE ROUM, EN GÉORGIE, ETC., JUSQU'A SA MORT.

« L'an 850 de notre ère (A. D. 1400-1401), le dragon dont le souffle est mortel, Thamour, se mit en marche de Samarcande et

apporta, dit le même auteur, des sommes d'argent et des armes d'Haleb, de Damas et d'autres lieux. »

[1] Tchamitch a fait valoir avec raison cette donnée d'histoire due à Thomas (*Histoire d'Arm.*, t. III, pp. 427-428).

Digitized by Google

se dirigea vers notre pays. Il entra dans le pays de Scham [1], — la Syrie, — et dévasta Haleb et toutes les contrées avoisinant cette ville. Il marcha de là sur Damas, la ville de Temeschkh [2], et il ravagea tout l'intérieur du pays, au point que ses troupes s'approchèrent des confins de la ville de Jérusalem. Il séjourna ensuite pendant tout l'hiver dans Damas [3].

» Alors se rendirent auprès de Thamour les femmes des principaux habitants de la ville qui étaient docteurs enseignants, cadis, mouftis, moudaris, imams et danischmends [4]. Elles lui tinrent ce langage : « Tu es le padischah (maître absolu) de toute cette con-
» trée [5], et tu es venu par ordre de Dieu...., car tu interroges (de

[1] *Scham* est la forme arménienne du nom, *Schâm*, *el-Schâm*, que les Arabes et en général les musulmans donnent à la Syrie, en y comprenant la Phénicie et la Palestine. (Voir le tableau de la Syrie, dans la *Géographie* d'Abulféda.) Scham est aussi un des noms modernes de la ville de Damas. — *Haleb* ou *Khaleb* est l'orthographe orientale de l'ancienne Berœa, la moderne Alep ou Aleppo.

[2] Tandis que la ville de Damas est appelée *Damascos* ou *Damasgos*, d'après l'orthographe grecque, par les anciens écrivains arméniens, son nom a été abrégé par les écrivains plus récents sous la forme de *Temeshkh*, identique au nom arabe et turc de *Damaschk*.

[3] Thomas, qui n'est point explicite sur les opérations militaires des Mongols hors de l'Arménie, dit ici brièvement : « il vint à Damas. » Mais il est certain, d'après l'exposé de Cheref-Eddin, que la prise de cette place offrit plusieurs péripéties importantes, la reddition de la ville devenant tributaire de Timour, celle de la citadelle, et enfin une réaction qui entraîna le massacre de beaucoup de monde (*Hist. de Timour-Beg*, liv. V, chapitres 25, 26 et 27).

[4] Le chroniqueur arménien a transcrit simplement les noms arabes et persans des dignitaires musulmans qui figurent dans cet épisode de la prise de Damas. Il désigne les fonctionnaires de l'ordre religieux sous les titres de *Moufthis* et d'*Imams*, les juges sous le nom bien connu de *câdhis*, les maîtres des nombreuses écoles et académies de Damas sous celui de *moudâris*, quoiqu'il ait mis en tête de cette énumération le mot arménien *ousoutzitchkh*, c'est-à-dire « enseignants, maîtres. » Dans l'arménien *tanischman* se retrouve le persan *danischmend*, riche propriétaire, financier, banquier.

[5] Le titre de *pâdischâh*, composé persan, d'ancienne formation, ici conservé à propos par Thomas, fut, dans les premiers temps, affecté aux grands monarques, protecteurs des autres princes (Cfr. Vüllers, *Lexicon persico-latinum*, t. I, p. 315). C'est plus récemment que les cours de l'Orient et la Porte Ottomane l'ont donné indistinctement aux empereurs et aux plus petits souverains.

Digitized by Google

» plein droit) ceux qui ont foulé aux pieds les commandements
» de Dieu, en tant qu'il n'y a point d'interrogateur semblable à
» toi, et de pareils hommes, qui sont des scélérats, tu les fais des-
» cendre vivants dans les enfers! Tu le feras...., parce que les ha-
» bitants de cette ville sont des agents d'iniquité, coupables de
» sodomie, et surtout des trompeurs et d'hypocrites séducteurs! »
— Thamour leur dit alors : « N'allez point déposer faussement
» peut-être....; car, vous-mêmes, vous péririez de mes mains ! »
— Elles répondirent : « Certes, que le mensonge ne sorte pas des
» rangs des femmes! Appelle ici toi-même nos maîtres, et nous
» allons leur rendre le même témoignage en leur présence ! »

» Alors Thamour fit publier dans toute la ville l'ordre formel d'amener devant lui, par la force et par suite d'un appel menaçant, tous les fonctionnaires réputés de mauvaises doctrines et mœurs. On réunit sur-le-champ tous les cadis et les moudaris.

» Thamour leur fit cette question : « Cette ville... à qui appar-
» tient-elle ? » — Ils lui répondirent : « Padischah, elle est au
» prophète [1] » — Alors il leur demanda : « Avez-vous auprès de
» vous le livre du prophète ou ne l'avez-vous pas ? » — Ils répon-
dirent : « Sa loi règle pour nous la vie et la mort, mais nous ne
» la lisons pas ! » — « Mais, répartit Thamour, votre prophète
» vous a-t-il fait le commandement de commettre le mal ? — « Loin
» de là, s'écrièrent-ils. » — Thamour reprit aussitôt : « Si un homme
» commet telle espèce d'iniquité, quelles sentences doivent-elles
» être prononcées contre lui en justice ? » — « On le châtiera,
» dirent-ils ; on le fera souffrir dans d'affreuses tortures, et on le
» fera périr avec tous ses proches ! » — « Vous êtes ces crimi-
» nels ! » s'écria sur-le-champ Thamour. — « Souverain maître [2],

[1] Thomas a désigné ici Mohammed par son titre de *Païgham-ber*, ou « porteur de message, » composé persan transcrit en arménien : *phéghamber* ou *phéghampar*.

[2] Le titre donné au vainqueur dans cette apostrophe est une épithète persane : *khavend-gâr*, dérivée du mot *khavend*, pour *khodavend*, maître, souverain. Selon M. Quatremère (*Histoire des sultans Mamlouks*, traduite de Macrizi, t. I, pp. 65-67, note 96), le mot *khavend* ne serait entré dans l'usage de la langue persane qu'après les invasions de Timour. Le composé *Khavend-*

Digitized by Google

» lui dirent-ils, sache que cette ville est la ville de Moustapha : » pareille affaire n'a jamais été et ne sera jamais ! » — Alors Thamour appela les femmes des notables de la ville, et elles vinrent rendre témoignage, en présence de leurs maris, sur les œuvres d'iniquité qu'ils avaient commises.

» Ensuite Thamour donna cet ordre : « Vous êtes sept cent » mille hommes sous mon commandement : vous apporterez de- » vant moi, aujourd'hui et demain matin, sept cent mille têtes, » et vous en construirez sept tours. Quant à celui de vous qui » n'apportera pas une tête, sa propre tête tombera; mais qu'on » ne touche pas à quiconque dira : je suis chrétien[1] ! » Une multitude de soldats, ayant tiré leurs épées, exterminèrent tous les habitants de la ville. Les hommes vinrent bientôt à manquer; les soldats ne pouvaient plus trouver de têtes, et ils se mirent alors à couper la tête des femmes elles-mêmes. Ainsi l'armée entière mit-elle à exécution l'ordre de son chef. On avait en ce moment sous les yeux l'image du jugement universel; on entendait des pleurs et des cris, des gémissements et des sanglots de désespoir. Quiconque ne pouvait pas couper une tête en achetait une au prix de cent thangas[2], et la donnait pour sa part. Bien des soldats qui ne purent ni tuer, ni acheter, coupèrent les têtes de leurs compagnons, et les placèrent en monceaux parmi les autres. Notre fils spirituel, Mékhitar de Van, a raconté les circonstances de ces

gâr a passé, sous des formes abrégées, en arabe et en turc pour désigner les souverains musulmans, et particulièrement l'empereur des Ottomans. (Voir sur l'acception de ces mots le *Lexicon persico-latinum etymologicum* de J. Vüllers, t. I, p. 661, pp. 762-63. Bonnae, 1855.) — L'épithète a été transcrite en arménien : *Khont-kar, khontikar*.

[1] Littéralement : *hiséi*, « adorateur de Jésus. »

[2] *Thanga*, de même que *thanka*, est le nom d'une petite monnaie de cuivre de peu de valeur, correspondant à l'obole; le mot provient du persan *dânk*. (Voir le grand *Dictionn. de la lang. arm.*, t. II, p. 795, s. v. *Thanga*, et l'*Archéologie arménienne* d'Indjidji, t. I, p. 243. Les auteurs persans se servent des mots *tengah* et *tengtcheh*, en parlant d'une petite monnaie qui était quelquefois d'argent (*Notice* de Quatremère sur Abd-Errazzak, pp. 41-42). — Thomas, en se servant ici du mot *thangas*, prouve que la soldatesque trouvait à vil prix des têtes coupées, pour satisfaire à l'ordre de son chef.

Digitized by Google

désastres et de la mort des victimes. C'est avec beaucoup de peine qu'il s'enfuit lui-même et se déroba aux mains des ennemis : cela se passait à Damas.

» Ensuite Thamour dirigea son armée sur la ville de Bagdad, et alors aussi, avec le même nombre de sept cent mille hommes, on construisit, à Bagdad, des tours d'ossements humains. Le mélik d'Osdan [1] et notre fils spirituel Mékhitar étaient alors au milieu (des ennemis). Pénétré de crainte et d'épouvante, Mékhitar fut comme à demi-mort; il vint ensuite demeurer auprès de nous pendant quatre ans, puis il s'en alla auprès du Christ.

» L'année suivante, Thamour emmena ses troupes et les conduisit contre Sébaste. Les habitants de cette ville étaient alors soumis à Ildroum, souverain maître [2], comme appartenant au pays de Roum [3]. Dès l'abord, ils ne livrèrent point leur ville au féroce tyran. Alors Thamour les trompa en leur disant : « N'ayez au-» cune crainte..., car quiconque vous frappera de l'épée, sa propre » épée lui percera le cœur ! » Aussitôt, ouvrant les portes de leur ville, ils allèrent au-devant de lui avec joie et allégresse, comme s'ils étaient affranchis de la captivité. Mais, à l'instant même, ses troupes reçurent l'ordre cruel de faire prisonniers les pauvres, de mettre à la torture les riches, de s'emparer de leurs trésors ca-

[1] Ces termes peuvent désigner soit un chef militaire, dit mélik, du pays d'Osdan, soit Mélik, fils du seigneur d'Osdan, Eztin, qui figure ci-dessus dans l'histoire (fin du chap. III). Thomas nomme deux fois encore ce même Mélik, fils d'Eztin, comme mêlé aux événements accomplis sous Schah-Rokh.

[2] L'empereur ottoman Bajazet reçoit ici et un peu plus loin de Thomas la même qualification qu'il a donnée à Thamour par la bouche des notables de Damas : l'épithète *khontikar* est l'équivalent du titre de *khounkiar*, donné jusqu'aujourd'hui aux sultans de Constantinople. (Voir la note ci-dessus, p. 71, au sujet du composé persan *khavend-gâr*.)

[3] En disant « du côté du Roum » (*goghmantz horhomin*), le chroniqueur veut indiquer sans doute que les Osmanlis, par droit de conquête, avaient obtenu la souveraineté sur les principautés de l'Anatolie qui, sous le nom de Roum, avaient formé des États musulmans dès le milieu du moyen âge. Nous ne croyons pas que le nom de *Rome* ou *Roum* puisse s'appliquer ici à l'empire grec ou byzantin, qui avait perdu depuis plusieurs siècles ses provinces d'Asie.

Digitized by Google

chés [1], ainsi que de lier les femmes à la queue des chevaux et de les faire traîner au loin. Il fit aussi assembler dans une vaste plaine les enfants, garçons et filles, en nombre considérable, et il donna l'ordre à des cavaliers de les fouler aux pieds sans aucune pitié, comme les gerbes sous les fléaux. On eut alors le spectacle des cruelles angoisses des enfants innocents, soit des fidèles, soit des infidèles, tombés sous la main du farouche tyran. Quant à tous les soldats qui étaient sortis de la ville, Thamour leur avait juré de ne pas les mettre à mort par l'épée. Il fit donc creuser la terre, et ordonna de lier les mains et les pieds à quatre mille hommes; on les ensevelit vivants et on les recouvrit d'eau et de cendres : les cris de ces malheureux s'élevaient jusqu'au ciel [2].

» Qui pourrait retracer dans un écrit les affreux supplices qu'a mis en œuvre le précurseur de l'Antechrist, le tyran sans pitié [3]? Mais je veux faire quelque peu connaître après mon temps les choses qui se sont passées de nos jours, que nous avons vues ou que nous avons apprises de chrétiens, prisonniers eux-mêmes ou maîtres des prisonniers, qui sont venus nous trouver.

» Le souverain maître Ildroum, fils de Mourad-Beg, se mit en marche avec une immense armée. Ayant réuni des troupes quatre

[1] Quartier fut fait, suivant Cheref-Eddin, aux musulmans, contre payement du droit d'amnistie; mais les Arméniens et les autres chrétiens de la ville furent faits esclaves. (*Histoire*, liv. V, chap. 15.)

[2] Cheref-Eddin présente d'une autre manière l'attaque et la prise de Sébaste parmi les hostilités qui précédèrent la victoire de Timour sur Bajazet, et il les raconte avant la prise de Haleb et de Damas. Il dissimule la perfidie dont Timour usa envers les habitants à qui il avait promis la vie sauve; mais il avoue quelle espèce de vengeance le vainqueur exerça contre la cavalerie arménienne qui avait fait la plus longue résistance : « Comme la plus grande partie de la cavalerie était composée d'Arméniens, il ordonna que quatre mille maîtres fussent partagés entre les Toumans de l'armée, qu'on les jetât vivants dans des puits et qu'on les remplît de terre. » (*Histoire*, liv. V, chap. 15; t. III, pp. 266-268. — De Hammer, *Emp. ott.*, t. II, pp. 60-62.)

[3] Les historiens grecs, Jean Ducas et Laonicos Chalcondylas, ont servi à Tchamitch à suppléer sur ce point au silence de Thomas (*Hist. d'Arménie*, t. III, p. 429). Beaucoup de chrétiens furent jetés dans des fosses, la tête fixée au moyen de cordes entre les cuisses, et y subirent une cruelle agonie. Les

Digitized by Google

fois plus nombreuses encore, et vraiment supérieures par le nombre à l'armée considérable de Thamour, il alla à sa rencontre. Mais le Djagatéen le trompa : il battit en retraite pendant la nuit, et alla prendre le pays de son ennemi. Puis, revenant sur ses pas, il lui livra bataille [1], s'empara de sa personne et d'une grande partie de ses troupes, prit un énorme butin, et fit des prisonniers en plus grand nombre que les étoiles du ciel et le sable de la mer : c'est à ce point que soixante mille familles ou maisons furent conduites en captivité dans le Khorasan, avec tous leurs membres et leurs enfants, désignées (dès lors) sous le nom de *Ghara Tatars* ou Tartares noirs [2]. Il se passa alors tant de choses inouïes qu'il est impossible de les rapporter.

» Après avoir parcouru les provinces grecques d'Ildroum [3], Thamour pénétra tout d'abord dans le pays des Géorgiens, pour les réduire en captivité et les ruiner. Le roi de Géorgie, Korki ou Georges et ses deux frères Constantin et David, apprenant les mauvais desseins des Djagatéens, rassemblèrent sur-le-champ des forces considérables. Ils renfermèrent dans des forteresses toute

lépreux furent étouffés, parce que, suivant Timour, ils ne pouvaient lui servir de rien, et qu'ils risquaient de communiquer à d'autres leur propre misère. Enfin, toutes les églises de Sébaste furent ruinées, ainsi que la magnifique basilique des Quarante-Martyrs, célèbre par le nombre et la beauté de ses coupoles.

[1] Nous proposant d'examiner plus loin la courte relation de Thomas sur la lutte de Timour et de Bajazet, nous nous bornons à noter ici qu'il s'agit de la fameuse bataille d'Ancyre ou d'Angora à la suite de laquelle le sultan fut prisonnier de son rival.

[2] Cette migration de captifs comprenait, outre les prisonniers de guerre, des groupes de population de toute origine, et surtout d'origine tartare : on les désigna sommairement sous le nom de *Tartares noirs* (Tchamitch, *Histoire*, t. III, p. 430). C'étaient les Turcs, dits *Cara tatars*, que Houlagou avait implantés dans les provinces occidentales au XIIIme siècle. Il entra dans la politique de Timour de les reporter au cœur de l'Asie, partagés par compagnies, sous l'œil de ses émirs (Cheref-Eddin, liv. V, chap. 63, t. IV, pp. 75-79); ils formaient alors quarante mille maisons.

[3] Nous interprétons de cette manière, en rapport avec la marche des Mongols vainqueurs à travers l'Asie Mineure, cette partie de la phrase arménienne qui n'est pas sans ambiguïté.

Digitized by Google

la population arménienne et géorgienne, et l'y firent garder; eux-mêmes ils occupèrent les passages étroits et difficiles. Or, Satan le calomniateur étant entré dans le cœur de trois fils de noble famille [1], ces hommes impies et ennemis de Dieu se séparèrent en secret de leur roi, et allèrent trouver le cruel tyran : ils montrèrent les chemins par lesquels on pouvait pénétrer jusque dans les profondeurs de la retraite des leurs. Thamour envoya des troupes nombreuses dans la direction des hauteurs; elles s'emparèrent de la masse tout entière de l'armée chrétienne; elles mirent à mort les principaux personnages, et elles emmenèrent captifs les gens de condition inférieure, au nombre de plus de soixante mille âmes.

» S'échappant lui-même avec peine, le roi Georges prit avec lui cent hommes; puis il pénétra au milieu de l'armée ennemie en invoquant le nom de Jésus-Christ : ils tuèrent une foule de soldats ennemis, puis ils se sauvèrent et allèrent se renfermer dans un lieu fortifié.

» Les Djagatéens dévastèrent tout le pays de Géorgie par le fer et le feu; ils détruisirent les églises; ils emmenèrent leurs prisonniers, et les conduisirent dans notre pays, nus et sans chaussure, souffrant de la faim et de la soif : chaque groupe de cinq Djagatéens avait sous sa direction vingt prisonniers. Cependant il y eut bien des captifs qui succombèrent sur la route : les ennemis prenaient des pierres et leur brisaient la tête pour qu'ils ne restassent plus en vie; alors eux-mêmes les abandonnaient et poursuivaient leur chemin : c'est ce que nous avons vu de nos yeux, c'est ce que nous avons entendu. Le malheur et la désolation se sont élevés sur la race des chrétiens! Nous vîmes les captifs, et nous ne pûmes leur porter secours... alors, comme suffoqués par la douleur, nous fûmes réduits à fuir en gémissant et en pleurant, et nous nous éloignâmes d'eux : on les emmena et les déporta dans le Khorasan.

» Le tyran impie établit son fils Miranschah, gouverneur des contrées de l'Aderbadagan (Aderbaïdjan) dans la résidence royale

[1] *Azad ortikh*, littéralement « ingenui filii. »

Digitized by Google

de Tauriz. Celui-ci remit son pouvoir à son fils, nommé Omar, animé de haine contre la population chrétienne [1]. Dans la première année de son administration, Omar traita avec violence trois princes de notre race qui étaient restés au sein de la nation entière comme un grappillon au milieu d'une vigne dévastée, et les fit passer à l'incrédulité [2]. Ce fut Pourthêl, fils d'Ivané, petit-fils de Pourthêl, appartenant à la maison des Orpéliens, et seigneur d'Orodn (dans la Siounie). Quant à son frère Sempad, on le conduisit à Samarcande avec ses proches; mais ensuite, par la miséricorde de Dieu et grâce à leurs prières, on les ramena tous dans leur contrée natale. On força aussi d'abjurer le seigneur d'Éghegéatz, Darsaïdj, fils de Korkon ou Gorgon. Ils tirèrent le seigneur de Magou de la fausse religion des Aghtharmaïs, admettant les deux natures, ainsi qu'un fils de noble maison, Aghitan, originaire du bourg d'Aghtzkh dans la province d'Ararat. Plus tard, ils se sont repentis, ont confessé la vraie foi du Christ et sont devenus héritiers du royaume céleste.

» Ensuite le monstre cruel, précurseur de l'Antechrist, l'impie Thamour prit ses troupes et entra dans le pays des Huns [3]; il remporta la victoire sur leur souverain Tokhtamisch, et il réduisit le pays tout entier sous son obéissance. Il établit comme souverain de ce pays un personnage du nom d'Itiga, et il s'arrêta à Saraï; puis il étendit sa domination à une distance de six mois de route jusqu'au lever du soleil. C'est alors que Thamour s'avança à l'orient, vers l'Inde, et qu'il prit la ville de Dili ou Dehli [4], au

[1] Mirza Omar ne reçut de son grand-père Timour le gouvernement de l'Aderbaïdjan, du Roum et de la Syrie qu'après la défaite de Bajazet, et alors que son père Miranschah était chargé de surveiller le pays de Bagdad. — Voir d'Herbelot, *Bibl. orient.*, p. 877. — Thomas fait plus loin un retour sur l'administration de Miranschah.

[2] Dans son *Archéologie arménienne* (t. I, p. 367), Indjidji cite une partie de ce texte au sujet des persécutions des Tartares. Cfr. *Descr.*, p. 440.

[3] Sous le nom de *Honkh*, *Honatz*, équivalant à *Hunni*, l'auteur arménien a certainement désigné les conquérants du Kaptchak et toutes les hordes dépendant de l'empire tartare ayant son centre à Saraï.

[4] L'Inde est appelée en arménien *Hentesdan*, séjour des Indiens (Hentig), et le nom de Dehli a été transcrit en cette langue par *Tili* ou *Dili*.

Digitized by Google

sujet de laquelle on rapporte qu'il y séjourna quarante jours avec ses troupes, et qu'il ne put pas atteindre l'extrémité de la ville [1]. Puis Thamour alla soumettre toute la contrée des Amazones, c'est-à-dire la terre des femmes [2]. Il se rendit maître aussi de Kechoupahra et de Palachkan ou Balakschan [3], et s'empara lui-même de tout le pays des Indiens et de cette mer d'où l'on tire les perles, en plongeant jusqu'au fond des eaux [4].

» Or, le fils de Thamour, Miranschah, se montra clément et miséricordieux; il reçut avec amitié le grand vartabied Grégoire, comme un ange de Dieu. Un jour, on vint accuser auprès de lui l'émir de la ville de Paghesch, nommé Ibrahim, qui avait succédé comme émir à son frère Scharaf. « Il ne veut pas vous prêter obéissance! » lui disait-on. Cet Ibrahim haïssait profondément le Christ et le peuple chrétien. Il n'était pas comme son frère animé d'affection pour les chrétiens, mais il avait le dessein de détruire notre foi. Il faisait crier hautement dans la ville : « Dieu » est un; il n'y a ni Fils, ni Esprit. — Dieu est tel qu'il n'a ni » Sagesse, ni Esprit! » Il ne consentit point à la paix; mais il se livra à beaucoup d'exactions dans la ville : les chrétiens y furent soumis à d'extrêmes vexations.

» Le Dieu miséricordieux excita la colère dans l'esprit de Mi-

[1] La renommée a porté jusqu'en Arménie cette expression un peu hyperbolique de la grandeur de Dehli; il est avéré que cette ville fut déjà puissante et d'une enceinte immense avant l'époque des grands Mogols de l'Hindoustan. L'ancienne ville a conservé de belles ruines à côté de la grande cité, qui s'est insurgée en 1857 et dont les splendides palais ont été dévastés dans la lutte des Cipayes contre les Anglais.

[2] « La Scythie est une contrée du nord jusqu'au Kerman et jusqu'au pays des Amazones, qui est dit terre des femmes. » Telle est la mention qu'on lit dans le *Donagan* ou Livre des Fêtes, rédigé par des docteurs arméniens du moyen âge (*Grand dictionnaire de la langue arménienne;* Venise, 1837, in-4°, t. I, p. 51).

[3] Le Balakschan est le territoire montagneux situé au nord de l'Inde, entre le Kaschgar et le Tokaristan. C'est au midi de ce pays que Timour attaqua et détruisit en partie les peuplades belliqueuses des Siah-pouschs.

[4] Le golfe du Bengale, appelé au moyen âge par les Orientaux mer de Tchittagong.

Digitized by Google

ranschah. L'an 845 de notre ère (A. D. 1396), il arriva avec ses troupes dans la ville d'Ardjêsch; là, il rendit hommage à la sainte Église, n'entra pas dans la mosquée des Dadjigs, mais leur témoigna dédain et mépris. Ensuite, il arriva à l'improviste à Paghesch : l'émir Ibrahim vint le trouver; mais Miranschah le fit arrêter et mettre à mort; il causa beaucoup de désastres à la ville et à toute la contrée. L'émir Eztin (Azz-Eddin), seigneur d'Osdan, étant survenu, amena une pacification entre les deux partis. Alors Miranschah établit comme émir (à Paghesch) le fils de l'émir Scharaf, enfant encore jeune, du nom de Schamschatin (Schams-Eddin), et il s'en retourna à Tauriz. Ce sujét s'est présenté à nous en cet endroit suivant l'ordre de la succession des faits; mais c'en est assez sur ce point.

» L'impie Thamour, étant revenu dans son pays, périt à la manière des chiens; il hurla, déjà mort, comme un chien... On mit son cadavre tour à tour dans le feu et dans l'eau; pendant longtemps encore, sa voix impie ne cessa pas de se faire entendre [1]. »

Observations.

Ce quatrième extrait de la chronique de Thomas semble un document historique défectueux sous bien des rapports, malgré les particularités d'ailleurs inconnues qui s'y trouvent consignées en quelques endroits. Ainsi, on ne peut demander au chroniqueur des données précises et certaines sur la succession des grands événements qui remplissent la fin du règne de Timour. Il va de soi qu'il n'a pu recueillir qu'une notion vague de ceux qui se sont

[1] On sait que les historiens orientaux attribuent à Timour, à son lit de mort, une grande fermeté d'esprit et une profession solennelle des principes de l'Islam. (D'Herbelot, *Biblioth. orient.*, p. 878. — Cheref-Eddin, liv. VI, chap. 30, t. IV, pp. 222-228.) Arabschah, qui le dénigre jusqu'au bout, représente au contraire le tyran expirant dans d'affreuses tortures d'esprit et de corps, avalant « les plus amers breuvages versés par l'échanson de la mort, » et précipité aussitôt dans les plus cruels tourments de l'enfer. *Hist. du grand Tamerlan*, trad. de P. Vattier, pp. 247-48.

Digitized by Google

passés loin de l'Arménie, et il n'est pas surprenant qu'il ait interverti en cette partie l'ordre des faits, puisqu'il a rédigé son livre un quart de siècle après, vers 1425, sans être à même de contrôler ses souvenirs ou les récits de ses compatriotes à l'aide d'annales écrites avec autorité dans d'autres régions de l'empire Mongol. L'exposé de Cheref-Eddin, qui s'accorde sur ce point avec les autres historiens de la même période, place l'expédition de Timour dans l'Inde, et sa troisième campagne en Géorgie, avant ses guerres de prépondérance politique en Syrie et en Asie Mineure. C'est à tort que Thomas fait mention des premiers événements après avoir raconté les seconds. Non-seulement le chroniqueur arménien n'a pas eu souci de mettre dans une juste relation les uns et les autres, mais encore il n'a pris aucun soin de rapporter en leur place les détails concernant plus particulièrement les provinces de l'Arménie aux principales époques de la domination de Timour : il est sur le point de terminer son récit, quand il revient à l'appréciation du caractère de Miranschah, fils de Timour, qui, comme gouverneur de l'Aderbaïdjan, eut une grande influence sur l'Arménie méridionale, et il cite à la louange de ce prince la punition de l'émir Ibrahim de Paghesch, fait qu'il rapporte lui-même à l'an 1396. On reconnaît en plusieurs endroits le défaut de plan et de régularité dans le récit historique ou dans la distribution des matières.

Thomas n'a pas donné assez de place à des faits accomplis à peu de distance de l'Arménie, ou parce qu'il ne les a pas connus suffisamment, ou parce qu'il n'en a pas compris l'importance. Il se tait sur les relations diplomatiques de Timour avec le sulthan d'Égypte Barcoc et les fils de celui-ci, et même avec le sulthan Bajazet dont il rapporte la défaite. Cependant il ne pouvait donner autrement la clef de la catastrophe de plusieurs villes, Haleb, Damas, Bagdad, contre lesquelles la haine de Timour s'est acharnée dans une lutte de rivalité et d'honneur avec le sulthan Barcoc, conspirant sans cesse avec ses ennemis, tels qu'Ahmed Djelaïr et Cara Yousouf. De même, quoique placé plus près du théâtre des événements, il n'a point présenté sous son vrai jour la guerre qui menaça l'existence de l'empire naissant des Osmanlis et qui re-

Digitized by Google

tarda la chute de Constantinople; la sécheresse de sa narration sur ce point est d'autant moins excusable, qu'il ne pouvait ignorer les menées du Turcoman Yousouf qui, vaincu en Arménie, cherchait partout à susciter à son vainqueur de nouveaux et redoutables ennemis, et la part de calamités qui retombait sur les Arméniens dans leur propre pays et dans toutes les contrées voisines.

Les circonstances rapportées par Thomas, au sujet des villes prises et ruinées par le conquérant tartare, ont un véritable prix indépendamment de l'exactitude de sa chronologie. Qu'on lise le cinquième livre de Cheref-Eddin, d'ordinaire apologiste de Timour, et l'on conviendra que l'écrivain arménien n'a aucunement exagéré la cruauté et la barbarie dont s'est souillé le fameux conquérant dans les dernières années de sa carrière. La plainte des femmes de Damas est un trait de mœurs fort curieux et nullement invraisemblable, bien qu'il ne serve pas à expliquer l'ordre donné subitement à l'armée mongole d'égorger toute la population de Damas et d'en entasser les têtes sous forme d'immenses tours. On attribuerait d'une manière plausible, avec Cheref-Eddin [1], ce massacre inhumain attesté par de hideux trophées à un accès de fanatisme qui s'empara de l'esprit de Timour, sous le prétexte de venger Ali et la famille de Mohammed de l'hostilité ancienne des Syriens qui soutinrent la politique des khalifes Ommeyades. C'est un prétexte religieux qui lui servit à pallier devant ses officiers un manque de foi aussi odieux envers une population musulmane qui s'était soumise à son nouveau maître après la défaite de Barcoc. Cette fois encore, Timour fit parade devant son conseil des connaissances historiques auxquelles il attachait grand prix : tantôt, en effet, il chercha dans l'histoire la justification de ses

[1] *Hist. de Timour-Beg*, liv. V, chap. 27, t. III, pp. 336-347. — L'historien persan ne parle point de tours construites avec des crânes humains; mais il décrit longuement les massacres, les pillages et les incendies qui suivirent l'entrée de l'armée mongole à l'intérieur de Damas. Plus loin, en rapportant le siége et la prise de Bagdad (*ib.*, liv. V, chap. 32, t. III, p. 370), il avoue que les têtes des habitants furent employées à faire des tours, « pour servir d'exemple à la postérité, et afin que les hommes ne missent pas le pied plus haut que leur portée. »

Digitized by Google

actes, comme s'il pouvait réparer d'anciennes injustices par la violence et le sang; tantôt il affecta d'interroger les savants pour mieux connaître les vicissitudes et la force actuelle des États situés en dehors de son empire. Ainsi agit-il à Damas à l'égard de l'historien Ibn Khaldoun, qui faisait partie d'une ambassade du sulthan d'Égypte, lors de la prise de cette ville : il fut très-sensible aux flatteries de l'habile écrivain, qui lui soumit le récit de ses propres conquêtes, et il s'entretint avec lui des travaux d'histoire qu'il avait entrepris sur les royaumes de l'Orient et de l'Occident fondés par les Arabes; mais si Ibn Khaldoun se retira au Caire muni d'un sauf-conduit de la main de Timour, ce fut par suite de sa promesse de revenir auprès de lui avec ses livres et les manuscrits de ses ouvrages [1]. N'est-ce pas ici un de ces contrastes, si surprenants dans la conduite des conquérants tartares, dont nous parlions dans les préliminaires?

A Bagdad, ancienne résidence des khalifes, Timour ne put se défendre de la satisfaction de punir cruellement une opiniâtre résistance, si proche de ses récents triomphes, et ce fut dans une sorte d'enivrement qu'il ordonna le massacre de quatre-vingt-dix mille hommes, tués de sang froid après l'assaut, et dont les têtes servirent à élever cent vingt tours. Quant au siége de Sébaste ou Sivas, il est à remarquer qu'il eut lieu à l'ouverture de la campagne entreprise par Timour contre Bajazet et Barcoc, en l'année 1400. Thomas l'a placé après l'expédition des Mongols en Syrie et la ruine de Bagdad, contre l'opinion des autres historiens, et il est aussi en opposition avec eux, quand il représente les habitants de Sébaste cédant aux promesses de Timour et lui ouvrant leurs portes. Ce n'est qu'après dix-huit jours d'un siége où l'art des mineurs fut employé sans relâche contre les remparts énormes de cette forteresse, que les assiégés consentirent à se rendre : alors éclata la perfidie du chef tartare dans ces actes de cruauté raffinée exactement relatés par Thomas.

[1] A la suite de son *Autobiographie d'Ibn Khaldoun*, traduite de l'arabe (*Journal asiatique*, IVme série, t. III, 1844), M. le baron de Slane a réuni des extraits de Macrizi, d'Ibn Schohba et d'Arabschah sur l'entrevue du grand historien et de Timour à Damas (1401).

Digitized by Google

Les hostilités de Timour contre Bajazet, fils de Mourad Ier, sont mentionnées ensuite d'une manière fort incomplète. Thomas connaît le sultan des Osmanlis uniquement sous le nom de *Iltroum* ou *Ildroum*, qui n'est que son surnom, signifiant en turc « la foudre, l'éclair, » *Ildirim* [1]; il ne lui donne jamais son vrai nom de Bajazet ou Bayezid (Abou-Yézid), et ne paraît pas se faire une juste idée de la puissance de ce prince et de la force militaire des Turcs ottomans. Il ne fait qu'allusion à l'armée vraiment formidable de quatre cent mille hommes, rassemblée par Bajazet pour tenir tête aux Tartares; il indique vaguement le mouvement fort habile opéré vers le sud par Timour, afin de ne pas attaquer de front l'armée du sulthan occupant la route de Tokat, et afin de profiter d'une occasion favorable comme celle qui se présenta dans la plaine de Tchibouk-abad, sous les murs d'Angora. Il ne cite point sous son nom si célèbre cette grande bataille, livrée en 1402; mais il en énumère les principaux effets. Il rapporte la captivité de Bajazet, mais sans entrer dans le moindre détail qui en éclaircisse les circonstances et la durée : il est donc juste de faire observer en passant que la tradition ou la fable de la cage de fer, sitôt qu'elle a pris cours, n'est point venue aux oreilles du chroniqueur arménien [2]. Enfin, on ne trouve dans Thomas aucun renseignement sur la mort de Bajazet, encore captif en 1403, dans la ville d'Akhschehr.

La relation tout à fait sommaire que donne Thomas de l'expédi-

[1] De Hammer, *Empire ottoman*, t. I, pp. 292 et 420. — Les Byzantins ont donné à ce prince le surnom analogue de Λαιλαψ, « tourbillon, ouragan, » à cause de sa bravoure impétueuse.

[2] Voir la réfutation qu'a faite de cette tradition de Hammer, *ibid.*, liv. VIII, t. II, pp. 96-104. — Le rédacteur des annales de la Géorgie a répété l'anecdote de la cage, sans doute d'après le byzantin Phrantzès et Arabschah (*Hist. de la Géorgie*, part. I, p. 675). — La question revient actuellement à savoir dans quelle espèce de « litière grillée » était transporté le prisonnier de Timour. Croirait-on avec M. Rasmussen que la fable a provenu d'une locution proverbiale : « comme l'oiseau dans une cage, » dont s'est servi l'historien qu'il a traduit dans ses *Annales Islamismi* (de regno Otsmannorum, chap. 47, p. 70)? « In captivitatem venit, custodiaque inclusus fuit, sicut avis in cavea. »

Digitized by Google

tion de Timour contre le roi Korki ou Georges, et qui vient mal à propos après la bataille d'Angora, postérieure de deux années, reçoit sa confirmation de l'histoire du roi Georges VII, fils de Bagrat V (1395-1407), dans les annales de la Géorgie [1]. Le docte traducteur de ces annales est parvenu à rapprocher les noms des princes et des seigneurs qui luttèrent alors pour l'indépendance de leur pays, des noms consignés dans le livre de Cheref-Eddin, et à distinguer plusieurs invasions de troupes mongoles qui eurent lieu sous le règne de Timour, mais qui furent dirigées en partie par ses émirs [2]. On peut lire dans ces pages de la grande chronique du Karthli que la résistance des Bagratides fut héroïque, et que le fanatisme musulman se donna libre cours en détruisant les églises et en imposant aux chrétiens l'apostasie sous peine de mort ou de déportation. Le témoignage de Thomas sur la misère des prisonniers transportés dans le Khorasan ajoute un trait essentiel au tableau général des calamités et des luttes intérieures. Ce qu'il a dit auparavant de la migration forcée des Ghara ou Cara Tatars, devenus riches et puissants dans l'Anatolie, n'est pas moins exact et moins important dans l'ordre des faits: la prévoyance de Timour éloigna cette population belliqueuse des frontières d'un autre empire qui, à l'imitation de Bajazet, lui aurait accordé un patronage intéressé [3].

Il n'est pas inutile de remarquer, en finissant, que Thomas a dépeint le fils de Timour, Miranschah, sous d'autres couleurs qu'il n'est représenté par les historiens musulmans; il l'a loué,

[1] *Histoire de la Géorgie,* traduite par M. Brosset, part. 1re, 2me liv., pp. 664-677. — Le récit de Thomas de Medzoph y est analysé dans une note, p. 673.

[2] Suivant l'auteur géorgien, « le fléau de Dieu » la ravagea sept fois, et c'est seulement après 1402 qu'il n'y revint plus, et la laissa respirer (*ib.*, p. 675). — D'après cette donnée, combinée avec les renseignements épars dans les sources, M. Brosset (*ibid.*, note 4) place les six expéditions attribuées à Timour en 1386, 1393, 1400, 1401, 1402 et 1403 : mais il les suppose doubles en ce sens que le pays était envahi par plus d'une armée à la fois.

[3] Le soulèvement des Cara Tatars dans le Mawar-an-Nahar, qui eut lieu à deux reprises du vivant de Schah-Rokh, justifie les prévisions politiques qu'il est permis d'attribuer à Timour dans l'exécution de cette mesure. (Voir Abd-Errazzak, *Notice* citée, pp. 77-79 et p. 225.)

Digitized by Google

sans doute, pour quelques-uns de ces traits de générosité dont les Tartares étaient capables, quand ils avaient déposé les armes. Le gouvernement confié à Miranschah comprenait grand nombre de pays à peine conquis, parmi lesquels l'Arménie, et s'étendait à la Géorgie même; c'était l'Aderbaïdjan et « tout le pays situé depuis Derbend-Bacou jusqu'à Bagdad, et depuis Hamadan jusqu'au pays des Ottomans [1]. » Miranschah prit part à plusieurs des faits d'armes qui assurèrent la domination de son père dans l'Asie centrale, ainsi que sur cette grande étendue de territoire, ajoutée à ses premières possessions, et nous le verrons, dans la suite des extraits de Thomas, soutenir longtemps l'honneur de sa dynastie contre les Turcomans qui lui disputèrent ses propres États, et succomber courageusement dans cette lutte dangereuse. Mais il est de fait que Miranschach ne jouit point d'autant d'estime que les autres enfants de Timour devant les Mongols et les musulmans de leur empire [2]. On prétend que les défauts de son administration forcèrent son père, qui était à peine de retour à Samarcande, après la guerre de l'Inde, à se rendre dans la Perse occidentale pour y porter remède : le jeune prince s'était livré outre mesure aux divertissements et aux plaisirs qui exerçaient le plus de séduction sur lui dans sa position élevée, et il avait fermé les yeux sur les empiétements du sulthan Ahmed, qui avait été réduit auparavant à la possession de Bagdad. Timour réprimanda Miranschah; mais, quand l'ordre fut rétabli dans cette partie de l'empire, il rendit à son fils le gouvernement de la grande province qui avait pour centre l'Aderbaïdjan, et il le combla de nouveau de ses faveurs, alors qu'il le chargea de la surveillance de Bagdad, après la prise de cette ville qui suivit ses conquêtes en Syrie.

[1] Cheref-Eddin, liv. III, chap. 62, t. II, pp. 390-91.

[2] Voir d'Herbelot, *Biblioth. orient.*, pp. 874-75, 877; et de Hammer, *Empire ottoman*, t. II, pp. 50-51.

Digitized by Google

SECTION II.

LE SULTHAN SCHAH-ROKH ET LES FILS DE TIMOUR EN LUTTE CONTRE LES TURCOMANS EN ARMÉNIE ET DANS LES PROVINCES OCCIDENTALES DU SECOND EMPIRE MONGOL.

PRÉLIMINAIRES.

Après la mort de Timour, le vaste théâtre de ses exploits ne cesse point d'être rempli par les faits d'armes de ses enfants, héritiers de la puissante monarchie qu'il avait fondée. La domination des Timourides ne dépassera pas un siècle de durée; mais, dans cet espace de temps, elle est assurée par l'habileté et les vertus de grands princes, jaloux de la consolider en alliant la science du gouvernement à l'art de la guerre. Le plus célèbre de ces princes est Schah-Rokh, quatrième fils de Timour, celui qui fut en réalité son successeur à l'empire et qui acquit une haute renommée de sagesse pendant un règne de plus de quarante ans. Il est peu de souverains de l'Orient qui méritent au même degré que lui une histoire particulière, écrite avec tous les secours que l'érudition européenne est à même de tirer des sources originales. Nous indiquerons plus loin les ouvrages orientaux qui nous font connaître la vie du sulthan Schah-Rokh; nous dirons tout d'abord quelques mots des événements de son règne et des entreprises qui furent faites contre lui par des princes ennemis de la domination mongole, afin de définir à l'avance le genre d'intérêt qui s'attache au récit des mêmes faits dans la chronique de Thomas de Medzoph.

Digitized by Google

Le mirza Schah-Rokh avait pris part aux expéditions les plus glorieuses de son père et s'était signalé de bonne heure par son courage et son intrépidité; il avait été chargé d'un commandement important dans l'armée tartare à la bataille d'Angora, et avait donné bien d'autres fois des preuves de sa bravoure personnelle. Timour lui avait prodigué, à diverses reprises, des marques de son estime; il l'avait investi du gouvernement du Khorasan, et sur son lit de mort, à Otrar, nous dit-on, il avait regretté l'absence de son fils bien-aimé. Cependant le puissant monarque avait appelé au trône un de ses petits-enfants, Pir-Mohammed, second fils de son fils aîné Mohammed-Djihanghir, qui était mort avant lui. Plusieurs princes de sa dynastie n'ayant pas reconnu ce choix et n'ayant pas voulu se contenter de leurs apanages, ils se firent les uns aux autres, pendant plusieurs années, des guerres auxquelles des souverains étrangers, alliés ou tributaires, se mêlèrent par intérêt. L'empire de Timour eût couru le danger d'une prompte dissolution, s'il ne s'était point trouvé parmi ses enfants un homme supérieur qui rallia, pour le maintenir, toutes les forces de la race conquérante. Schah-Rokh, sans user de perfidie et de cruauté envers ses frères ou ses neveux, comme il en est tant d'exemples dans les annales des monarchies orientales, réprima l'ambition des membres de sa famille qui voulaient usurper la souveraineté, et il sut prévenir la conjuration des chefs impatients de secouer le joug des Mongols. La province du Khorasan qu'il avait conservée en héritage devint le centre de son propre empire, qui s'agrandit successivement par la possession de la Transoxiane, du Mazendéran et de la Perse. Vers 1415, environ onze ans après la mort de Timour, Schah-Rokh se vit maître de la plus grande partie des États de son père.

Bien qu'il résidât le plus souvent dans le Khorasan, dont la capitale, Hérat, fut élevée au rang de ville impériale par la splendeur de ses monuments, il porta un œil attentif sur ce qui se passait aux extrémités de l'empire, et il empêcha qu'un État puissant, rival du sien, se formât dans les provinces de l'Asie antérieure limitrophes de la Perse.

Des adversaires que les Mongols eurent à combattre en Orient,

Digitized by Google

pendant la première moitié du seizième siècle, les plus redoutables et les plus opiniâtres furent sans contredit les *Cara-Coyounlou* ou *Cara-Coïnlou,* les Turcomans, dits du Mouton noir [1] : aussi prennent-ils place dans l'histoire de ce temps à titre de dynastie. Le premier chef de cette maison princière fut, sans doute, ce Cara Mohammed que l'on a vu en lutte avec Timour lui-même sur le sol de l'Arménie, traqué et cerné dans les montagnes de ce pays, sans avoir essuyé de défaite. Mais son premier souverain fut le fils de Mohammed, Cara Yousouf, qui, après s'être signalé par sa hardiesse en présence des armées de Timour, parvint, sous le gouvernement de ses enfants, à la pleine possession de plusieurs provinces florissantes de l'Asie, le Schirwan, l'Aderbaïdjan et la Babylonie. Son fils et son successeur, Iskender, augmenta encore l'étendue de cette souveraineté enlevée par les armes à ses maîtres légitimes, et défendue par les armes contre les Mongols. Enfin, un autre fils de Yousouf, Djihanschah, non-seulement maintint sa dynastie en possession des mêmes provinces, mais encore fit la conquête de la Géorgie, d'une partie de la Perse et du Kerman.

C'est assurément au milieu des guerres de rivalité et de conquête qui remplissent toute l'histoire de l'Asie musulmane, un fort curieux spectacle que celui de tribus armées combattant à force ouverte les maîtres d'un grand empire, et portant au loin l'étendard d'une nouvelle dynastie qui ne se reconnaît vassale d'aucune autre, plus puissante ou plus ancienne. Les Turcomans du Mouton noir s'étaient établis, au XIVme siècle, dans des cantons de la grande Arménie [2], dans les environs d'Arzendjan et dans la contrée de Sébaste ou Sivas; les *Ak-Coyounlou* ou *Ak-Coïn-lou,* c'est-à-dire les Turcomans du Mouton blanc, désignés, comme les premiers, d'après la figure peinte sur leurs drapeaux [3], avaient pris possession des principales localités du Diarbékir au

[1] Les *Mauroprobatadae* des écrivains grecs. — Voir De Guignes, t. III, liv. XVII, et de Hammer, tomes II et III de sa grande histoire des Osmanlis.

[2] Ils se sont répandus ensuite particulièrement dans les provinces de Siounie, d'Artzakh, d'Ararat et de Vasbouragan.

[3] Les *Asprobatadae* des écrivains grecs. — Voir une digression sur cette dynastie au tome III du livre de M. de Hammer, pp. 151 et suivantes.

Digitized by Google

sud de l'Arménie. A l'époque de l'invasion des Mongols de Timour, ces deux grandes peuplades suivirent une politique différente, et elles intervinrent activement dans tous les événements qui s'accomplirent autour d'elles. Les Turcomans du Mouton noir se posèrent tout d'abord en ennemis des Mongols; ils leur firent, partout où ils les rencontrèrent, une guerre acharnée; ils s'entendirent avec leurs ennemis du dehors, les Égyptiens et les Osmanlis [1]. Au contraire, les Turcomans du Mouton blanc favorisèrent, dès le principe, les Mongols; ils fondèrent leur agrandissement sur une alliance constante avec ces nouveaux dominateurs, et on vit leurs chefs, du temps de Timour et après lui [2], combattre dans les rangs des Tartares et se dévouer à leur triomphe. Certes, les premiers, sous les émirs que nous avons nommés ci-dessus, se couvrirent de gloire, en opposant leurs seules forces à celles de Schah-Rokh et des Timourides, en défendant à main armée un royaume qui s'étendait au delà des rives du Tigre et de l'Euphrate. Les bandes d'Yousouf, d'Iskender et de Djihanschah furent combattues par les princes mongols comme des hordes de brigands, comme des troupes rebelles, qu'il est de l'honneur d'un grand empire de comprimer et de détruire, et les historiens de ces princes n'ont pas manqué de représenter sous cet aspect un ennemi qui leur fit une trop longue et trop sanglante résistance. Il faut bien, malgré cela, donner un autre nom, dans les fastes militaires de l'Orient, à ces Cara-Coïnlou, qui attirèrent tant de fois Schah-Rokh et ses armées du fond de l'Asie au milieu des montagnes de de l'Arménie et de l'Aderbaïdjan. Mais l'héroïsme des fondateurs de la dynastie du Mouton noir ne parvint pas à en assurer la perpétuité au delà du règne de Hassan Ali, le troisième succes-

[1] Dans la collection des vingt-quatre lettres échangées de 1413 à 1421, entre le sulthan Mahommed Ier et les princes ses voisins à l'est, il en est plusieurs qui renferment des protestations d'amitié d'Yousouf et de son fils Iskender au sulthan des Ottomans, et qui ont dû recevoir bon accueil, puisqu'elles étaient écrites dans un esprit d'hostilité à Schah-Rokh. (Voir la liste de ces pièces d'État dans Hammer, *Emp. ottom.*, trad. franç., t. II, p. 175, notes, pp. 469-470.)

[2] Cara Osman avait combattu à l'aile gauche des Tartares avec les vassaux de l'empire, le jour de la bataille d'Angora.

Digitized by Google

seur de Cara Yousouf, mort en 1468 [1]. Alors surgit à l'occident de l'Asie la nouvelle puissance des Turcomans du Mouton-Blanc; Hassan Beg, dit aussi El-Thawil (Ouzoun-Hassan), c'est-à-dire « le Long, » affermit leur dynastie qui, sous le nom de Bayandouriens, régna sur un groupe considérable de provinces jadis conquises par Timour et disputées par Schah-Rokh à d'incessants et infatigables envahisseurs, comme le furent les Turcomans de la première dynastie [2].

On n'a mis au jour, à l'heure qu'il est, qu'une très-faible partie des ouvrages orientaux qui concernent les événements du règne de Schah-Rokh, et qui en présentent l'histoire authentique avec une abondance extraordinaire de détails; mais déjà il est permis de juger l'importance de ces documents, qui ne le cède pas à l'intérêt de la matière. Mirkhond et Khondémir ont fourni à d'Herbelot des notices succinctes touchant les principaux personnages qui figurent sur la scène de l'histoire pendant cette même période, et, au siècle passé, M. de Guignes en a tiré bon parti, ainsi que d'écrivains orientaux dont il lut les manuscrits à la Bibliothèque du Roi, dans quelques chapitres de son *Histoire générale des Huns et des Tartares* [3]. Plus récemment, le grand travail historique de Kêmal-Eddin Abd-Errazzak, surnommé Samarkandi, a été analysé par M. Étienne Quatremère, et les extraits qu'il en a publiés et traduits ont donné une juste idée de la valeur scientifique de l'ouvrage [4], « un des plus curieux et des plus véridiques qui aient été

[1] C'est surtout l'élévation de la seconde dynastie qu'a eue en vue l'historien traduit par extraits à la suite des *Annales Islamismi* de Rasmussen (chap. 48 : *De dynastia ak Kuvinli* (albae ovis) *et casibus Kara Kuvinli* (nigrae ovis), pp. 119 sq.).

[2] On voit d'un coup d'œil les limites de l'empire des Bayandouriens sur la carte XXVme de J. Klaproth, dans ses *Tableaux historiques de l'Asie;* et la plus grande extension du territoire des deux tribus de Turcomans qui dominèrent au XVme siècle, dans la carte VIIIme du supplément de l'*Atlas historique* du major Ch. de Spruner (Pays hors de l'Europe. — Gotha, J. Perthes, 1855, fol. oblong).

[3] Tome I, pp. 263-64; t. III, liv. XVII, pp. 291-306; t. IV, liv XX.

[4] *Notice de l'ouvrage persan qui a pour titre :* MATLA-ASSAADEIN OU MADJMA-ALBAHREIN (le lever des deux astres heureux et la réunion des deux

Digitized by Google

écrits dans les langues de l'Orient. » On trouve dans ces extraits d'un écrivain persan du XVme siècle, mort en 1482, non-seulement un aperçu exact sur les grands faits du règne de Schah-Rokh, mais encore des données précieuses sur les événements qui se passèrent aux frontières occidentales de son empire. Malheureusement la publication de l'éminent orientaliste, abrégée et interrompue faute d'un plus grand espace, s'arrête vers le milieu de ce règne si glorieux, vraiment riche en faits et en particularités instructives [1]. Nous ferons usage des chapitres d'Abd-Errazzak qu'il a fait entrer dans sa notice, pour élucider, dans la suite de notre exposé, le récit des guerres soutenues par Cara Yousouf le Turcoman, d'abord contre Aboubekr, contre Miranschah, et enfin contre Schah-Rokh lui-même.

Dans l'état actuel de nos connaissances sur cette période de l'histoire, on ne peut que faire bon accueil à un chroniqueur arménien qui s'est proposé la mention exacte des faits qui se sont succédé du temps de Schah-Rokh dans les contrées occidentales de l'Asie. Thomas de Medzoph est ici un témoin précieux, d'autant plus véridique qu'il n'a écrit au service d'aucun prince, qu'il n'a flatté ni les Timourides, ni les Turcomans. Les extraits qui vont suivre font connaître les principaux incidents des guerres entreprises par Yousouf, Iskender et Djihanschah contre la puissance mongole. Schah-Rokh est mis en scène à chaque instant par le chroniqueur, parce que c'est lui qui est accouru tant de fois du fond du Khorasan pour mettre un frein aux tentatives toujours auda-

mers) *et qui contient l'histoire des deux sulthans Schah-Rokh et Abousaïd.* — Dans le t. XIV, part. I, des *Notices et extraits* des manuscrits de la Bibliothèque du Roi. (Paris, imprim. royale, 1844, 1 vol. in-4°.) — L'ouvrage finit à la mort d'Abousaïd, l'an de l'hégire 874, l'an de J. C. 1469.

[1] Les derniers faits que rapporte la version, tels que l'arrivée des ambassadeurs de la Chine et du Khataï auprès de Schah-Rokh, coïncident avec les années 1419 et 1421. La main d'un autre littérateur devra compléter, suivant le souhait du premier éditeur d'Abd-Errazzak, l'histoire importante du sultan Schah-Rokh, qui n'est mort qu'en 1447. *Ibid.*, pp. 13 et 307. — Dans le même volume (pp. 14-18), M. Quatremère a pris soin de résumer la première partie de la vie de Schah-Rokh, avant son avénement à l'empire, d'après le *Zefer-Nâmeh* de Cheref-Eddin.

Digitized by Google

cieuses de ces Turcomans. Si nous ne nous trompons, on retrouve dans la narration de Thomas, si sèche et si aride qu'elle soit d'ordinaire, comme un vague retentissement de la violence et de l'ardeur de la lutte : c'est que ces guerres, continuées pendant un demi-siècle par les deux partis, furent marquées par des traits héroïques, par des actions d'éclat, par une sorte de fureur dramatique qui fit à coup sûr une grande impression sur tous les esprits dans les contrées qui en étaient le théâtre. Nous allons laisser parler le narrateur contemporain.

§ I[er].

EXPLOITS ET ENTREPRISES DU TURCOMAN CARA YOUSOUF, SOUS LES SUCCESSEURS DE TIMOUR, JUSQU'A SA MORT.

« Après la mort de Thamour, le Turcoman Yousouf réunit, l'an 857 de notre ère (A. D. 1407-1408), quelques-uns de ses corps de troupes, encore misérables et sans armes, et, étant sorti de sa prison de Damas, il entra de nouveau dans notre pays. Il marcha d'abord sur la ville de Paghesch : le fils de l'émir Scharaf, l'émir Schamschatin, alla au-devant de lui, et lui fit des présents considérables, en l'approvisionnant de pain et d'eau, de chevaux et de mulets, d'armes et de tout l'appareil d'un armement militaire.

» Après avoir reçu ces secours, Yousouf se rendit dans les pays de Reschdouni et de Vanaguerd proche de Varak [1]. Les habitants de ces pays, ayant mis en campagne toutes leurs forces, allèrent à sa rencontre au nombre de plus de vingt mille hommes. Mais la

[1] Le texte désigne ici la ville de Van par un autre de ses noms, *Vanaguerd*, qui, de même que *Vanapert*, signifie « rempart ou forteresse de Van. » Le nom de Varak, *Varakaï*, au génitif, est une apposition qui indique la position de Van au pied du mont Varak. Voir sur cette ville du Vasbouragan les *Mémoires* de Saint-Martin, t. I, pp. 137-140, et la *Description* d'Indjidji, pp. 179-193. — La prise de Van par Timour a été relatée ci-dessus, d'après le Medzophetzi, sect. I, § II.

Digitized by Google

perfide nation des Curdes, trompant le vertueux Mélikh, qui était plein d'affection et de miséricorde pour les chrétiens, lâcha pied et s'enfuit. Alors Yousouf dévasta le pays par l'incendie, le pillage et le meurtre : ensuite de cela, l'émir Eztin et Mélikh, son fils, vinrent lui faire acte de soumission [1]..... Le même émir Eztin, qui fut l'adversaire d'Yousouf, le seigneur d'Osdan, avait fait périr, l'an 845 de notre ère [2] (A. D. 1396), le catholicos d'Aghthamar, le seigneur Zacharie; vous verrez son histoire dans le livre, dit *Aïsmavourkh* [3], du saint vartabied Grégoire. L'année précédente (844 — 1395), on avait fait périr le seigneur Théodore, catholicos de Sis, avec seize chefs de maison, par suite de la perfidie de quelques chrétiens, au nom du cruel Mélikh Omar de Sis. Mais le sulthan d'Égypte fit périr le Mélikh Omar lui-même d'une mort cruelle et dans d'affreux supplices. Gloire soit à Dieu!

» Ayant augmenté de beaucoup ses forces, le même Yousouf marcha de là (du Vasbouragan) sur Tauriz, et livra bataille à l'amirza djagatéen [4], Miranschah, fils de Thamour. Il s'empara

[1] Il s'agit en cet endroit de l'émir d'Osdan, Eztin, cité plus haut (fin du § IV, sect. I), et de son fils Mélikh, témoin du sac de Bagdad par Timour. Ces deux chefs avaient tenté de faire résistance à Yousouf, lors de sa brusque réapparition en Arménie; mais leurs milices, composées de Curdes et de Turcomans, leur auraient fait défaut au moment de l'action.

[2] Cette date que porte un seul manuscrit de Venise semble préférable à celle que donnent le codex 96 et les autres manuscrits de Saint-Lazare, c'est-à-dire l'an 842 de l'ère arménienne (1393 de J. C.). Tchamitch, qui rapporte le martyre du catholicos Théodore II, le place en l'année 1395 (*Hist. d'Arménie*, t. III, p. 428, et table chronol., *ib.*, p. 90). Un peu plus loin, il raconte les circonstances du martyre du catholicos Zacharie (t. III, pp. 433-34).

[3] C'est le titre du recueil principal d'hagiographie arménienne dont Grégoire de Klath, mort en 1425, fut un des principaux rédacteurs. Thomas rapporte son martyre par le fait des Curdes dans l'extrait suivant (sect. II, § II).

[4] L'étonnante victoire du chef turcoman sur un des fils de Timour sera ci-après l'objet de quelques éclaircissements et rapprochements historiques. Mais nous relèverons en cet endroit le titre d'Amirza donné fort justement au prince mongol. *Amirza* ou *Mirza*, abréviation du composé persan *émir-zâdeh*, « fils de prince, » devint une épithète longtemps affectée aux descendants de Timour. Plus tard il servit de prénom vulgaire commun aux membres d'une famille royale ou à des personnages de distinction.

Digitized by Google

de Tauriz, tua ce prince et le dépouilla ainsi que toute son armée. Alors, il accorda la paix aux contrées supérieures de l'Arménie. Mais, l'année suivante, le fils de Miranschah, nommé Abakir [1], qui était lui-même puissant homme de guerre, rassembla une armée innombrable, et il marcha contre Yousouf. Ils restèrent en présence l'un de l'autre pendant quelques jours; mais, une certaine nuit, Abakir réunit ses troupes et fit retraite. Il abandonna, comme butin, au Turcoman ses tentes, ses bagages et tous les trésors de la maison souveraine et de ses soldats.

» Devenu plus fort encore, Yousouf alla, l'année suivante, s'emparer sans hostilités de la ville d'Erzenga; car l'ischkhan de cette ville, Takhrathan [2], était mort. Puis il prit la forteresse de Mardin et tout le pays d'alentour. Il marcha ensuite sur Amid et Arghen [3], les assiégea et dévasta toute la contrée. Le seigneur d'Erzenga, Pir Omar, s'étant interposé, réconcilia avec Yousouf le seigneur d'Amid, nommé Othman Agghoyinlou, qui aimait beaucoup la nation arménienne. C'était un brave guerrier, qui avait tué, rapporte-t-on, soixante et douze barons [4] et qui s'était mis lui-même en possession du Diarbékir [5].

[1] Le manuscrit de Venise donne à ce nom propre une variante, Aboubakir, qui y fait reconnaître le véritable nom d'Aboubekr, fils de Miranschah, et petit-fils de Timour.

[2] C'est la forme du nom de Taharten, souvent cité ci-dessus, dans le manuscrit 96 de Paris, tandis que la copie de Venise donne la forme plus développée de *Tharthar Kharthan.*

[3] Si on lit *Arzen,* génitif *Arznou*, on est en présence d'un nom de canton de la province d'Aghdznikh, au sud de l'Arménie. Mais qu'on lise *Arghnou*, comme l'a fait Tchamitch (*Hist.*, t. III, p. 458), on retrouve un bourg peut-être fortifié, au nord d'Amid, du nom d'Arghni ou Argni, inscrit aux frontières de l'Aghdznikh sur la carte historique de Venise (1849). C'est bien la ville d'*Arghan* où se réfugia en 815 l'émir Othman, de nouveau vaincu par Yousouf. (*Notice* sur Abd-Errazzak, p. 234.)

[4] Il n'est pas inutile de rappeler ce que nous disions, dans l'avant-propos, du nom de *barons* donné à de petits chefs ou émirs, soit Curdes, soit indigènes de l'Arménie.

[5] Le souverain d'Amid, mis en scène à cet endroit par Thomas, est un des chefs turcomans du Mouton blanc *Ak-koïn-lou*, qui préparèrent la grandeur de la dynastie devenue puissante dans la seconde moitié du XV[me] siècle. C'est

Digitized by Google

» Vers la même époque, le sultan Ahmed partit de Bagdad, et ayant pénétré jusqu'à Tauriz, il prit cette ville. Sempad, fils d'Ivané, petit-fils de Pourthêl, alla vers lui, trompé qu'il fut par ses propres conseillers. Ahmad lui fit de grands honneurs, et lui donna en présent le bourg (appelé) Ankéghagouth[1]. Ce qu'ayant appris, Yousouf marcha en toute hâte sur Tauriz. Ayant livré combat au Khan sulthan Ahmad, lui et les siens s'emparèrent de sa personne, et le firent périr en l'étouffant. Car (les gens d'Ahmad) étaient maîtres des lieux, et ils l'appelaient lui-même Khan et fils du Khan Ovis (ou Avis).

» Vers la même époque, la paix fut rendue, par la grâce de Dieu, à tout le pays des Géorgiens et des Aghovans; l'ordre fut rétabli dans notre pays tout entier, à ce point que, depuis Ardjêsch jusqu'à la province d'Ararat, personne n'habitait plus au milieu des ruines, mais que tous les habitants demeuraient dans des bourgs. Quoique la charge des impôts fût très-lourde, il y avait cependant pleine sécurité pour les personnes du côté des persécutions. Les églises fleurirent de nouveau avec leurs prêtres et leurs diacres. Les hommes qui avaient apostasié du temps du djagatéen (Thamour) revinrent alors à la foi : Pourthêl, d'Orodn; Darsaïdj, d'Eghégeatz; Sorghatmitch, de Magou; Aghitan, d'Aghtzkh. On rendit à l'Église, à Ardjêsch, le monastère que les Dadjigs lui avaient enlevé, et les fidèles s'en réjouirent beaucoup. Or, l'impie Bélial ne put supporter l'allégresse spirituelle de l'Église; en conséquence il lui suscita une guerre avec les Persans, c'est-à-dire les infidèles. »

(Ici Thomas raconte longuement la conversion d'un jeune

en effet dans le nord de la Mésopotamie, aux frontières méridionales de l'Arménie, que se concentrèrent les tribus turcomanes rivales de celles qui eurent leur premier siége dans l'Arménie septentrionale.

[1] L'explication de ce nom offre de toute manière des difficultés, qu'on le lise en entier comme un composé, ou qu'on le sépare en deux mots : *ankégh agouth* (manuscrit 96). Le seul ethnique arménien qui en soit la clef est le nom d'un canton de la Mésopotamie arménienne, dit *Ankégh*, l'Ingilène des anciens. (Saint-Martin, *Mémoires*, t. 1, pp. 97, 244-45, et Indjidji, appendice à la *Description*, pp. 507-508.)

Digitized by Google

persan du nom d'Yousouf, et le soulèvement que la fermeté de sa foi produisit contre les chrétiens dans la population musulmane d'Akheltsikhé ou Akheltzkha, en partie originaire de la Perse. Ce fut le signal d'une nouvelle persécution qui s'étendit des frontières de la Géorgie à l'Arménie).

» S'étant munis par ruse de présents d'une valeur considérable, les infidèles allèrent trouver le tyran Yousouf à Vagharschaguerd, dans le canton de Pakrevant. Ils lui firent part de leur mauvais dessein et reçurent son assentiment : de retour dans le pays de Géorgie, ils lui livrèrent la ville (d'Akheltsikhé). Semblables à des bêtes féroces, furieuses et sans pitié, ces ennemis levèrent leurs épées sur les chrétiens, et ils en immolèrent, comme d'innocents agneaux, une foule innombrable qui dépasse les calculs de l'intelligence humaine. Ils réduisirent en captivité tous les habitants du pays, jusqu'aux femmes et aux enfants, et ils firent également des prisonniers dans toute la contrée d'alentour peuplée par une race arménienne. Ils plongèrent dans une misère digne de pitié tous les chrétiens de notre nation, religieux et séculiers : car on fut forcé de donner pour la rançon des captifs tous les biens spirituels et temporels[1]. Il y eut alors des hommes qui délivrèrent les chrétiens par la fraude; d'autres, en favorisant leur fuite : quelques (fugitifs) furent dévorés par les animaux sauvages.

» Qui serait capable de raconter, de retracer dans une composition écrite l'excès des angoisses, la douleur des larmes et des gémissements, à la fois chez les pères et les mères, les fils et les filles ? D'autant plus ceux qui ont vu ces scènes de leurs yeux ne pouvaient-ils les supporter!... Les femmes se dépouillaient de leurs ornements; les hommes livraient leurs bestiaux. Les prêtres et les religieux montraient leur extrême dévouement. Là où il y avait encore un petit agneau ou un autre quadrupède domestique, on le donnait pour les captifs, et on les rachetait. Les infidèles, voyant l'empressement des chrétiens, ne libérèrent

[1] Par ces termes, le chroniqueur entend vraisemblablement les richesses des églises et les biens des particuliers.

Digitized by Google

chacun de leurs prisonniers qu'au prix de dix ou de vingt mille (pièces de monnaie) : ce fut au point qu'à Ardjêsch et à Ardzgué, on racheta un seul prêtre au prix de trente mille tahégans [1].

» Mais ce fut là la ruine du cruel et impie tyran Yousouf; car Dieu retira de lui son secours, et rien ne lui réussit plus désormais. Ceci se passait l'an 865 de l'ère arménienne (A. D. 1415-1416). Après cet événement, Yousouf se rendit dans le Diarbékir; puis il descendit dans la contrée de Schâm, comme un renard, et il en revint comme un malheureux vagabond; car son fils qu'il avait établi Khan (ou gouverneur) sur toute cette contrée venait de périr [2].

» L'année suivante (866 — 1417), Othman, seigneur d'Amid, alla prendre Erzenga, et fit périr dans les tourments Pir Omar [3]. L'année d'après (867 — 1418), Schahroukh [4], souverain du Khorasan, fils de Thamour, rassembla son armée, composée de troupes

[1] On ne peut bien déterminer la hauteur de cette somme, puisqu'il y eut des tahégans d'or et d'argent, variant sans doute en poids et en valeur intrinsèque d'un État à l'autre. Voir dans la *Revue archéologique* (t. X, novembre 1853), la lettre M. V. Langlois à M. G. Aïvasowsky sur les monnaies arméniennes, et le traité du P. Pascal Aucher sur *les poids et mesures des anciens* (en arménien, Venise, 1821, in-4°, pp. 71-74).

[2] On sait que deux des fils de Yousouf moururent avant lui, Pir Boudak, et Émir Absal (d'Herbelot). Le premier, qui était l'aîné, aurait plutôt résidé dans l'Aderbaïdjan, comme il ressortira des observations ci-après. Le second avait peut-être été chargé de garder les provinces inférieures des États de Yousouf, voisines de la Syrie ou du Schâm, et c'est là qu'il serait mort. Tchamitch (t. III, p. 459) nomme Yézid (Iézid), le fils de Yousouf, qu'il fait mourir vers 1418 gouverneur de l'Arménie.

[3] On a vu plus haut le successeur de Taharten réconcilier Othman avec Yousouf; mais le Turcoman d'Amid, voyant le moment favorable, ne manqua pas d'aller détruire une principauté qui relevait alors des Turcomans du Mouton noir.

[4] La forme arménienne du nom (Schahrouh) peut être transcrite assez exactement sous celle de *Schahroukh* que nous conserverons dans la version des extraits, maintenant partout ailleurs l'orthographe reçue du nom de SCHAH-ROKH, dans laquelle on retrouve en composition les mots *schah*, roi, et *rokh*, tour, par allusion à un coup du jeu d'échecs dans lequel ce fils de Timour excellait.

Digitized by Google

innombrables, et s'avança, pour combattre Yousouf, jusqu'à Soultanieh et Tauriz. Yousouf marcha à sa rencontre; mais, quand ils furent l'un près de l'autre, se livrant combat chaque jour [1], Dieu tira vengeance du Turcoman pour les vexations qu'il avait exercées sans aucune pitié : car le tyran tomba tout à coup malade et mourut.

» Les troupes de Yousouf laissèrent leur chef lui-même sans sépulture, et firent retraite en hâte [2]. Elles passèrent dans le pays lamentable et infortuné, foulé si souvent par les pieds des chevaux, le canton de Katchpérouni. Elles s'imposèrent aux monastères des chrétiens et à leurs bourgs, jusqu'à l'époque du printemps, et, quand elles partirent, elles dépouillèrent tout le monde. Cependant le fils de Yousouf, Asbahan, fit beaucoup d'efforts en faveur des fidèles et, leur montrant sa commisération, il leur donna la liberté de passer dans le canton de Reschdouni. C'est à grand'peine que nous échappâmes aux troupes du Djagatéen (Schahroukh) : car elles arrivèrent, comme l'aigle au vol rapide, dans le pays de Daron jusqu'à l'armée du Turcoman. Celle-ci, abandonnant bagages et butin, opéra sa retraite en secret et se rendit sur le territoire du Schâm, dans les campagnes de la ville d'Amid. »

Observations.

Notre chroniqueur, il fallait s'y attendre, ne dit pas un mot de la rivalité des enfants et des petits-enfants de Timour compétiteurs à l'empire, et il met en scène fort tard le sulthan Schah-Rokh, quand il en vient à la triste fin de Yousouf, qu'il représente comme la juste punition de ses brigandages et de ses cruautés. L'indomptable Turcoman, qui avait été réduit à l'inaction par les victoires

[1] Littéralement, « aujourd'hui et demain. »

[2] On prétend qu'après avoir pillé ses tentes, ses propres soldats lui coupèrent les oreilles pour en avoir les pendants, et que, son corps étant resté d'abord sans sépulture, quelques-uns de ses officiers le portèrent à Argis (Ardjêsch), où il fut enterré. — D'Herbelot, p. 234; de Guignes, t. III, p. 303.

Digitized by Google

décisives de Timour sur tous ses ennemis, reprit la campagne aussitôt après la mort de ce monarque à Otrar (1404). Les provinces occidentales de l'empire mongol ne furent plus défendues alors que par le mirza Miranschah, qui avait possédé, depuis plusieurs années, le gouvernement de l'Aderbaïdjan et des pays voisins. Il tenta de protéger ces provinces, qui formaient son héritage, contre l'agression des princes qui en revendiquaient la possession; il mit ses fils à la tête de ses armées, et, quoique ne pouvant plus compter sur le secours de ses frères et de ses neveux, occupés à établir leur propre domination dans la partie orientale de l'empire, il résolut de soutenir l'honneur et les droits de sa dynastie. Malheureusement, des divisions de famille préparèrent le succès des ennemis des Timourides sur le territoire dont la défense était naturellement confiée aux armes de Miranschah. Son fils Abou-Bekr prétendit prendre à ses dépens le titre de sulthan et faire de Tauriz le siége de son royaume [1] : il ne persista point dans la révolte; mais, sans doute, les forces des Mongols se trouvèrent partout diminuées ou éparpillées dans les États de l'Asie antérieure le plus exposés aux invasions du dehors.

Les deux mirzas, Miranschah et Abou-Bekr, agissaient de concert, quand Cara Yousouf et les Turcomans menacèrent tout à coup les villes principales de l'Aderbaïdjan. Ils appelèrent du côté de l'Orient des corps de troupes auxiliaires, et mirent les forteresses en état de défense [2]. L'attaque fut prompte et décisive : les envahisseurs occupèrent tour à tour les villes les plus peuplées. « L'émir Cara Yousouf et les autres Turcomans, nous dit Abd-» Errazzak [3], entrèrent dans la ville de Soultaniah et y séjour-» nèrent une nuit; le lendemain, ils livrèrent la place au pillage » et emmenèrent la population à Tebriz, à Maragah et à Ardebil. »

L'historien persan raconte longuement la rencontre de Cara

[1] Abd-Errazzak expose en détail cet épisode et tous les incidents qui marquèrent l'espèce d'anarchie survenue dans la famille de Timour après sa mort. Voir les extraits traduits par M. Ét. Quatremère, dans sa *Notice*, pp. 55 et suiv., pp. 62, 64.

[2] *Notice*, ibid., pp. 110, 112 et suivantes.

[3] *Ibid.*, pp. 132-133.

Digitized by Google

Yousouf avec Miranschah, et la catastrophe dans laquelle le fils de Timour perdit la vie, l'an de l'hégire 810 (A. D. 1407). Les Mongols marchèrent en force pour enlever l'Aderbaïdjan aux Turcomans, qui le dévastaient. L'engagement eut lieu à peu de distance de Tauriz, autour de laquelle Cara Yousouf fit creuser de nouveau un fossé. Abd-Errazzak, qui doit rapporter la défaite d'un puissant prince allié à ses protecteurs, met très-haut la valeur déployée par les combattants des deux armées [1]. « Les » braves qui composaient l'armée de Cara Yousouf s'avancèrent » au combat avec une intrépidité comparable à celle d'Esfendiar.... » Mirza Abou-Bekr, à la vue de ces faits, poussa un cri de fu- » reur, mit en déroute les Turcomans qui se trouvaient devant » lui, et tua Djelal-Eddin-Zirek. Les deux armées se trouvèrent » tellement mêlées et confondues, qu'il était impossible de dis- » cerner les vainqueurs des vaincus. Mirza Abou-Bekr, semblable » à un lion affamé et à un loup dévorant, courait de tous côtés, » renversant tout ce qu'il rencontrait. Après s'être ainsi, durant » quelque temps, plongé dans la mer du combat, ayant regagné » son poste, il vit ses troupes complétement en désordre. Par » suite des arrêts de la Providence, le prince Moezz-Eddin Mirza » Miran-Schah avait péri dans l'action. Mirza Abou-Bekr, réduit » à prendre la fuite, se retira vers Soultaniah [2]. Les Turcomans » recueillirent un butin immense. »

A cet extrait, qui est un ample commentaire de la brève mention d'un si grand événement dans la chronique de Thomas, nous ajouterons un passage qui le suit dans Abd-Errazzak, pour donner une idée des sentiments généreux attribués de son temps au fougueux Turcoman. Quand un des siens vint présenter à Cara Yousouf la tête du sultan Miranschah « qui avait eu le bonheur d'obtenir la couronne du martyre, » l'émir adressa à cet homme des reproches violents et le fit décapiter; puis il ordonna de laver

[1] *Notice* citée, pp. 134-135.

[2] La prise de Soultaniah suivit de quelques mois cette bataille; l'émir Bestam, qui en fit le siége, fut investi par Yousouf du gouvernement de l'Irak-Adjem (*ib.*, pp. 135-136).

Digitized by Google

la tête du sulthan et de l'enterrer avec le corps dans la ville de Sorkhab. « Cara Yousouf ne cessait de dire : « Si Mirza Miran-» Schah m'avait été amené vivant, je l'aurais traité avec toute la » bienveillance qu'il méritait. » Il se prosterna pour rendre grâce à Dieu de cette victoire, et, après avoir donné à ses braves émirs des témoignages éclatants de sa faveur, il les congédia. »

La prompte retraite d'Abou-Bekr devant Yousouf est ensuite confirmée en ces termes par Abd-Errazzak [1] : « Mirza Abou-Bekr, » par suite de la mort de son père et de la déroute de son armée, » ne pouvant plus rester dans les provinces d'Azerbaïdjan et » d'Irak, prit la route du Kerman. » Thomas de Medzoph parle du retour d'Abou-Bekr, l'année suivante, à la tête d'une nouvelle armée; mais il affirme que ce prince n'engagea point d'action contre le Turcoman, et qu'il lui laissa un butin considérable en faisant brusquement retraite pendant la nuit. Il ne s'occupe plus de ce prince, ni de son frère Omar, qui périrent, comme leur père, sur le champ de bataille [2].

Le chroniqueur touche en passant à la lutte que Cara Yousouf et Othman engagèrent en Arménie, peu après la victoire remportée par le premier à Tauriz : cette lutte fut provoquée par la rivalité politique des deux tribus des Turcomans, dont nous parlions dans les préliminaires. La possession de Mardin, paraît-il, en fut l'occasion : cette forteresse de la Mésopotamie arménienne avait été longtemps la possession des Turcomans du Mouton blanc; mais, comme nous l'apprend Abd-Errazzak [3], le gouver-

[1] *Notice*, p. 138.

[2] Les deux fils de Miranschah réunirent en vain de nouvelles troupes dans le Kerman et le Sejestan; ils furent victimes de leurs propres querelles que la prévoyance de Schah-Rokh, leur oncle, termina par la force des armes.—Voir d'Herbelot, *Bibl. orient.*, pp. 18 et 585.

[3] *Notice* de M. Quatremère, p. 180. — Notons que *Mârdyn* est le nom syriaque et arabe de la ville que les Arméniens appellent *Merdin*, et qui est nommée communément *Mardin* (*Mémoires* de Saint-Martin, t. I, pp. 60-61). — L'anonyme syriaque (p. 9) parle longuement des efforts faits par Othman pour conserver à sa race la forteresse et la contrée de Mardin : les dates qu'il donne ici et ailleurs d'après l'ère des Grecs, paraissent être sujettes à caution.

Digitized by Google

neur que Cara Yousouf y avait mis lui fit savoir qu'il lui était impossible de la défendre longtems contre l'émir Othman ou Osman. « Cara Yousouf, dit l'historien, traversant un désert im-
» praticable, arriva dans les environs d'Amid. Cara Osman, de
» son côté, se dirigea vers la plaine de Mousch : les deux armées
» se trouvèrent bientôt en présence, et se livrèrent un combat
» terrible. Enfin la victoire se déclara pour l'émir Cara Yousouf,
» qui resta maître de la forteresse de Mâredin, où il plaça un
» *darogah* (gouverneur); après quoi il congédia ses troupes et
» passa l'été dans le campement d'Aladak [1]. »

Les hostilités se prolongèrent probablement dans le Diarbékir, où étaient réunies les tribus du Mouton blanc, obéissant à Othman ; le chroniqueur parle du ravage de la contrée par Yousouf et du siége de deux places, Amid et Arghni. Puis il attribue la réconciliation des deux émirs à l'intervention de Pir Omar, seigneur d'Erzenga, dans la haute Arménie. Le nom de ce personnage se retrouve dans Abd-Errazzak [2], comme celui du gouverneur, Nâser-Eddin-Pir-Omar, que Yousouf donna à la forteresse d'Arzendjan (qui est identique à la ville arménienne d'Erzenga, ainsi qu'on l'a vu plus haut). Voici en quelles circonstances : « Ayant reçu des plaintes nombreuses contre Scheïkh-
» Hasan, gouverneur d'Arzendjan, lorsqu'il se trouvait à Avnig,
» Yousouf mit le siége devant cette ville, et la tint bloquée
» l'espace de quarante-cinq jours. Les habitants, réduits à la plus
» grande détresse, eurent recours aux supplications et aux
» larmes. Cara Yousouf se laissa fléchir par leurs prières. » Cette donnée explique parfaitement ce qu'a dit le chroniqueur de la soumission d'Erzenga à Yousouf, qui s'est faite sans hostilités, à la lettre, « pacifiquement » (*khaghaghouthiamp*). Il est vraisemblable que le nouveau gouverneur, Pir Omar, ancien vizir

[1] Les monts Aladagh, qui se relient à la chaîne du Taurus et qui séparent la province d'Ararat du Douroupéran, au cœur de l'Arménie, fournissaient une station favorable pour le campement d'été, *iilak* ou *iaïlaq* (en turc). Yousouf y séjourna quelquefois, comme Timour l'avait fait avant lui.

[2] *Notice*, p. 181.

Digitized by Google

de Yousouf, intervint auprès de cet émir pour suspendre la guerre acharnée qu'il faisait à Othman.

On est redevable à Abd-Errazzak d'une date précise que le chroniqueur a négligé de donner à ce point d'histoire : « Tous » ces événements, dit-il, se passèrent dans l'année 813. » C'est donc en 1410 que Yousouf était parvenu, par de nouveaux faits d'armes, à affermir sa domination en Arménie. C'est dans cette même année qu'il eut à combattre le sulthan Ahmed, à qui le malheur l'avait uni pendant leur captivité commune à la cour du sulthan d'Égypte, vers la fin du règne de Timour. Pendant que Yousouf faisait des conquêtes au nord de l'Euphrate et du Tigre, Ahmed était rentré dans Bagdad, et dès lors les deux princes qui s'étaient juré une amitié mutuelle furent divisés par leurs intérêts politiques. Le sulthan ilkhanien, jaloux de la puissance que l'émir turcoman avait fondée en peu d'années, résolut de lui enlever Tauriz et l'Aderbaïdjan. Il échoua dans ce projet, et sa mort mit fin à la dynastie des Ilkhaniens, descendants de Houlagou, qui avait fleuri dans ces mêmes contrées pendant un siècle environ [1].

On lira volontiers le récit fort simple que fait Abd-Errazzak d'un événement résumé en peu de lignes par le Medzophetzi; en voici les faits saillants [2] : « Le douzième jour du mois de Moharram » (le 17 mai 1410), Sulthan-Ahmed partit de Bagdad et prit la » route de l'Aderbaïdjan. Arrivé dans les environs de Hamadan, » il soumit les Curdes de ce canton.... Le vingt-sixième jour de » Rébi premier (29 juillet 1410), le sulthan arriva dans la ville

[1] Cons. De Guignes, *Histoire générale des Tartares*, t. III, chap. 17 (les Mongols-Ilkhaniens), pp. 293-300.

[2] *Notice*, pp. 193-195. — Thomas passe sous silence une campagne heureuse de Yousouf, vers 1411, contre Scheïkh Ibrahim, vali ou souverain du Schirvan, qui avait réuni, en Géorgie et ailleurs, de grandes forces pour agir au nord de Tauriz de concert avec le sulthan Ahmed, mais qui fut battu avec ses alliés et conduit enchaîné à Tebriz avec ses enfants et ses serviteurs. L'émir Scheïkh Ibrahim se réconcilia promptement avec son vainqueur, et il recouvra le gouvernement du Schirvan, où il rentra l'année suivante (M. de Frémery, Fragments de Mirkhond et de Khondémir, relatifs à l'histoire des Schirvanschah. — *Journal asiatique*, février-mars 1851, t. XVII, IVme série, pp. 139-147.)

Digitized by Google

» de Tebriz. Des troupes, envoyées par lui à la poursuite de » Schah-Mohammed (fils de l'émir Yousouf), atteignirent ce » prince près de Salmas et le mirent en déroute. Cependant » l'émir Cara Yousouf se trouvait dans le gouvernement d'Ar- » zendjan et s'occupait activement à organiser les affaires de » cette province. Dès qu'il apprit ces nouvelles, il s'avança vers » Tebriz. Le vendredi, vingt-huitième jour de Rébi second (le » 30 août 1410), le sulthan et Cara Yousouf se trouvèrent en » présence, près du bourg d'Asad, situé à deux parasanges de » Tebriz. Les deux partis en vinrent aussitôt aux mains, et se » livrèrent un combat acharné. Sulthan-Ahmed se distingua per- » sonnellement par des traits d'une bravoure éclatante. Mais, » ayant eu le bras blessé d'un coup de flèche, ses troupes, hors » d'état de résister plus longtemps, se débandèrent, et se mirent » dans une déroute complète. Les soldats de l'émir Yousouf se » livrèrent entièrement au pillage. Le sulthan s'était jeté dans un » jardin; un misérable habitant de Tebriz, nommé Beha-Eddin- » Djoulah, alla avertir l'émir Cara Yousouf, qui envoya aussitôt » un corps de troupes à la recherche du sulthan. Celui-ci, en » voyant arriver ces émissaires, comprit qu'il était prisonnier. Il » se résigna aux ordres de la Providence, et se laissa charger de » chaînes sans faire aucune résistance : on l'amena en présence » de Cara Yousouf, et, après divers événements, il fut condamné » à mort et étranglé, par ordre de cet émir. On laissa, pendant » deux ou trois jours, le corps du prince couché sur la poussière, » attendu que des hommes turbulents voulaient faire croire que » le sulthan avait échappé sain et sauf[1]. »

Nous apprenons aussi du même Abd-Errazzak que « l'émir Cara » Yousouf, après cette victoire éclatante, s'abstenant de punir et » de piller les habitants de Tebriz, qui avaient secondé le sulthan,

[1] Abd-Errazzak dit ensuite que le corps d'Ahmed, à la demande des habitants de Tauriz, fut enterré dans un édifice appelé *Dimaschkieh*, où l'on déposa aussi ceux de ses proches qui « reçurent le breuvage du martyre. » — Le sulthan Ahmed eut d'abord la vie sauve; mais plusieurs seigneurs de l'Irac, en rappelant son esprit turbulent, obtinrent de Yousouf contre lui une sentence de mort. (D'Herbelot, s. v. *Avis*, pp. 139-40, — d'après Khondémir.)

Digitized by Google

» prit la route de Merend, pour retourner dans sa capitale; » et, « qu'après y avoir séjourné quelque temps, il revint à Tebriz, » dans le dessein d'y établir son quartier d'hiver. » Dès lors, la puissance de l'heureux Turcoman fut à son apogée [1]; « car il possédait les provinces de la Chaldée, de la Mésopotamie et de la Médie, une grande partie de l'Arménie et de la Géorgie, et il menaçait déjà la Syrie et la Natolie, » quand il se trouva, peu d'années après, 1419 de J. C., en présence des forces amenées par Schah-Rokh des provinces orientales de son empire.

Thomas de Medzoph a rapporté brièvement la dernière campagne de Yousouf, interrompue tout à coup par sa maladie et sa mort, alors qu'il allait se mesurer avec l'empereur Schah-Rokh, désireux de venger la mort de son frère Miranschah et de réparer l'atteinte portée à l'honneur des siens. Les projets ambitieux du Turcoman sont bien connus d'ailleurs : Abd-Errazzak ne les a pas perdus de vue en exposant les événements qui remplissent chaque année du règne de Schah-Rokh.

L'esprit enflé par ses succès, se voyant paisible possesseur de la ville de Tebriz, Cara Yousouf, nous dit l'historien persan [2], « songea à introduire dans sa famille le titre de *Khan*. En conséquence, ayant fait élever un trône d'or, il donna un festin somptueux auquel il invita les principaux personnages de l'Azerbaïdjan. En leur présence, il décora de la couronne et de la ceinture Pir-Boudak, l'aîné de ses fils, et l'éleva ainsi à la souveraineté [3]; puis, l'ayant fait asseoir sur le trône d'or, il lui présenta ses hommages comme aurait pu faire un serviteur. » Après les recherches de notre savant maître, Étienne Quatremère, sur l'extension qui fut donnée dans l'histoire au titre de *Khan*, « chef suprême, » qu'il nous suffise de noter en passant que ce titre d'origine mongole cessa, à partir du XVme siècle, d'être appliqué exclusivement aux puissants empereurs des Tartares. Les princes mongols de la

[1] D'Herbelot, s. v. *Cara-Josef*, p. 234.

[2] Quatremère, *Notice*, pp. 209-210, 234, et *Mongols de la Perse*, pp. 84-88.

[3] Le surnom de *Khan* a été conservé en effet, par les historiens orientaux, à ce fils de Yousouf, qui mourut du vivant de son père. (Voir d'Herbelot, pp. 234 et 694.)

Digitized by Google

Perse s'étaient fait nommer *Il-khans*, c'est-à-dire « maîtres des pays. » On donna probablement aux derniers sulthans de cette dynastie la seule épithète de *Khan*, comme le fait notre chroniqueur dans le chapitre que nous commentons; on appelait le sulthan Ahmed, nous dit-il, « Khan et fils du Khan Avis. » La transcription arménienne de ce titre étranger eut la forme tantôt de *Ghan* (comme dans le texte du Medzophetzi), tantôt de *Khan*.

Pour bien comprendre dans quelles vastes limites Yousouf avait étendu son empire en peu d'années, il faut savoir, — ce que le chroniqueur arménien n'a pas pris garde de relater, — que la prise de Tauriz sur Ahmed fut suivie de près de la prise de Bagdad, capitale de ce prince [1], et que Schah-Mohammed, fils de Yousouf, exerça dans ce nouvel état l'autorité d'un souverain. L'émir du Mouton noir ne resta jamais inactif : il combla en toute occasion les chefs turcomans de témoignages de sa bienveillance; il veilla sans cesse à l'entretien et à l'armement de ses troupes; au témoignage d'Abd-Errazzak, « de tous les souverains dont l'histoire » a conservé les noms, aucun n'eut jamais des troupes mieux » équipées que l'émir Cara Yousouf. » Il ne laissa point de repos à l'émir Othman, qui était toujours en armes dans la contrée d'Amid; il s'assura de la soumission du Schirvan, où des chefs intrépides, de race turcomane, entretenaient toujours des troupes pour faire irruption dans ses États. Yousouf ne déposa jamais les armes, afin d'assurer sa domination contre toute surprise [2], et il montra dans ses relations avec les autres princes les talents d'un grand politique.

Le fondateur de la dynastie des *Cara-Coïnlou* jouit, pendant quelques années, de l'autorité monarchique dans l'État qu'il avait créé, au sein des plus belles contrées de l'Asie antérieure. Mais l'expédition que Schah-Rokh avait préparée de longue main, avec tout l'appareil militaire qui convenait à un empereur des Tartares [3],

[1] *Notice* sur Abd-Errazzak, pp. 210-211.

[2] Récit d'Abd-Errazzak, touchant les années 814-816 de l'hégire (A. D. 1411-1413). *Notice* citée, pp. 234-236, pp. 244-45, pp. 271-274.

[3] Dès l'an 816 (1413), — suivant Abd-Errazzak (*ib.*, pp. 237-239), — Schah-Rokh donna des ordres pour que toutes ses armées fussent prêtes, afin

Digitized by Google

se réalisa l'an 822 de l'hégire (1419 de J. C.), et c'est au moment d'engager la lutte avec son ennemi déjà campé dans l'Aderbaïdjan, à la tête de hordes innombrables, que Yousouf succomba tout à coup, par suite d'une maladie [1]. C'est sous le règne de son fils Iskender, deuxième souverain de sa dynastie, que nous verrons en action le grand monarque timouride, le « Khacan heureux, » *Khacan saïd*, comme ses peuples et ses historiens l'ont appelé. Nous avons à regretter de ne pouvoir continuer la suite des guerres de Schah-Rokh et des Turcomans à l'aide du récit qu'on en trouve dans la partie encore inédite du grand ouvrage d'Abd-Errazzak.

Pour terminer ces observations sur le rôle politique et militaire de Yousouf, nous ne pouvons mieux faire que de transcrire quelques passages de la lettre de Schah-Rokh à Mirza-Iskender [2], rendue publique au premier moment où son expédition vers l'ouest fut résolue : « Aujourd'hui, nous avons pour dessein unique d'aller réparer les désordres causés par le Turcoman Cara Yousouf, de régler et organiser les affaires de la province d'Azerbaïdjan... Depuis l'époque de la catastrophe terrible qui frappa notre frère, ce prince auguste, ce vénérable martyr, nous avons toujours regardé comme un devoir essentiel le soin de remédier au mal causé par cet événement... Le Dieu très-haut a mis entre

de reprendre à l'émir turcoman ses meilleures conquêtes, et de tirer de ses ennemis une vengeance éclatante. « Plusieurs chaînes d'éléphants énormes, amenés de Samarcande, furent placées en avant des bataillons. » L'empereur adressa même à Mirza Iskender, prince de sa famille, un manifeste où il exposait ses vues personnelles au sujet de cette expédition; lui-même s'était avancé jusqu'à Nischabour; mais des raisons d'État, résultant des dispositions des princes chargés de la garde des provinces orientales, firent ajourner la marche de l'armée mongole.

[1] L'an 1420, dans le camp d'Aoudgiân, près de Tauriz. — (D'Herbelot et de Guignes.)

[2] Ce prince, fils d'Omar Scheïkh et petit-fils de Timour, avait été mis en possession de la souveraineté de l'Irac et de la province de Fars, après la chute de Pir Mohammed; mais il fit défection à Schah-Rokh, son oncle, avant le commencement de la campagne; la révolte fut comprimée; mais la guerre politique, encore retardée (*Notice*, ibid., pp. 240-266).

Digitized by Google

nos mains tout ce qui peut assurer notre vengeance; cent mille cavaliers, légers comme la foudre, sont constamment réunis dans notre cour auguste. Comme, d'un autre côté, personne n'a jamais tenté contre notre famille un attentat pareil à celui dont Cara Yousouf s'est rendu coupable; que cet homme n'a nullement renoncé à ses idées d'indépendance, et persiste obstinément dans ses sentiments d'hostilité et de révolte, sa punition, d'après les lois de la nature et de la religion, est pour vous, comme pour nous, un devoir sacré, une obligation indispensable. »

§ II.

PREMIÈRE LUTTE DU FILS DE YOUSOUF, ISKENDER OU SKANDAR, CONTRE LE SULTHAN SCHAH-ROKH.

« Le fils de Yousouf, Skandar [1], ne se trouvait point auprès de son père (quand celui-ci vint à mourir), parce qu'il résidait comme son lieutenant (dans une autre province). Mais il arriva du pays de Bagdad en toute hâte, et, recueillant les soldats de son père, ainsi que les braves de Hizan [2], il alla dans le canton de Pakrevant, près du saint monastère élevé par Tiridate et Grégoire l'Illuminateur. Il avait d'abord le dessein de marcher contre Schahroukh. Or, Schahroukh lui-même avait pénétré jusqu'aux cantons de Her

[1] Les Arméniens ont adopté la forme orientale du nom d'Alexandre, *Skander*, *Sekander*, *Iskender*, suivant l'exemple qu'en ont donné les Persans, et ont appelé les personnages modernes de ce nom : *Skantar*, *Skanthar*, que l'on peut transcrire *Skandar*. — Nous reviendrons ci-après sur les noms des fils de Cara Yousouf.

[2] On serait porté à croire que les chefs turcomans pouvaient compter sur une horde militaire, d'une bravoure éprouvée, habitant à Hizan ou Hizoun, localité qui a figuré plus haut dans l'histoire des marches de Timour en Arménie (sect. I, § II, p. 40, note), dans le voisinage du pays montagneux de l'Arménie méridionale, le Curdistan actuel.

Digitized by Google

et de Zaravant, et en dernier lieu jusqu'à Pergri. C'est alors que lui parvint le bruit de la prochaine arrivée de Skandar.

» De là, Schahroukh marcha avec une multitude innombrable de soldats jusqu'à la ville d'Ardjêsch. Il fit creuser des fossés en deux endroits : l'un, à Ardjêsch même; l'autre, à Asbisag [1], jusqu'au mont Aghou. Le lendemain, il se rendit dans la plaine d'Abahouni, à Khanakah, et il fit encore creuser un fossé, par crainte du fol et intrépide guerrier Skandar.

» Quand ils furent arrivés à Vaghaschaguerd, dans les plaines du canton de Pakrevant, les deux ennemis campèrent front contre front, et, les hostilités une fois engagées, ils se portèrent l'un à l'autre de grands coups. Le fameux et intrépide guerrier Skandar pénétra jusqu'au milieu de l'armée innombrable de Schahroukh; il fit périr une foule de soldats du Djagatéen, et il coupa les trompes des éléphants [2]; il enleva une des femmes d'entre les concubines de son ennemi, de l'habitation même de Schahroukh, et répandit la crainte et l'épouvante dans toute l'armée orientale.

» Or, Schahroukh était demeuré jusque-là libre de toute crainte de la part de Skandar. Mais tout à coup des serviteurs vinrent lui dire : « Pourquoi restes-tu ici en sécurité? Voilà que nous périssons par la peur du brave et intrépide fils de Yousouf! » Alors, sortant de sa tente, Schahroukh donna l'ordre de transporter les chameaux et le bétail (qui se trouvait) en avant de l'armée. Tous se mirent à crier d'une seule voix. Les enchanteurs tendirent leurs papiers bien haut vers le ciel [3]. Les soldats, tirant leurs épées, se dirigèrent sur l'ennemi, et, à l'instant même, frappant

[1] Asbisag était un bourg situé près d'Ardzgué, ville voisine d'Ardjêsch, au nord du lac de Van. Le passage de Thomas fait autorité sur ce point de topographie historique. (Voir l'*Arménie anc.*, d'Indjidji, p. 128.) — Abahouni ou Abahounikh est un canton montagneux au nord du Douroupéran, proche des deux villes citées à l'instant (*ibid.*, pp. 128-130).

[2] Littéralement : les naseaux de l'éléphant, c'est-à-dire, des rangs d'éléphants composant une des forces de l'armée tartare.

[3] C'est probablement une allusion à l'usage existant d'ancienne date chez les Mongols d'élever dans les airs des papiers écrits, couverts de formules sacrées.

Digitized by Google

à grands coups d'épée, ils exterminèrent les troupes du rebelle Turcoman.

» On put voir en ce moment l'angoisse excessive de cette grande multitude; le bruit effroyable des cris faisait branler et trembler les deux partis, comme il advint jadis par le fait des Perses (à l'armée) du brave Vartan et de Mouscheg [1]. Mais, en cette circonstance, le père reniait le fils, et le fils le père; la mère reniait sa fille, et la fille sa mère.

» Les deux frères, Skandar et Asbahan, s'échappèrent avec peine, et ils arrivèrent en fugitifs, avec peu de soldats, dans la région inférieure du pays, à Merdin et à Mousoul [2] : le camp tout entier et les tentes tombèrent entre les mains du Djagatéen. Aux mêmes endroits où les Turcomans s'étaient partagé les prisonniers d'entre les Géorgiens et les Arméniens, en vérité, dans ces endroits mêmes ils furent réduits en captivité; en ces mêmes lieux, ils furent exterminés et périrent en foule, jusqu'à un nombre qu'il est impossible de compter. Qui serait capable d'exprimer par l'écriture les cris aigus et les vociférations des enfants des infidèles, qui demeurèrent abandonnés en ces mêmes lieux, et qui tous périrent de faim ou furent dévorés par les bêtes sauvages? Ceci se passait l'an 870 de notre ère (A. D. 1420-1421) : le Djagatéen, emportant tout son butin, s'en retourna dans le Khorasan d'où il était venu.

» Les fils de Yousouf, qui étaient fugitifs, s'en étaient allés dans les parties inférieures du pays. Mais quand ils eurent appris le départ des Djagatéens, Asbahan vint par la route de Paghesch jusqu'à Tauriz, et il y séjourna quelques jours avec peu de troupes [3].

[1] Le chroniqueur rappelle ici, en manière d'exemple, les combats héroïques racontés par Élisée, historien classique de l'Arménie du Vme siècle. Le livre d'Élisée, tout plein des exploits de Vartan le Mamigonien et de ses compagnons, a été vulgarisé en 1844 par un essai de traduction française dû à un prêtre arménien de Constantinople, fixé à Paris, M. Grégoire Kabaragy Garabed.

[2] On trouve dans les manuscrits de notre auteur différentes orthographes: *Môsl, Mousl* et *Mousoul,* du nom de la ville importante de la Turquie d'Asie, Moussel ou Mossoul, chef-lieu d'un *eyalet* ou gouvernement.

[3] Le nom de ce fils de Yousouf est écrit de diverses manières dans les

Digitized by Google

De son côté, le second des frères, Skandar, s'avançant par la route de Bagdad, pénétra jusqu'à Tauriz, en chassa son frère, s'empara de tout le pays, et régna en souverain sur toutes les contrées de notre patrie. Son frère (Asbahan) se rendit alors dans le canton de Pasen, et s'empara de la forteresse d'Avnig. L'année suivante (1422), il passa auprès de son autre frère (qui gouvernait) à Bagdad, nommé Schah-Mahmoud [1]. Il se maintint là pendant deux ans; plus tard, il réunit ses forces contre son frère, et se rendit maître de tout le pays des Babyloniens [2]. Schah-Mahmoud sut se dérober à son frère; mais il tomba entre les mains des Djagatéens qui le firent mourir : car il était d'un caractère pacifique et ami des chrétiens, et plusieurs disaient même qu'il était serviteur du Christ.

» Quant à Asbahan, il remplit de sang le pays des Babyloniens; car il enlevait de force les trésors de cette contrée, les faisait cacher dans des lieux secrets, et massacrait ensuite ceux qui en avaient la garde. Il n'épargnait ni le Dadjig, ni le Syrien [3]. Il dévasta et dépeupla, par la déportation des captifs, Mousoul, Sendchar [4], Theglath [5] et toutes les contrées environnantes. En-

manuscrits : *Asbahan*, *Aspahan*, *Isbahan*, et *Sbahan*. Ce sont les mêmes variations d'orthographe que présente le nom de la ville d'Ispahan, capitale de la Perse.

[1] C'est celui des fils de Yousouf, appelé Schah Mohammed dans les sources musulmanes. S'il faut en croire notre chroniqueur, il aurait été tué par un parti de Mongols musulmans, peut-être à titre de protecteur des chrétiens.

[2] Les auteurs arméniens nomment *Papilatzikh* les habitants de l'ancienne Mésopotamie, et surtout du pays de Babylone, *Papelasdan* (en arménien), qui avait Bagdad pour nouvelle capitale.

[3] Sous la dénomination d'*Asori*, les écrivains arméniens comprennent en général les populations syriennes, et non pas seulement les populations occupant le sol de l'ancienne Assyrie. Le même mot sert, dans quelques anciens historiens, pour les deux pays distingués par les noms d'Assyrie et de Syrie dans l'antiquité.

[4] Sindjar ou Sendchar, — plus anciennement Sinkara, — ville de la Mésopotamie syrienne.

[5] Ce n'est point le nom d'une ville, mais d'un pays avoisinant le Tigre. *Theglath* est un des noms arméniens de ce fleuve nommé en syriaque *De-*

Digitized by Google

suite il se dirigea sur Dchizir [1], et il y fit de grands massacres. Puis il marcha sur Merdin, et beaucoup de chrétiens furent tués [2]. Mais le seigneur de Merdin, le sultan Hamzah, fils d'Othman, marcha à sa rencontre, et s'empara de tout son camp et de tout son butin. Asbahan lui-même s'échappa avec peine des mains de son ennemi : parce que le sang des innocents avait crié vers Dieu, il fut anéanti lui et son armée.

» Skandar, qui résidait en souverain dans la ville royale de Tauriz, — l'an 871 de notre ère (A. D. 1421-22), — marcha avec ses troupes sur Klath, s'empara de toute la contrée, et campa devant la forteresse d'Aghovanitz [3]. Un Curde, nommé Scharaf, ayant voulu faire résistance avec des chrétiens imprudents, ils se mirent à injurier Skandar sur le haut de la forteresse. Enflammé de colère, Skandar donna l'ordre à ses soldats de lancer des flèches contre eux : en un instant, ils furent maîtres de la place et, levant leurs épées sur les chrétiens, ils tuèrent cent cinquante personnes de la population qui y était rassemblée. Ils forcèrent soixante personnes d'accepter la doctrine impure de Satan, à Dzghak, à Aghovanitz et dans d'autres bourgs. Ils prirent une grande quantité de femmes et d'enfants, et ils les emmenèrent en captivité; ils en firent périr plusieurs : il arriva cependant qu'on en put racheter quelques-uns pour peu d'argent et qu'on les ramena dans leur pays. A partir de ce jour jusqu'au dernier jour des ravages exer-

glath (Castelli, *Lexicon syriacum*, p. 209), et en arabe *Didjleh*. (Voir le Dictionnaire des noms propres de Mékhitar (en arménien), s. v. *Digris*, et les tomes VIII et IX de l'Asie occidentale dans l'*Asie* de Ch. Ritter.

[1] *Kezir* ou *Dchizir*, la *Djezireh* des Arabes, ville entre deux bras du Tigre, appelée en syriaque *Gozarta di Kerdou*, « île des Curdes » et aussi *Beth-Zabdeh*. (Voir Saint-Martin, *Mém.*, t. I, p. 162, et l'anonyme syriaque, éd. Behnsch, p. 22.)

[2] Le manuscrit de Venise donne cette leçon, au lieu de celle du manuscrit 96, que l'on traduirait : « Et il tua trente chrétiens. »

[3] Ce passage de Thomas, cité en entier par Indjidji (*Arm. anc.*, p. 507, suppl.), permet de placer le bourg fortifié d'Aghovanitz dans le nord du Douroupéran, non loin de Klath, et à peu de distance du lac de Van. C'est dans la même contrée que l'on doit chercher le bourg de Dzghak ou Dzlak, dont il est question quelques lignes après.

Digitized by Google

cés par Skandar, toute la nation arménienne resta plongée dans le deuil et les larmes.

» L'année suivante (872 — 1422-23), Skandar se dirigea sur Paghesch et sur Klath. Il appela auprès de lui son gendre, l'émir Schamschadin, et lui dit : « Livre-moi la forteresse de Klath! » Mais celui-ci, s'étant avancé jusqu'en vue de la forteresse, détacha la ceinture qu'il portait autour de la taille; puis il se ceignit de nouveau fortement, et, en même temps, il jeta dans le fossé le voile qui lui couvrait la tête. Il voulait signifier par là : « Si l'on me » coupe la tête, ne rendez pas la place; mais serrez fortement vos » ceintures (c'est-à-dire, préparez-vous à la résistance)! » Skandar, irrité, ordonna à ses soldats de couper la tête à Schamschadin.

» Puis Skandar se rendit maître de la personne du seigneur de Reschdouni, le sulthan Ahmad, fils de l'émir Eztin. Il marcha à l'improviste sur la forteresse de Van, ravagea tout le pays d'alentour et campa quatre mois devant les remparts. Dans la forteresse assiégée et serrée de près, une foule innombrable de chrétiens moururent de faim et de soif, et beaucoup succombèrent à d'affreuses coliques.

» Dans cette même année, Skandar ne put s'emparer de Van; s'étant rendu à Tauriz, il se reposa pendant une année entière (873 — 1423-24). Il fit mettre à mort, dans la forteresse d'Erendchag, le fils de l'émir Eztin, le sulthan Ahmad.

» L'année suivante, qui était l'an 874 de notre ère (A. D. 1424-1425), Skandar marcha de nouveau sur Van et en fit le siége. Se voyant serré de près, le fils du Curde [1], le mélik Asit, lui livra la forteresse. Mis en liberté lui-même, il passa à Dchoulamerg avec ses trésors et ses biens [2].

» Dans cette même année, les troupes de Skandar firent périr l'oncle du même Asit, nommé Bahadin (Beha-Eddin); elles s'em-

[1] Nous traduisons ainsi le génitif *Krtoun* que donne le manuscrit 96, tandis qu'on verrait un nom propre dans le génitif *Kartaïn* du manuscrit de Venise.

[2] Dchoulamerg est une ville importante du Curdistan, dans la province que les auteurs arméniens nomment Gordjaïkh, et qui est placée au sud des provinces de Mog et de Vasbouragan, à l'ouest de la Perse-Arménie.

Digitized by Google

parèrent du pays de Reschdouni et de l'île d'Aghthamar. Une foule de chrétiens, réduits à errer çà et là à travers les montagnes et les collines, périrent dans les tourments de la faim. Je ne suis point capable d'énumérer les morts ni d'exprimer les gémissements, les pleurs et les cris, ni de retracer la ruine de notre nation, qui a provenu de ce tyran cruel, de ce précurseur féroce et impie de l'Antechrist.

» Vers la même époque (8751—425), le traître et impitoyable Curde de Paghesch [1] se dirigea sur la ville d'Ardzgué, gardée de Dieu. Il pilla, tua, égorgea beaucoup de monde dans nos familles; entre autres, il fit alors périr l'homme honoré de Dieu, et se réfugiant en Dieu, le miséricordieux et bienheureux vartabied Grégoire, fils de Dzer de Klath, lequel se trouvait dans le saint monastère de Tasdagh, qui est aussi nommé Tzibna [2]. Ce fut un grand deuil pour toute la nation haïcanienne, parce qu'il avait répandu de l'éclat sur les églises de l'Arménie [3].....

» Dans le cours de la même année, le féroce dragon, le monstre avide de sang, Skandar, se rendit à Ormi [4], ville d'Arménie, et ravagea tout le pays. Cet homme inique et cruel fit périr sept cents Dadjigs à qui l'on coupa la tête, et il fit grand nombre de prisonniers. Il extermina complétement la nation arménienne, selon cette prédiction du grand Nersès, que « la race d'Aram sera » détruite par la nation des Archers. »

[1] Tchamitch nomme Savalan, l'émir de Paghesch, frère de Schamschadin, comme l'auteur du sac d'Ardzgué à la suite duquel Grégoire de Klath fut martyrisé (*Hist. d'Arm.*, t. III, p. 462). On pourrait toutefois prendre l'expression arménienne : *le Curde*, comme un singulier collectif, désignant une tribu curde occupant les alentours de Paghesch.

[2] Ce monastère, placé sous l'invocation de saint Étienne premier martyr, était voisin de la ville d'Ardzgué, bâtie elle-même au milieu des eaux du lac de Van, suivant l'historien Arisdaguès de Lasdivert (Indjidji, *Arm. anc.*, p. 123).

[3] Thomas répète ici en abrégé ce qu'il a dit dans un des premiers chapitres de sa chronique, des vertus et des écrits de Grégoire de Klath, un des personnages éminents de l'Église arménienne orientale à l'époque des Timourides. Notre plan nous interdit de donner de plus longs extraits à son sujet. (Voir le *Quadro della storia letteraria di Armenia*, pp. 138-139.)

[4] A l'ouest du lac de ce nom, qu'on lit aussi Ourmi et Ourmiah.

Digitized by Google

» Ensuite, l'an 875 de notre ère [1], Skandar rassembla des soldats, forma une armée et marcha sur la ville de Soultanieh. Après l'avoir assiégée pendant deux mois, il la prit. Quant aux soldats qui s'y trouvaient, il fit tourner l'épée contre eux et les fit égorger au nombre de plus de trois cents. Ces soldats tremblaient de peur et d'angoisse; ils criaient avec des gémissements et des larmes : « O Seigneur et maître [2], sois le vengeur de notre sang ! »

» Skandar, s'étant rendu maître du seigneur de cet endroit, Élias, fils de Khodch, le fit emprisonner dans sa propre forteresse. Or, le seigneur de Soultanieh était fils de la belle-sœur de Schahroukh [3], souverain des Mèdes et des Perses [4], des contrées de l'Orient et du Khorasan. »

Observations.

On a pu remarquer en ce chapitre une assez grande précision dans la mention des événements qui signalent les premières années du règne de Skandar, et de ses expéditions militaires qui lui rendirent une grande partie des États de son père. Thomas de Medzoph fait très-bien connaître le rôle des trois fils de Cara Yousouf, qui entamèrent, immédiatement après sa mort, une lutte acharnée contre les Mongols et contre les autres ennemis des *Cara-Coïnlou ;* il met en action Iskender ou Skandar, le plus célèbre des trois, Asbahan ou Aspahan, et Schah Mohammed qu'il

[1] Les manuscrits ne donnent point en cet endroit une date plausible; mais on peut deviner, sous leur indication défectueuse, l'an 875 de l'ère arménienne, qui répond à l'an 1425-1426 de J. C. et qui suit exactement l'événement le plus rapproché.

[2] On reconnaîtrait ici dans le second vocatif, *khoutaï,* le mot persan *khodâ, khodâï,* le « maître » par excellence, un des noms de Dieu.

[3] Le mot arménien *keni* signifie parente, sœur de la femme. Élias était, par conséquent, le neveu d'une des femmes de Schah-Rokh.

[4] Par cette expression, le chroniqueur, semble-t-il, a voulu indiquer que les droits de souveraineté s'étendaient, pour Schah-Rokh, de son domaine primitif, le Khorasan, à la Perse et aux contrées situées au nord de la Perse, le Mazendéran, l'Aderbaïdjan (l'ancienne Atropatène), que les événements avaient fait passer sous son sceptre impérial.

Digitized by Google

appelle Schah Mahmoud. Plus tard seulement, il assignera à un autre fils de Yousouf, Dchahanschah ou Djihanschah, une part dans les guerres de sa dynastie contre les États voisins. On retrouve donc dans sa chronique la plupart des princes turcomans dont les historiens des Timourides nous ont transmis la vie et les noms [1].

De plus, le chroniqueur a inséré, dans cette partie de son ouvrage, plusieurs dates qui éclairent fort bien le cours des événements depuis l'an 1420 jusqu'à l'an 1426, époque du retour de Shah-Rokh, forcé de diriger des forces considérables contre un ennemi qu'il avait une fois mis en complète déroute. Michel Tchamitch en a tiré grand profit en écrivant cette partie des annales de l'Arménie.

Parmi les particularités exposées brièvement par Thomas Medzophetzi, il en est quelques-unes que l'on jugera dignes d'attention au point de vue de l'art de la guerre, qui s'était modifié en Orient à la suite des invasions mongoles. Parvenu au cœur de l'Arménie, Schah-Rokh, avant de livrer bataille à Skandar, se ménage des lieux de retraite, et il fait en conséquence creuser de larges fossés autour de bourgs fortifiés du Douroupéran. Le siége des places avait été entrepris par les Mongols avec des ressources inconnues à leurs adversaires. Timour avait dans ses armées un corps d'ingénieurs et, à leur service, des troupes de mineurs, de sapeurs et de mécaniciens, qui préparaient par la chute des remparts l'assaut de chaque forteresse, comme on le lit dans la relation de la prise de Van, de Sébaste et de Bagdad. Il fit aussi creuser, en Arménie, un grand canal pour arrêter la marche de l'ennemi, vers l'époque de sa guerre avec Bajazet. Timour, nous dit-on [2], avait

[1] L'aîné des enfants de Yousouf, Pir Boudak, dont il est question plus haut (sect. II, § I, p. 105, *Observations*), mourut avant son père. Deux autres, Émir Asian et Émir Ébou Sououd, n'eurent jamais la célébrité militaire de leurs frères. (Voir la Table généalogique de la dynastie du Mouton noir, dans l'*Hist. de l'empire ottoman*, par de Hammer, t. Ier, et l'ouvrage de De Guignes, t. I, p. 263, et t. III, pp. 302-304.)

[2] L'anonyme syriaque, continuateur de Bar Hebraeus (éd. Behnsch, pp. 2-3). — Cf. Hammer, ouv. cité, t. II, p. 89, d'après Schiltberger et Cheref-Eddin.

Digitized by Google

ramené de l'Inde à Samarcande grand nombre d'éléphants, sans doute afin de les dresser à la marche et au combat au milieu de ses armées. Il en avait rangé trente-deux sur le front de ses troupes pour la bataille d'Angora. Son fils Schah-Rokh ne négligea pas ce moyen de succès. Un de ses historiens nous parle de chaînes ou lignes d'éléphants énormes placés en tête des bataillons, quand il fit ses grands préparatifs de guerre contre Yousouf[1]. Dans son expédition contre Skandar, ces éléphants furent conduits jusqu'en Arménie, et c'est alors (1421), au témoignage de Thomas, que le héros turcoman, pénétrant par surprise dans le camp mongol, parvint à couper les trompes de ces animaux.

La victoire signalée de Schah-Rokh dans les plaines de Pacrevant, dans l'Ararat, ne désespéra point Skandar et ses frères. Ils disparurent d'abord dans les montagnes du midi de l'Arménie; mais, après la retraite des armées tartares qui furent ramenées dans la haute Asie, ils se résolurent à reparaître à la tête de leurs bandes aguerries dans l'Arménie et l'Aderbaïdjan. Seulement, il arriva que les fils de Yousouf furent alors divisés d'intérêts. Asbahan s'était empressé de prendre possession de Tauriz, et aspirait à régner sur une grande partie du royaume fondé autrefois par sa famille. Skandar ne le laissa pas jouir longtemps du gouvernement de ces pays; il les envahit à la tête de forces considérables, et, ayant repris Tauriz, il établit son autorité sur une grande étendue de pays; d'où il fut appelé *Schah-i-Armen*[2], « Souverain des Arméniens, » comme l'avaient été plusieurs sulthans devenus maîtres de la plupart des provinces de l'Arménie au moyen âge.

Asbahan, vaincu par son frère, et désespérant de se maintenir au nord de l'Arménie, se retira au midi dans le gouvernement du pays de Bagdad, donné par Skandar à un autre de ses frères, Schah Mohammed. Après une résidence de quelques mois dans ce pays, il noua des intelligences avec divers chefs, et parvint à dé-

[1] *Notice* sur Abd-Errazzak, p. 237.

[2] On lit l'exposé des faits dans la grande *Histoire d'Arménie* du P. Tchamitch, qui a rassemblé et mis en ordre les assertions isolées de Thomas de Medzoph (t. III, pp. 460-462).

Digitized by Google

trôner Schah Mohammed qui, ayant cherché un refuge auprès de Schah-Rokh, fut mis à mort par ordre de cet empereur. Asbahan s'empara de la souveraineté de la Babylonie, de la Mésopotamie, et il vint attaquer, dans le Diarbékir, les Turcomans sujets de Hamzah-Beg, ne reconnaissant point la domination des Cara-Coïnlou. La fortune d'Asbahan fut brisée par la résistance inattendue qui lui fut faite dans les montagnes du pays de Merdin et par la perte de presque toute son armée; il dut se retirer en toute hâte dans les plaines de la Babylonie [1].

L'usurpation d'Asbahan sur Schah Mohammed n'est point placée par Macrizi dans les premières années du règne de Skandar; l'historien arabe la reporte à l'an 836 de l'hégire (1432-33 de J. C.), et il fixe à l'an 838 (1434-35) l'ambassade envoyée par Asbahan à Schah-Rokh, dans le camp de celui-ci devant Karabagh, pour l'assurer de son obéissance et de sa soumission. L'empereur tartare aurait fait aux envoyés d'Asbahan de graves reproches au sujet de la désolation des deux Iraks, et l'aurait menacé de sa colère s'il ne remettait pas ces provinces dans un meilleur état. Nul doute qu'on ne tire de Macrizi de nouvelles lumières sur les guerres des Turcomans dans l'occident de l'Asie, puisque cette partie de son ouvrage, qui est très-détaillée, abonde en renseignements sur les dynasties turcomanes alors florissantes [2]. On sait que l'historien des Mamlouks d'Égypte est en désaccord avec d'autres auteurs musulmans sur la chronologie de cette même période.

Il est digne de remarque que, dans le présent chapitre, Thomas ne cite plus comme personnage agissant le sulthan Cara Othman, qu'il a montré précédemment adversaire de Yousouf, mais son fils

[1] L'anonyme syriaque (p. 9) fixe cette victoire de Hamzah sur Asbahan, l'an des Grecs 1748 (A. D., 1436) : le premier devait être alors sulthan d'Amid, successeur de son père Othman, vaincu et tué en 1435 près d'Erzeroum, comme on le lira ci-après dans la chronique de Thomas (sect. II, § IV). Plus loin, p. 10, il place la mort d'Asbahan et celle de Hamzah dans la même année 1444, l'an 1756 des Grecs.

[2] M. Silvestre de Sacy a cité au sujet d'Asbahan de curieux passages de Macrizi dans les notes de sa *Chrestomathie arabe*, t. II, 2me édition, pp. 84-86. (Lettre de Barsébaï à Schah-Rokh.)

Digitized by Google

Hamzah qu'il nomme seigneur d'Amid. Cependant Othman, qui s'était rendu maître d'Erzenga par un coup de main vers 1419 [1], n'était pas mort à une époque si rapprochée, et plus loin seulement, Thomas reviendra sur ses relations avec les Mongols, sur ses luttes avec Skandar et sur une dernière défaite qui lui coûta la vie.

On voit intervenir, dans cette même période de la guerre, un fils de l'émir Eztin, seigneur d'Osdan, à qui Thomas donne le nom de sulthan Ahmad. Skandar le fit saisir et ensuite exécuter dans la forteresse d'Erendchag. Ce fut peut-être de sa part un acte politique, justifié à ses yeux par les affinités de la population curde sur laquelle régnait cet émir, avec les tribus turcomanes qui obéissaient à Cara Othman dans le Diarbékir, le Mog et le Gordjaïkh, et qui entretenaient toujours des intelligences avec les princes mongols.

§ III.

DEUXIÈME PÉRIODE DE LA LUTTE DE SKANDAR CONTRE LE SULTHAN SCHAH-ROKH.

« Ce monarque, excité par un vif ressentiment, se mit en marche à la tête d'une armée considérable aussi nombreuse que les étoiles du firmament, et avec un pompeux appareil de guerre, contre le fol et imprudent tyran, le rebelle et superbe despote Skandar. Celui-ci ayant fui à son approche, Schah-Rokh vint l'assiéger à Salmasd [2], front contre front, face contre face. Skandar

[1] L'anonyme syriaque (p. 8) place dans la même année, l'an des Grecs 1731, une défaite d'Othman et des troupes de Hesn par Alexandre ou Skandar, fils de Yousouf. Le fait n'est-il point postérieur à 1420, année de la mort de Yousouf ?

[2] C'est une des formes arméniennes du nom d'une ville de la Perse-Arménie : Selmas, Salamasd, Saghmasd, ou Saghamasd.

Digitized by Google

ne permit pas à ses soldats de faire retraite devant la colère et les forces du Djagatéen, parce qu'on l'avait engagé par conjuration magique à ne pas se retirer, jusqu'à ce qu'il ne pût plus prendre une seule flèche de son carquois [1]. Cependant il battit en retraite et prit la fuite du champ de la vaillance, à l'heure du combat, celui qui disait : « Seul avec mon armée de mille hommes, je lut» terai contre dix mille ennemis! » Il ne savait ni ne comprenait, le misérable, et personne n'était capable de lui faire comprendre, que les cœurs des rois sont entre les mains de Dieu, et qu'il donne la victoire aux fidèles et aux infidèles. Or, Skandar qui avait mis son espérance en son bras, prétendait accomplir un acte d'éclatant triomphe. Dieu ne lui donna pas la puissance de vaincre; mais il fut livré avec toute son armée aux mains du Djagatéen. Celui-ci réduisit en captivité tous les Turcomans, ainsi que beaucoup de chrétiens; il les emmena avec lui et les transporta dans le quartier d'hiver de *Gharapagh* ou *Karabagh*, et c'est là qu'il passa la période glaciale de l'hiver [2].

» Les troupes de Skandar qui se sauvèrent dans cette guerre, après avoir fui furtivement çà et là, entrèrent dans le pays de Katchpérouni [3]: elles prirent villes et villages, monastères et bourgades; partout elles pillèrent et détruisirent. Elles ne laissèrent subsister ni un pain, ni une racine d'herbe; elles dévastèrent le territoire d'une manière atroce. La colère de Dieu accablait d'en haut et d'en bas toutes les contrées des bords du lac. La neige et les torrents de pluie venaient d'en haut, et d'en bas venait la ty-

[1] On lit dans le texte *Tharkasch*, qui est la transcription du mot persan *Terkesch*, « carquois. »

[2] La déroute de Skandar, ci-dessus mentionnée sans date, paraît devoir être rapportée à la fin de l'an 875 (1425-26), et le cantonnement de l'armée tartare dans les environs de Karabagh, à l'est de l'Arménie, aurait eu lieu, en conséquence, au commencement de l'année arménienne 876 (1426-1427).

[3] Le chroniqueur va parler de choses dont il fut témoin oculaire et qui s'accomplirent dans le canton de Katchpérouni, où était situé le cloître de Medzoph, et dans des localités voisines. Nous rapportons cet épisode, comme exemple des brigandages auxquels se livraient les Turcomans, quand ils n'étaient pas occupés à combattre de puissants ennemis à l'intérieur ou à l'extérieur de l'Arménie.

Digitized by Google

rannie des impies. Et nous, alors, nous échappant avec peine, nous voulûmes aborder à l'île de Limn [1]; mais, quand nous y descendîmes, nous ne trouvâmes place, ni pour nous y loger (littéralement : pour nous y asseoir et lever), ni pour préparer la nourriture nécessaire à la vie, à cause de la colère de Dieu, et par suite d'une pluie et d'une neige violentes... Tandis que nous étions dans cette détresse, voilà que tout à coup se montrèrent les soldats de la forteresse d'Amig [2]. Le gouverneur cruel et impie de cette place, Hadji-Beg monta sur une barque et entra dans l'île [3]. Il s'empara de la personne de tous les chrétiens qui étaient avec nous, et il exigea d'eux de l'or et de l'argent. Depuis la veille au soir jusqu'à l'aube du matin, il exigea le payement de quarante mille tahégans, sauf que, suivant notre calcul, (il en fut donné) plus de cent mille.

» Par crainte de l'ennemi, nous souhaitions que la mer nous engloutît; tandis que nous entendions sans cesse les cris et les hurlements des femmes et de leurs enfants. En effet, les ennemis accablaient tout le monde de coups et donnaient la bastonnade. Pendant que nous étions encore dans cette même incertitude, si nous nous sauverions du milieu de la mer, voilà que se répandit le bruit épouvantable que le Turcoman Othman est allé dans la ville d'Ardjêsch, et qu'il a pillé tout ce qui restait encore aux fidèles qui y demeuraient : car il était ennemi de Skandar et de ses

[1] C'est une petite île du lac de Van, au nord de l'île d'Aghthamar, en face des côtes de la province de Vasbouragan.

[2] Cette localité n'est pas définie de la même manière dans les géographes et historiens de l'Arménie. Tchamitch place la ville d'Amig à l'est du lac de Van (*Histoire*, t. III, p. 463, table, p. 131). Indjidji ne lui assigne pas de position bien déterminée dans le Vasbouragan (*Arm. anc.*, pp. 224-25). Il est bien vrai que l'éditeur de la carte historique de l'Arménie (Venise, 1849) a placé un fort d'Amioug au sud-ouest du lac, dans le Douroupéran. Nous préférerions placer une localité du nom d'Amikh sur la rive orientale du lac, comme l'a fait M. le Dr Henri Kiepert dans sa belle carte du Caucase et des pays limitrophes au sud (Berlin, Reimer, 1854, in-fol.).

[3] Il s'agit d'un émir qui joignait au titre de Bey ou Beg le nom musulman de *Hadji*, pèlerin des villes saintes de l'Islam.

Digitized by Google

troupes, et c'était par ses conseils que Schah-Rokh avait triomphé de l'impie Turcoman.

» La parabole du saint s'est accomplie sur nous : « Celui qui a fui devant un cerf est tombé au pouvoir d'un serpent! » Mais, dans cette circonstance, la miséricorde de Dieu, auteur du bien, est venue au secours de notre nation affligée. En effet, Skandar, réduit à fuir, après avoir échappé aux mains du Djagatéen, s'était rendu dans la ville de Van; il s'éleva avec colère contre ses soldats pour qu'ils allassent chasser ces prévaricateurs [1], qui régnaient en maîtres sur notre canton et qui vexaient tout le monde comme l'eussent fait des bêtes féroces: or, ils chassèrent ces monstres impies de la ville, du bourg et des monastères [2].

» Délivrés de ces ennemis, nous pûmes prendre un peu de repos, dans la saison d'hiver, pendant trois mois: car ces désastres avaient eu lieu à l'époque des jeûnes en l'honneur de la sainte Croix de Varak [3]. Or, à l'époque du printemps [4], le même Skandar, qui fuyait toujours çà et là à l'approche du Djagatéen, passait tour à tour en secret, tantôt à Tauriz, tantôt dans la forteresse d'Erendchag, tantôt en d'autres lieux. Plus tard, il vint faire le siége de la ville d'Ardzgué, dont avaient repris possession ses maîtres légitimes du nom de Savalan. Il campa peu de jours devant cette ville, et bientôt de sérieuses hostilités s'engagèrent entre lui et les assiégés. Les chrétiens et les infidèles firent des prodiges de valeur, et les prières de tous s'élevèrent sans relâche; car le

[1] Thomas se sert ici à l'égard de l'émir Othman du terme de prévaricateur et d'adultère *(phorhnag)*, parce qu'il avait envahi une province étrangère placée hors de son gouvernement d'Amid.

[2] En employant ici le singulier, Thomas a sans doute voulu indiquer toutes les localités comprises dans le territoire d'Ardjêsch (appelé canton de Katchpérouni par notre auteur) et dans le reste du canton d'Aghiovid (Dourou-péran) dont ce territoire faisait partie. (Voir Indjidji, *Arm. anc.*, pp. 126-127.)

[3] Un jeûne de huit jours était observé par les Arméniens avant la fête de la sainte Croix dite de Varak, célébrée dans les derniers mois de leur année. (Voir l'*Armenia* de Cappelletti en italien, Florence, 1843, t. III, pp. 146 et 142.) — Varak était un monastère ancien et célèbre situé sur la montagne du même nom, près de Van, qu'a décrit Indjidji (*Arm. anc.*, pp. 190-192).

[4] L'an 877 (1427-1428), d'après la suite des faits.

Digitized by Google

monstre cruel menaçait de les faire passer tous sans exception au fil de l'épée : toute la population du canton était alors renfermée dans la forteresse. Mais voilà que tout à coup les troupes barbares du Djagatéen, au nombre de vingt mille hommes, sous la conduite de Dchonga [1], fils de Schahroukh, arrivèrent jusqu'à cette ville avec la rapidité de l'aigle dans son vol.

» A la vue des Djagatéens, les soldats de Skandar étaient saisis d'effroi et mouraient de peur; car ils se trouvaient surpris à l'improviste. Ils se mirent à crier : « Pourquoi demeures-tu im-» mobile, ô Amirza? Les ennemis sont proche d'ici! » Skandar, comme s'il eût dit: « je ne les crains pas, » revêtit à sa guise, et sans empressement, sa cuirasse et les autres pièces de son armure de guerre. Puis il sortit et marcha au-devant des Djagatéens avec peu de soldats, mille hommes environ, plus ou moins, par la route de Gor-Dzor [2], derrière la montagne du saint monastère célèbre par les miracles [3].

» Les Djagatéens, au nombre de vingt mille, bien que s'animant et se ralliant à la poursuite des troupes du Turcoman, ne purent pas pénétrer jusqu'au milieu d'elles et s'emparer de Skandar lui-même. Mais alors un guerrier robuste, un combattant intrépide, sortant des rangs des Djagatéens, se lança sur son coursier et vint le provoquer en personne [4] : « Athalpa Skandar, cria-t-il, re-» tourne-toi, afin que nous nous voyions l'un l'autre; car je suis » venu du Khorasan jusque vers toi, pour te défier au combat! »

» Skandar, retournant aussitôt sur ses pas, se dirigea l'épée à

[1] Sous l'orthographe arménienne *Dchonka* ou *Dchonga* on reconnaîtrait le nom d'un des fils de Schah-Rokh, Mirza Mohammed Gionki ou Dschoki, mort deux ans avant son père, l'an 858 de l'hégire (1445). — D'Herbelot, p. 754.

[2] Passage étroit, dit défilé de Gor, près de la ville d'Ardjêsch. (*Arm. anc.*, suppl., p. 524.)

[3] C'est probablement le monastère de Kharapasd, dans le bourg du même nom, sur le territoire du Katchpérouni, près d'Ardjêsch. Thomas, qui l'appelle ici *Skantchelakordz*, le nomme ailleurs dans sa chronique *Hrachakordz*, « opérateur de grâces et miracles. » (Indjidji, *Arm. anc.*, pp. 126-127.)

[4] Le mot inconnu, employé deux fois par Thomas, *athalpa* et *thalpa*, doit être une épithète injurieuse tirée d'une langue étrangère à l'arménien, si ce n'est pas un nom propre, ou un titre militaire.

Digitized by Google

la main sur ce guerrier, et lui dit : « Tu es venu du Khorasan jus- » qu'à moi... Eh bien! j'accomplirai ta demande! » A ces mots, il lui asséna un coup d'épée et le fendit en deux, depuis le col jusqu'à la ceinture. Témoins de son exploit, tous les soldats de l'Orient furent frappés d'épouvante et, dans leur stupeur, ils s'écriaient : « Qui est capable d'aller à sa poursuite? Car il vient » de faire un tel acte de vaillance, effrayant et inouï! » A la suite de cet événement, ils n'engagèrent plus d'autre combat; mais ils s'avancèrent avec crainte derrière l'armée de Skandar. Celui-ci, continuant sa marche sans peur, se dirigea vers le canton de Pasen.

» Alors la population de la ville d'Ardzgué, sortant de l'enceinte des remparts, mit la main sur les dépouilles et le butin du Turcoman, que les Djagatéens avaient abandonnés [1], et elle les transporta à l'intérieur de la ville sans être inquiétée par ce rejeton impie, par ce fils de perdition. Cependant, marchant tout à coup en arrière, Skandar entra sur le territoire d'Ardjêsch. La multitude des chrétiens, religieux et séculiers, se réfugia aussitôt et se tint renfermée dans les montagnes et les collines, dans les creux et les cavernes des rochers. Les ennemis s'avançant de tous côtés autour de la montagne, comme l'aigle qui poursuit les oiseaux du ciel, se précipitèrent à cheval (dans les défilés). Ils criaient et vociféraient de toutes leurs forces; ils remplissaient d'effroi les cœurs des hommes et des femmes, comme si l'on était venu au jour du jugement, (où sont prononcées) des peines terribles et qui font trembler d'épouvante. Ils massacrèrent les riches; ils allèrent jusqu'à en circoncire quelques-uns et leur arracher la foi. Ils séparèrent les femmes et les enfants des pères de famille, et les emmenèrent en captivité. La mère appelait son fils, et le fils sa mère : « O ma » mère, lui disait-il, qui me donnera de te voir encore? » La mère disait à son fils : « O mon enfant bien-aimé! Malheur au jour de

[1] C'est pendant le siége d'Ardzgué que Skandar avait été attaqué par les Mongols. Quand il dut se retirer, malgré son acte de prodigieuse bravoure, son camp plein du butin qu'il avait fait en divers lieux ne fut point pillé par les Mongols, mais envahi par les assiégés qui s'approprièrent ces dépouilles. Les Turcomans de Skandar tinrent d'abord la campagne, puis se rejetèrent sur Ardjêsch.

Digitized by Google

» ta naissance! Malheur à moi et aux promesses de ton père! Malheur à ce bras, aujourd'hui brisé, qui t'a porté! O enfant, tu vas marcher sur une mer de douleur... Peut-être le Christ te fera-t-il entendre une parole de délivrance! » Tel était cet état de calamité inouïe, qu'il est impossible de le retracer dans une composition écrite. Mais nous voulons donner à ceux qui viendront après nous quelque connaissance de ces choses, afin que vous pleuriez amèrement la ruine de la nation arménienne, puisque nous nous sommes trouvés en personne au milieu des événements [1].

» Les ennemis s'emparèrent de beaucoup de butin, et saisirent nos malheureux enfants, en nombre incalculable, tant des villes que des bourgs [2]. Puis, passant dans le canton de Dosb, sur le territoire de Van, ils se présentèrent subitement au pied du saint monastère de Varak, sous la conduite d'un Curde méchant et infidèle, nommé Sevtin, qui était de la famille et de la race du vertueux émir Eztin, protecteur du pays, ainsi que (de son fils) Mélik, et qui alors avait sous sa dépendance le pays de Pergri. Ayant réduit en servitude tout le canton, ils prirent une foule innombrable de femmes et d'enfants d'entre les fidèles, et les emmenèrent dans le Khorasan.

» Des cris de désolation et de détresse dominaient tout parmi nous. Nous-mêmes, nous sommes allés plusieurs fois aux informations en interrogeant (d'autres) avec soin, dans l'espoir de découvrir peut-être le nombre véritable des prisonniers d'Ardjêsch

[1] C'est ici l'un des principaux passages où Thomas Medzophetzi fait part au lecteur de son dessein de conserver le souvenir des calamités publiques dont il a été le témoin. Ailleurs il a déclaré qu'il a commencé la rédaction de son travail, après l'âge de 50 ans, vers l'an 1425, au milieu de persécutions qui avaient coûté la vie à plusieurs docteurs de son Église; en cet endroit, il écrit sous l'impression des massacres et des vexations qui l'ont forcé à émigrer du pays d'Ardjêsch avec la multitude des chrétiens en 1427, 1428 et 1429.

[2] Il s'agit sans doute jusqu'ici du pays d'Ardjêsch dans le Douroupéran, puisque l'auteur parle immédiatement après de l'entrée des ennemis dans le nord du Vasbouragan. Cette fois, les ennemis n'étaient autres que les Djagatéens ou Mongols, attendu qu'il est question plus loin de la déportation des prisonniers dans le Khorasan.

Digitized by Google

et de Van; mais personne ne fut à même de m'en instruire. On ne m'apprit autre chose, si ce n'est qu'au nombre des prisonniers se trouvaient trois diacres du saint monastère de Medzoph, vingt-sept personnes du bourg d'Aghi qui nous touchaient de près par la parenté ou par l'amitié, ainsi que dix autres d'une seule maison du bourg de Madcharhouz [1]. Hélas! malheur à nous, désolation sur nous, depuis ce jour jusqu'aujourd'hui, et encore dans l'avenir! Or, c'était l'an 879 de notre ère (A. D. 1429-1430) que se passait cette catastrophe, et c'était pendant les jours de la Pentecôte.

» Plus tard, à l'époque de la fête de la Croix [2], Skandar revint mettre le siége devant Ardzgué, et employa tous les moyens pour prendre cette ville. Alors des chrétiens tinrent conseil secrètement à l'insu des infidèles : c'était principalement le prudent et sage Mourad ou Mouradja, chef de maison semblable à un prince et ami du Christ, appuyé par les chefs de maison d'Ardjêsch; Jean, dignitaire de second ordre, et Georges ou Gorgi, chef de maison d'Aghi. Ils résolurent d'aller trouver le tyran Skandar, et d'apaiser la violence de sa colère, parce qu'il était venu dans le dessein d'anéantir par l'épée les infortunés chrétiens. Étant donc descendus auprès de lui, ils le conjurèrent par leurs instances et leurs supplications, de ne plus se souvenir de l'ancienne révolte et rébellion dont ils avaient été coupables à son égard, et de ne leur faire aucun mal. Par la miséricorde du Christ, ils réussirent à apaiser sa colère, et il leur fit serment de ne leur causer aucun mal ni dommage.

» Ces personnages étaient descendus des remparts de la forteresse au milieu de la nuit, et s'étaient rendus auprès de Skandar. Ce chef se sentit animé d'une joie indicible et prit en affection tous les habitants d'Ardzgué. Le matin ses troupes, ayant pénétré dans la ville, s'en emparèrent pacifiquement et sans pillage. Seulement

[1] Ce bourg du Katchpérouni n'est connu que par cette mention de Thomas. (Voir le supplément à l'*Arménie ancienne* d'Indjidji, p. 527.)

[2] C'est la période de l'année ecclésiastique des Arméniens qui suit immédiatement les dimanches de la Pentecôte et de la Transfiguration.

Digitized by Google

elles mirent à mort le seigneur de la ville, nommé Salthin [1] et un homme riche (*tanischman*—négociant) qui était son affidé. Pas un cheveu ne tomba d'autres têtes, par la miséricorde de Dieu, dans la ville entière : car, Skandar était favorable aux chrétiens et rempli de pitié pour notre nation. Cependant, à cause de la férocité de ses mœurs, il ne fit ni son propre bonheur, ni celui des fidèles: il se perdit lui-même, et il causa la ruine de notre nation. »

Observations.

Dans cette seconde période des guerres de Skandar qui se passèrent sur le sol de l'Arménie, la chronique de Thomas offre quelques épisodes intéressants, mais un nombre restreint de faits appartenant à l'histoire générale de l'Asie et de la famille des Timourides. Elle renferme un seul morceau de quelque relief : c'est le duel d'un guerrier fameux du Khorasan avec Skandar lui-même, qui, comme un des héros des épopées persanes, comme un des preux de nos chansons de geste, le pourfend d'un coup d'épée à la vue des deux armées. Le récit un peu confus et prolixe des persécutions qui forcèrent des populations entières de villes et de bourgs à se réfugier dans les montagnes a du moins l'intérêt d'une relation vraie, écrite sous l'impression de constantes terreurs et de pénibles souvenirs. Il peint au naturel la situation des habitants des provinces centrales de l'Arménie, qui étaient sans cesse, sous le moindre prétexte, à la merci de bandes armées.

Les Turcomans des deux tribus rivales n'étaient pas des alliés ou des protecteurs plus sûrs les uns que les autres. L'ami des Mongols, l'émir Othman du Diarbékir, pilla la ville d'Ardjêsch, sans autre motif qu'une cruelle jalousie pour les succès de Skandar et des Turcomans du Mouton noir continuant leurs incursions

[1] L'ischkhan d'Ardzgué est appelé, dans la copie de Venise, *Salthin*, nom identique sans doute à celui de Saladin (Salah-Eddin). Mais le manuscrit 96 de Paris nomme le même personnage Saval; serait-ce le même émir curde de Paghesch, du nom de Savalan, qui ordonna le sac d'Ardzgué en 1425. (Voir ci-dessus, sect. II, § II, p. 114, texte et note.)

Digitized by Google

de province en province, malgré la présence des armées de Schah-Rokh. Othman et son fils Hamzah, par leurs guerres de représailles, préparèrent ainsi la puissance de leur dynastie qui survivra à celle de leurs intrépides adversaires. Le fils de Cara Yousouf ne guerroya pas toujours pour satisfaire ses troupes avides de pillage; après avoir recouvré une partie des États de son père et s'être prémuni contre l'ambition de ses frères, il prit plus d'une fois les armes pour arrêter les projets des Turcomans du Mouton blanc, et pour prévenir les entreprises des émirs ou des petits princes qui favoriseraient l'agrandissement des premiers. C'est ainsi qu'il fit mettre à mort l'émir Curde, Salthin ou Savalan, qui s'était emparé d'Ardzgué; il fit deux fois le siége de cette forteresse, afin de le punir de ses tentatives d'indépendance autant que de ses rapines et de ses cruautés.

Nous donnerons place, en cet endroit, à quelques traits du tableau que le Medzophetzi fait de la désolation de l'Arménie, à la suite du chapitre que nous avons traduit ci-dessus; il va de soi que nous écartons le plus grand nombre des réflexions religieuses et morales que le chroniqueur de Medzoph a tirées d'un tel sujet. Une terrible famine qui désola le pays entier en 1431 fut une des premières conséquences des désastres dont il avait souffert de l'an 1425 à l'an 1430; Tchamitch a copié en partie notre chroniqueur en mentionnant cette calamité dans sa grande histoire [1].

« Dans l'année suivante où nous entrâmes, dit Thomas, l'an 880 de notre ère (A. D. 1430-1431), une famine effroyable se répandit sur tout notre pays parmi les fidèles et les infidèles. On mangea des chiens ainsi que des animaux morts, chevaux, mulets, ânes et chameaux. Le bétail exténué par la faim vint bientôt à manquer : alors il y eut des hommes qui se jetèrent sur leurs fils et leurs filles. Tandis que dans la seule ville de Tauriz on mangea un millier d'hommes en secret et publiquement, on ravagea complétement les contrées voisines hautes et basses.... Les bêtes sauvages accoutumées à se repaître de cadavres se mirent à attaquer les vivants. Les loups pénétrèrent à Ardjêsch et dans

[1] *Histoire d'Arménie*, t. III, p. 465.

Digitized by Google

tout notre canton : enlevant les enfants des bras de leurs mères, ils les déchiraient et les mangeaient; en rase campagne, ils se jetaient sur les vieux et les jeunes et les mettaient en pièces sur-le-champ...... Beaucoup d'émigrants passèrent dans la province d'Ararat, pendant l'hiver, et jusqu'aux confins de la Géorgie. Une foule de fidèles périt alors par suite de la rigueur de l'air, tellement qu'on ne peut les compter en raison de leur nombre.... On vendit, à cette époque, dans le bazar d'Ardjêsch, un muid de froment au prix de soixante tahégans : aussi les habitants, indigènes ou étrangers, mouraient pour la plupart. Il y eut des hommes qui, prenant avec eux tous leurs biens, émigrèrent dans des contrées éloignées, à Erzenga, à Kharpert, à Amid, dans l'Arzen et à Tchemeschgadzag [1]. Ceux qui restèrent sans protection d'aucune autorité périrent par suite de la violence de la famine. Quelques-uns allèrent se mêler à la population curde de Paghesch, de Mousch et de Sasoun; à cause de leur extrême pauvreté et de l'excès de la disette, ils apostasièrent et passèrent à l'incrédulité, au nombre de plus de cinq cents personnes......

» Voilà sept années que nous sommes exposés à un terrible châtiment. En effet, le glaive a été brisé, la famine a tué, la captivité a décimé, la bête sauvage a dévoré l'homme, les oiseaux ont dévasté les récoltes, et les crapauds et les rats ont détruit les campagnes : châtiment bien supérieur à celui des Babyloniens dans les jours d'Abraham, et bien plus cruel que les plaies qui ont frappé les Hébreux et les Égyptiens; car les fils des Égyptiens ont été submergés dans la mer; les fils de l'Arménie le sont dans la mer d'incrédulité de la ville de Rhé [2]..... »

[1] Sans définir davantage ces noms géographiques, qu'il nous suffise de marquer que le mouvement d'émigration se fit au nord et au midi du Dourou-péran, province centrale de l'Arménie.

[2] Rhé ou Rei est une ville située au nord de la Perse et aux frontières du Khorasan, qui était peuplée par les prisonniers de guerre amenés de diverses contrées de l'Asie antérieure.

Digitized by Google

§ IV.

HOSTILITÉS ET AVENTURES DE SKANDAR JUSQU'A SA DERNIÈRE LUTTE CONTRE LE SULTHAN SCHAH-ROKH.

« Un fils du tyran Skandar, nommé Arali, était placé comme ischkhan dans la forteresse du canton de Dosb, au pied du Varak, dans la ville de Van. Il se rendit coupable d'injustice en accablant d'impôts notre nation et les Dadjigs eux-mêmes. Les habitants allèrent trouver son père Skandar et se plaignirent de lui : « Nous » ne pouvons pas, lui dirent-ils, supporter ses vexations et sa » méchanceté, car il a complétement appauvri notre pays ! » Skandar en éprouva beaucoup d'affliction, et manda son fils auprès de lui pour donner des avis à son inexpérience. Mais Arali craignit de se rendre auprès de son père. Il prit la fuite et passa chez le seigneur de Chamakhi [1], Khalil-Oullah [2], fils de Scheikh Ibrahim. Ce chef se saisit de sa personne et le fit conduire au souverain du Khorasan, Schahroukh, fils de Thamour, à cause du ressentiment caché qu'il nourrissait contre Skandar. Celui-ci, apprenant ce trait de la haine de Khalil, rassembla des soldats, forma une armée, et marcha sur le pays de Chamakhi. Il dévasta toute la contrée, villes et bourgs, et la livra aux flammes pendant une marche de quinze jours. Il réduisit le souverain du pays à une extrême détresse, ainsi que la ville même de Chamakhi; il

[1] Capitale du Chirvan, contrée située à l'est de l'Arménie et proche de la mer Caspienne. (Voyez Saint-Martin, *Mémoires*, t. II, p. 415.)

[2] *Khalil-Oullah* ou *Allah* est un nom musulman, signifiant « ami de Dieu. » Ce prince a porté dans l'histoire le surnom de Schirvani ou de Schirvan-Schah, qui était déjà un des titres de son père Ibrahim, mort en 820 (1417). Khalil se trouvait parmi les fils de ce souverain qui furent faits prisonniers avec lui et conduits à Tauriz, après la victoire de Cara Yousouf sur l'armée du Schirvan, en 1411 (ou en 1415, suivant Abd-Errazzak). Voir *Fragments sur le Caucase*, par M. de Frémery (*Journ. asiat.*, t. XVII, pp. 143-144).

Digitized by Google

coupa sans pitié en tous lieux les arbres et les vignes, et commit des dégâts inouïs.

» Skandar trouva un ischkhan (d'entre les ennemis) portant le nom de Skandar comme lui-même et partageant ses mœurs féroces. Il passa, de concert avec lui, au delà de la porte du Derbend ou Tarpant. Il dévasta plusieurs contrées, faisant égorger sans pitié montagnards et habitants des plaines, et, durant son séjour d'une année, ne cessant de verser le sang innocent. A son départ, il fit couper la tête à trois cent soixante riches habitants[1] : on chargea parmi les bagages ces têtes dégouttantes de sang et déjà infectes par leur odeur, et on les transporta ainsi dans la province de Siounie. Des chrétiens très-miséricordieux ayant remarqué que l'on emmenait en même temps secrètement trente prisonniers, un prêtre du nom de Jacob se mit à les suivre, et il révéla la chose à Skandar. Celui-ci s'en offensa vivement, et il donna l'ordre de les délivrer avec pleine sécurité.

» Or, le souverain de Chamakhi, le susdit Khalil, prit avec lui des juges (*cadis*) et des maîtres en jurisprudence (*moudaris*). S'étant rendus en hâte auprès de Schahroukh, souverain de la ville de Rhé, ils frappèrent la poussière du front, et se dépouillant des ornements du col[2], ils racontèrent les circonstances amères et déplorables des calamités que Skandar avait fait peser sur eux.

» Schahroukh s'enflamma lui-même, ainsi que tous ceux qui l'entouraient, de la colère dont Khalil lui-même était animé, et, dans son état d'irritation extrême, cédant à l'impulsion de son esprit, il appela devant lui tous les magistrats de la ville impie de

[1] Les manuscrits de notre auteur s'accordent ici sur la leçon *tanischman* (riches, banquiers, négociants). Cependant Tchamitch, dans son *Histoire d'Arménie* (t. III, p. 467), substitue à ce terme des mots signifiant : « Les mages et leurs coreligionnaires. » (*Mokkh iev ôrinakidkh notza.*) S'agirait-il, non pas des prêtres du magisme, des mobeds, mais d'astrologues et devins ayant grand crédit auprès des Mongols ?

[2] De semblables locutions sont fréquemment en usage, dans la rhétorique persane, pour exprimer l'attitude de la soumission et l'espèce d'humiliation qui accompagne la plainte dans les cours orientales.

Digitized by Google

Rhé, les plus élevés et les plus petits, et il leur dit : « Portez un
» jugement équitable et juste ! Comment faut-il traiter le fils de
» Yousouf ? » Alors tous s'écrièrent d'une seule voix : « Il est
» digne de mort...., que cet homme périsse ! Si tu n'extermines
» pas un tel homme qui verse le sang humain sans pitié, c'est
» à toi-même que Dieu créateur va demander compte de la con-
» damnation de tant de victimes ! »

» Aussitôt Schahroukh donna ordre qu'on lui apportât son armure de guerre, et il revêtit sa personne de cet appareil qu'il avait depuis longtemps dédaigné de porter, étant devenu Sophi, et d'ailleurs pacifique de sa nature. Par suite de la violence de son exaspération, il fit en trois jours une route de vingt journées dans un esprit de colère et de vengeance.

» Ses troupes, qui s'étaient rassemblées de toutes parts en nombre très-considérable, parvinrent jusqu'à la ville de Soultanieh, et firent un blocus de quarante jours, dans la prévision que, peut-être, ce despote insensé, excité et trompé par Satan, viendrait de lui-même faire sa soumission à Schahroukh. Or, Skandar ne prit aucun souci de lui. Alors, (tout) ami de la paix (qu'il était), Schahroukh se mit en mouvement à la tête d'une armée imposante. Il pénétra dans la principauté de Siounie jusqu'à la forteresse d'Erendchag, et, l'ayant investie de toutes parts, il en fit le siége pendant plusieurs jours.

» Un fils de Skandar s'étant concerté avec sa mère, ils firent ensemble à Schahroukh la promesse de ne pas laisser aller son père vivant, s'il se présentait une occasion de le tuer. En même temps, ils firent porter au Djagatéen de grands présents en or et en argent. Celui-ci, ayant reçu leurs hommages par l'intermédiaire de leurs envoyés, leur fit témoigner sa haute faveur; il loua la sagesse du jeune prince, en disant : « La prudence du fils de cette
» princesse (*khanoum*) l'emporte de beaucoup sur la prudence du
» thalpa Skandar ! » Les députés s'en retournèrent dans la forteresse avec de grands présents.

» Quant à Skandar lui-même, il se tenait hors de la forteresse. Mais il se décida à fuir avec cent cinquante hommes, et il entra furtivement sur le territoire de Gokovid, dans le bourg d'Ard-

Digitized by Google

zaph [1], où il ne séjourna que peu de jours, trois à quatre; puis, reprenant sa marche, il parvint avec ses soldats à la ville de Garin, appelée aujourd'hui Arzroum [2], où étaient arrivés tous ceux qui fuyaient par anxiété et par peur devant le Djagatéen.

» Le seigneur d'Erzenga, Othman, rassembla ses troupes et alla à sa rencontre avec plus de vingt mille hommes pour lui livrer bataille. Skandar ranima son courage, quoiqu'il eût seulement avec lui trois mille hommes de troupes. Ayant pris aussitôt les armes, tous pénétrèrent à l'improviste jusqu'au milieu de la nombreuse armée de l'ennemi. Ils frappèrent et tuèrent Othman, commandant l'armée ennemie, son fils du nom de Bayazid [3], et avec eux plus de sept cents soldats. S'étant rendu maître de cent des plus braves guerriers, ce monstre impitoyable et féroce, ce fils de Satan (Skandar), les fit égorger comme des agneaux, et on laissa leurs cadavres sur la route.

» Le lendemain arriva l'armée du Djagatéen Dchonga, fils de Schahroukh, ayant sous ses ordres trente mille hommes [4]. Voyant les morts encore étendus et entassés sur le terrain, ils furent frappés de peur et de surprise, et ils ne voulurent point s'avancer plus loin à la poursuite de l'ennemi. Le fils de Schahroukh regarda comme une honte de ne pas le poursuivre, et, plein de colère, il

[1] Ardzaph, bourg suivant Thomas, forteresse selon d'autres (*Arm. anc.* d'Indjidji, pp. 451-452).

[2] La ville moderne d'Erzeroum, dans la haute Arménie, a échangé dans le moyen âge seulement ses anciens noms de Théodosiopolis et de Garin, contre le nom arabe d'*Arz-er-roum*, « terre des Romains, » à cause de son origine grecque et de sa proximité des provinces orientales de l'empire byzantin. — Le Medzophetzi a mis exactement en rapport les deux noms (*Mém.* de Saint-Martin, t. I, p. 67, note 6). — Lucas Indjidji a fait l'histoire de cette ville importante dans sa géographie souvent citée, pp. 28-34.

[3] Les Arméniens transcrivent assez fidèlement, sous la forme de Bayazid ou Payazith, le nom oriental d'Abouyézid dont les Européens ont fait Bajazet.

[4] Schah-Rokh avait été prévenu de la marche de Skandar par Djahan ou Djihan, frère de celui-ci. L'empereur avant de quitter l'Arménie, lui donna le gouvernement de la Siounie, et le titre de Djahanschah, « souverain du monde » (Tchamitch, t. III, p. 468). Ce titre, s'il lui fut réellement concédé, serait devenu le nom historique du successeur de Skandar.

Digitized by Google

dit en présence des grands de sa suite : « Qu'un seul homme d'en-
» tre nos soldats n'ose rester enfermé ni dans une ville ni dans
» une montagne! Mais, tous à la fois, marchons en armes à leur
» poursuite! »

» Alors, courant sur les traces de l'ennemi, ils attaquèrent tous ensemble l'armée de Skandar, la pillèrent et s'emparèrent des dépouilles qu'elle emmenait. Mais ils ne purent pénétrer jusqu'au centre de cette armée; ils allèrent de proche en proche jusqu'à la ville d'Aghchar [1], mais sans pouvoir s'en emparer.

» Skandar, s'avançant encore, alla camper à Tokat et sur le territoire de cette ville; il fut reçu avec des honneurs extraordinaires par les principaux habitants de la ville et des contrées environnantes. Au retour du printemps, il dévasta leur territoire, et, après avoir tout enlevé, il s'en alla s'établir sur le bord du fleuve (Halys). Là il rassembla beaucoup de troupes, au delà de quarante mille hommes. Il alla camper très-près de ses adversaires; mais il ne put rien entreprendre contre eux. Le voyant ainsi réduit à l'impuissance à leur égard, ils vinrent saccager et ruiner le territoire qu'il occupait.

» Alors Skandar se dirigea sur Sébaste près de laquelle il assiégea une caverne où s'était réfugié beaucoup de monde par crainte de ses soldats. Il les trompa tous par un faux serment; il fit sortir de la caverne une multitude de fidèles; mais il réduisit en captivité les femmes et les enfants de ces hommes innocents, et il opprima la population arménienne, en tourmentant les hommes par le fer et le feu et par d'autres tourments indicibles. Les chrétiens qui résidaient à Diourigué [2] virent ces malheureux qu'on torturait et qu'on emmenait prisonniers. Ils se rendirent, avec des larmes et des sanglots, en présence du cruel tyran, du

[1] Localité de l'Asie Mineure, nommée aussi Akhschêhir (Tchamitch, *Hist.*, t. III, p. 468), aujourd'hui un bourg du nom d'*Akchéher*, voisin du village et de la vallée d'Andresé, entre Dibrig et Tokat. Voir Eug. Boré, *Voyage*, t. I, p. 367, et son itinéraire sur la carte mentionnée du Dr Kiepert.

[2] Cette ville, qui est aussi appelée *Dibrigué* par les Arméniens, faisait partie de la province dite deuxième Arménie : c'est la *Tephrice* des Byzantins, la *Dibrig* des Turcs. (Voir *Mémoires* de Saint-Martin, I, pp. 188 et 189.)

Digitized by Google

précurseur de l'Antechrist; ils lui présentèrent des sommes considérables pour les racheter; de cette façon, ils emmenèrent plusieurs d'entre eux qu'ils firent aussitôt passer dans des contrées supérieures.

» Puis, s'étant dirigé sur la forteresse de Kharpert, Skandar ravagea par le fer et le feu tout son territoire, et il plongea dans la douleur de la captivité la population tout entière de ce malheureux et infortuné canton [1]. De là, il passa dans le canton de Terdchan [2]; il en chassa tous les habitants avec leurs fils et leurs filles, chargés de leurs effets et de leurs bagages, et il prit la résolution de les transporter sur le territoire de l'Ararat et de la Siounie.

» C'était alors l'époque de la température glaciale et rigoureuse de l'hiver. Deux jours après, une neige abondante tomba sur eux; dans la même nuit, la terre fut durcie par le froid; beaucoup de chrétiens périrent par la gelée. Le fils appelait son père, et le père son fils. Des enfants chéris mouraient sur le sein de leur mère; celles-ci, prenant leurs enfants entre les bras, élevaient la voix et poussaient leurs cris jusqu'à Dieu : « Seigneur Jésus, sois le vengeur du sang de tes serviteurs : car tu es notre espoir et notre refuge! Délivre-nous, ainsi que nos enfants, des mains de ce monstre! » Pendant ces mêmes journées, plus de sept cents personnes, chrétiens innocents, périrent par suite de la bise glaciale qui soufflait sur eux. On n'eut pas le temps de leur donner la sépulture, et ils devinrent la proie des bêtes sauvages; d'ailleurs, il n'y avait dans les alentours aucun bourg habité. Les conducteurs des prisonniers coupèrent les oreilles aux morts, et ils allèrent les montrer au précurseur de l'Antechrist. Skandar leur répondit avec ironie : « Dieu a fait tout cela... Qu'ai-je à m'en soucier? Laissez donc... N'est-ce pas lui qui me les a livrés entre les mains, et qui a fait tomber la neige du ciel? » Ce monstre impie commit d'aussi grandes iniquités. Quelques hommes ignorants qui éprou-

[1] Le canton de Dzop, la Sophène des anciens, dans la province dite quatrième Arménie; la ville de Kharpert, aujourd'hui Karpout, est située à l'ouest de cette province, aux frontières de la Cappadoce (Saint-Martin, *ib.*, I, pp. 95-96).

[2] Canton sud-ouest de la haute Arménie.

Digitized by Google

vaient un peu d'affection pour les fidèles parce que c'est un bon peuple, lui demandèrent la prolongation de leur vie. C'était une opinion alors répandue, qu'il était mort plus de monde qu'il n'y a d'étoiles dans le ciel.

» A cause de son esprit de rébellion et de son caractère farouche, Skandar ne se décida point encore à prêter obéissance au souverain de l'Orient. Celui-ci était ami de la paix; il ne voulait pas causer de bouleversements, parce qu'il avait vu son père (Thamour) hurlant comme un chien dans le tombeau, et ce ne fut point volontairement qu'il ruina notre nation.

» Or, celui qui exécute la volonté de ceux qui le craignent et qui exauce leurs prières et les fait vivre, suscita, à cause des prières et de la mort d'innocentes victimes, des secours contre le glaive de Skandar. Il le fit paraître faible aux yeux de ses soldats, de ses frères et de ses proches. Skandar se tourna du côté de son propre frère Djihanschah, à qui Schahroukh avait donné autorité de gouverneur sur sa propre nation et sur notre pays. Ayant provoqué une guerre, il marcha hardiment contre son frère Djihanschah, dans la pensée que ses propres soldats exposeraient leur vie pour lui-même, comme ils l'avaient fait une autre fois en mettant à mort son autre frère, le sulthan Bousaïth [1], que le même Schahroukh avait fait gouverneur de notre pays.

» Mais tous les soldats de Skandar l'abandonnèrent, et, se mettant à fuir, passèrent du côté de son frère Djihanschah. Entouré d'un petit nombre d'hommes, Skandar lui-même échappa avec grande peine à son frère, et se jeta furtivement dans la forteresse d'Erendchag; il passa un hiver tout entier dans cette forteresse, au milieu de l'ivresse des festins.

» Or, son frère Djihanschah vint entourer et assiéger Erendchag jusqu'à la saison du printemps, en construisant des fortifications, des demeures autour de la place elle-même. Dans cet intervalle, Skandar envoya en secret un délégué au sulthan d'Égypte,

[1] Abou-Saïd, le même que Ebousououd, était le sixième fils de Cara Yousouf; Skandar l'avait fait périr en 1427 par ambition pour s'emparer de son gouvernement, qui était l'Aderbaïdjan. (Voir d'Herbelot, p. 36.)

Digitized by Google

afin que celui-ci fît avancer à son secours un corps considérable de troupes. Le sulthan lui envoya, en effet, une armée qui dépassait le chiffre de soixante mille hommes; mais en arrivant dans le canton d'Eghégeatz [1], elle apprit que Skandar avait été assassiné dans la forteresse d'Erendchag.

» C'était le fils de Skandar, cité plus haut, nommé Chahoupath [2], qui avait conspiré contre lui avec sa mère, de concert avec dix braves guerriers et intrépides combattants. Ayant pénétré la nuit auprès de Skandar, ils le trouvèrent plongé dans le sommeil et pris de vin. Alors tirant leurs épées, ils lui coupèrent la gorge et le mirent à mort. Ses amis n'en surent rien; mais, le lendemain matin, ils allèrent trouver Chahoupath et lui dirent : « Où est ton » père? » Il leur répondit : « Qu'il en soit fait de votre ennemi » comme de mon père! » Puis il leur fit serment qu'on ne leur ferait aucun mal à eux-mêmes.

» Or, il y avait là un ami de Skandar, nommé Holayou (ou Holavlou); on l'emmena et on lui donna la mort; on lui coupa ensuite la tête, qui fut portée à Djihanschah qui était campé en face de la forteresse et en faisait le siége. Celui-ci, à cette vue, éprouva une grande joie : quant aux habitants du pays, ils célébrèrent des réjouissances et ils rendirent grâces à Dieu, de ce que ce soit le propre fils qu'il chérissait qui ait tué leur ennemi, et de ce qu'eux-mêmes n'ont point causé sa mort. L'impie a été enlevé de ce monde et il ne verra point la gloire de Dieu; ainsi s'accomplit la parole du prophète : « J'ai vu l'impie élevé et exalté, et voilà qu'il » n'était plus! »

» Parce que c'était un homme sanguinaire, Skandar n'a pas mesuré jusqu'au bout le terme de sa vie, et la terre jouit de la paix pendant quelques jours. En effet, depuis le Khorasan jusqu'à

[1] Ce corps auxiliaire qui était parti peut-être des possessions des sulthans d'Égypte dans l'ancien royaume de Cilicie, n'alla sans doute pas au delà du canton ici nommé de la haute Arménie. Tchamitch fait avancer ce corps d'armée par la Syrie et la Palestine (ouvr. cité, t. III, p. 470).

[2] Forme adoucie et contractée du nom de Schah Kobad. — Après l'événement, ce prince fit la paix avec son oncle Djihanschah (De Guignes, t. III, p. 303).

Digitized by Google

l'Égypte, tout pays fut soumis à des bouleversements, tant qu'il resta en vie sur la terre. C'était l'an 886 de notre ère (A. D. 1436-1437) que sa mort arriva. Or, depuis l'an 870 (A. D. 1421) jusqu'à la mort de Skandar, toute la terre fut constamment dans l'agitation et le trouble; les infidèles en souffrirent aussi bien que les fidèles. Car ce fut à trois reprises que le Djagatéen Schahroukh, à cause de la rébellion de ce chef, vint réduire en captivité tous les Turcomans et les populations des provinces de l'intérieur [1] : la première fois à Vagharschaguerd; la deuxième à Salmasd, et la troisième, lorsque Skandar lui-même périt et beaucoup de monde à cause de lui.

» C'est ce que j'ai vu en toute certitude dans notre canton [2] : l'an 885 de notre ère (A. D. 1435-1436), lors de la troisième expédition du Djagatéen, nous avions pris la fuite à l'approche de son armée, et nous étions allés tour à tour à Klath, à Her et à Pergri, à Ardjêsch et à Ardzgué! Voilà que se présentèrent à l'improviste tous les Curdes, population du Curdistan [3], sortant des montagnes et des collines. L'épée à la main, répandant partout la terreur, ils commirent des massacres dans notre nation affligée, et ils voulurent nous exterminer tous sans distinction. Ce jour fut tellement épouvantable par suite des craintes et des frayeurs, par les cris de la race cruelle et sanguinaire des Curdes, qu'il était tout à fait semblable au jour du jugement, si notre espoir à tous, le Christ, Dieu notre Sauveur, n'était pas venu à notre secours.

» Nous nous étions mis en marche pendant la nuit, et nous

[1] Thomas veut probablement désigner par le terme de méditerranéens les habitants des contrées situées dans l'Asie antérieure, que les Mongols s'efforcèrent toujours d'enlever aux Turcomans, les deux Mésopotamies, l'Arménie, la Babylonie et l'Aderbaïdjan.

[2] Quoique le chroniqueur s'étende sur des faits particuliers, nous plaçons ses plaintes en manière d'éclaircissements à la fin de ce chapitre d'histoire. Le chapitre suivant que nous omettons se compose tout entier du récit des persécutions contre les Arméniens.

[3] Il est digne de remarque que le chroniqueur du XV[me] siècle ait déjà employé la dénomination de Curdistan (en arménien *Kertasdan*), prise vraisemblablement dans l'usage vulgaire et formée à l'aide d'une désinence persane.

Digitized by Google

avions le dessein de nous rendre dans la ville de Paghesch, auprès des fidèles amis de Dieu et du Christ, bien gardés par Dieu même, vartabieds et évêques, prêtres et religieux. Mais voilà que tout à coup les ennemis se jetèrent sur nous et, déployant leurs armes, voulurent nous faire tous passer au fil de l'épée.

» En ce moment, mettant notre refuge en Dieu et laissant en arrière tous nos biens temporels, nous prîmes la fuite dans les montagnes; avec le secours et la grâce de Dieu, nous échappâmes aux mains de l'ennemi. Le bruit de notre détresse parvint jusqu'à la ville de Paghesch. Alors l'évêque de cette ville, le seigneur Étienne, homme miséricordieux et ami des pauvres, ayant avec lui une foule de fidèles, et le vartabied Étienne, notre frère spirituel, suivi d'une multitude de religieux, vinrent à notre rencontre. Voyant la détresse effroyable où nous étions, ils éclatèrent en gémissements et pleurèrent sur nous; ils nous emmenèrent avec eux, nous donnèrent asile, et pendant trois ans, tels que des anges de Dieu, ils nous accueillirent nous et nos pauvres. Que Dieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ, conserve cette contrée dans un état sans trouble et sans secousse jusqu'à son second avénement, avec les fils et les filles de son peuple, en jouissance de leurs biens spirituels et temporels! — Cela se passait l'an 884 de notre ère (A. D. 1434-1435). »

Observations.

En écrivant l'histoire des dernières campagnes de Skandar, Thomas, paraît-il, a été bien renseigné sur les noms des personnages qui figurèrent au premier rang dans les faits accomplis sur tous les points du territoire arménien. Il a parlé, en connaissance de cause, des frères et des enfants de Skandar, parmi lesquels celui-ci trouva de redoutables ennemis. C'est, en effet, la désaffection et la trahison des siens qui hâtèrent la chute de sa puissance militaire, tant de fois relevée après les échecs que les armées mongoles lui avaient fait essuyer.

Celui des fils de Skandar, nommé ici Arali, et dans d'autres

Digitized by Google

sources Yar-Ali, avait en mains l'administration d'une portion du Vasbouragan. Nous apprenons de Thomas que ce jeune prince ne passa dans le Schirvan que pour échapper aux reproches de son père au sujet de ses injustices : cette raison est bien plus plausible que celle qu'on a tirée de l'impression produite sur lui par la déroute des troupes de Skandar défait par Schah-Rokh [1]. En tout cas, Khalil-Oullah se rendit coupable de trahison envers le fugitif qui avait compté sur son indépendance; en livrant Arali aux ennemis des Turcomans [2], il attira sur sa souveraineté les armes de Skandar, qui se vengea par le sang. Khalil, craignant de se voir dépossédé, alla porter plainte à la cour de l'empereur tartare, dont il avait obtenu naguère les bonnes grâces, et il réussit à allumer de nouveau contre le fils de Cara Yousouf toute l'animosité de ce souverain [3]. Notre chroniqueur, d'ordinaire si bref dans l'exposé des faits, a donné une tournure dramatique au récit des circonstances qui ont allumé la guerre entre Skandar et Schah-Rokh; il montre le plaignant accompagné de ses jurisconsultes, l'arbitre entouré des magistrats d'une de ses villes capitales, et le prince étranger prenant à la suite de ces démarches la grande résolution de diriger lui-même les opérations d'une guerre décisive.

Un trait saillant des dispositions d'esprit et de caractère de Schah-Rokh était parvenu à la connaissance de l'obscur historiographe arménien. L'empereur de l'Orient, — ainsi qu'il l'appelle quelquefois, — musulman comme son père, était préoccupé de la pensée de consolider la domination mongole par la guerre et par les institutions. Les événements de son règne prouvent assez qu'il

[1] D'Herbelot, *Biblioth. orient.*, p. 443.

[2] Schah-Rokh traita d'abord avec ménagement son prisonnier; mais ensuite il le remit dans les fers et l'envoya à Samarcande.— D'Herbelot, *ibid*, d'après Khondémir, p. 165.

[3] Après la mort de Yousouf, Khalil, qui était l'émir du Schirvan, était venu rendre, l'an 823 de l'hégire (1420), à Karabagh, ses hommages à Schah-Rokh par qui il fut bien reçu et comblé d'honneurs et de grâces. « Il affermit ainsi l'ancienne amitié de son père pour la famille de Timour, » comme s'expriment Mirkhond et Khondémir, dans les *Fragments* de ces historiens, extraits par M. de Frémery. (*Journ. asiat.*, t. XVII, pp. 147-148.)

Digitized by Google

n'avait point laissé déchoir la première force d'une race conquérante. Mais l'idée d'un gouvernement fondé sur la justice et l'équité avait été l'objet de ses méditations et de ses délibérations : nous en lisons la preuve écrite dans les lettres et les manifestes que son mollah ou aumônier, Abd-Errazzak, nous a transmis [1], et nous en avons une autre preuve dans l'espèce d'hommage que les autres historiens se sont plu à lui rendre comme à un grand souverain. Sa magnanimité et sa droiture naturelles furent, en effet, relevées chez lui par le désir d'égaler les princes qui avaient le mieux mérité dans l'histoire la reconnaissance des peuples, et, en vérité, il ne fut pas au-dessous des plus illustres successeurs de Gengis-khan et de Houlagou, qui appelèrent à leur secours l'empire des lois et les lumières de l'instruction.

Schah-Rokh était d'un naturel pacifique : Thomas ne s'est pas trompé sur ce point, malgré la haine et la terreur que le seul nom de Djagatéen devait inspirer à ses compatriotes ; il dit ouvertement que le fils de Timour, comme s'il était instruit par le funeste exemple de son père, ne voulait point causer sans de graves motifs de grands bouleversements parmi les peuples ; il ajoute même que c'est involontairement qu'il contribua à la ruine de la nation arménienne. Enfin il insinue qu'en devenant sophi, il avait montré plus de répugnance qu'auparavant à faire la guerre et à se revêtir lui-même des pièces d'une armure. Nous ignorons si cette particularité de la vie de Schah-Rokh était ou non connue d'ailleurs ; mais il est de fait qu'elle explique nettement les vues et les procédés de sa politique. Son agrégation à un ordre contemplatif de création persane a certainement modifié, d'une manière profonde, les principes de despotisme et les instincts de férocité guerrière qu'il pouvait tenir de sa profession sincère de l'islamisme, de la tradition des États musulmans, ainsi que de l'exemple des grands capitaines tartares, arbitres de l'Asie depuis deux siècles.

Quand Schah-Rokh eut conduit en Arménie une imposante armée, Skandar dut renoncer à de grandes expéditions comme

[1] *Notice* de M. Ét. Quatremère, pp. 141 et suiv., pp. 159-162, p. 177, pp. 216 et suiv., pp. 237-39, 243, 261 et suiv., pp. 270-271, 288, et passim.

Digitized by Google

celles qui avaient étendu sa puissance au dehors pendant les premières années de son règne. Son frère Djihanschah sépara ses propres intérêts des siens, en acceptant de l'empereur mongol le gouvernement de provinces, telles que l'Aderbaïdjan, qui avaient été placées autrefois sous l'obéissance de Skandar. L'intrépide Turcoman, plus opiniâtre que jamais, se borna à des excursions brusques dans les parties de l'Arménie où il rencontrait des ennemis divisés et plus faciles à vaincre. Ses nouveaux efforts réussissent : son armée se grossit toujours après le moindre avantage qu'il remporte, et, pendant trois années, il traverse plusieurs fois en maître les contrées supérieures de l'Arménie, sans être arrêté par les troupes mongoles concentrées dans la Siounie et dans les provinces de l'Est.

La défaite du chef des Turcomans du Mouton blanc est le fait d'armes le plus éclatant de Skandar dans les derniers temps de sa carrière. Cara-Eyluc Othman, ou Kara-Youlouk Osman [1], comme l'appellent la plupart des historiens, avait su maintenir son indépendance pendant un demi-siècle, et, de la position inexpugnable qu'il s'était faite dans les montagnes du sud de l'Arménie, il avait menacé à diverses reprises la domination des Cara-Coïnlou dans l'Arménie même. A cet effet, il avait entretenu des intelligences avec leurs ennemis : en donnant la main aux Mongols, il se flattait de venir à bout de tous les potentats de l'Asie occidentale, et même des sulthans des Osmanlis [2] ; il cachait son jeu devant ceux-ci qu'il avait le plus à craindre. Accourant en forces pour surprendre un ennemi qu'il croyait fugitif et affaibli, Othman, qui était maître

[1] Le surnom de ce chef signifie : « La sangsue noire ; » il a caractérisé la soif de sang dont il avait fait preuve en diverses circonstances, par exemple, quand il fit mettre à mort trois souverains vaincus qui étaient ses prisonniers (Hammer, *Hist. de l'emp. ottom.*, t. III, pp. 152-153).

[2] Nous en avons la preuve dans une correspondance d'Othman avec Schah-Rokh interceptée par Cara Yousouf, et envoyée à Brousse au sulthan Mohammed Ier, et dans une lettre où Othman se défend devant celui-ci d'avoir écrit une telle pièce. (Voir Hammer, *Empire ottoman*, t. II, p. 470.) Mohammed Ier payait à Cara Othman un tribut annuel de mille tapis et housses. (*Ibid.*, t. III, pp. 73-74.)

Digitized by Google

d'Erzenga, vint offrir la bataille à Skandar; mais celui-ci défit son armée de vingt mille hommes à la tête de trois mille soldats, et vit succomber dans cette déroute Othman lui-même et son fils Bayazid. Cette victoire était faite pour assurer bien longtemps la domination de Skandar dans toute l'Arménie, s'il n'avait pas eu à se défendre contre les attaques d'une foule d'autres ennemis, et surtout des Mongols. Le fils aîné d'Othman, Hamzah lui succéda sans contestation dans le gouvernement du Diarbékir, et continua à résider dans la forteresse d'Amid, capitale de ce pays.

La place que Thomas donne à la défaite et à la mort d'Othman dans l'ordre des faits de sa chronique permet de placer cet événement dans le cours de l'année 1435, deux ans environ avant la mort de Skandar à Erendchag. Cette date s'accorde avec l'an 839 de l'hégire, date consignée dans l'ouvrage de Macrizi, où l'on peut suivre d'année en année l'histoire du souverain d'Amid. Elle est tout autrement certaine que la date de 809 (1406), adoptée par M. Rasmussen, dans ses *Annales Islamismi* [1], sur la foi d'un historien arabe plus moderne, auteur d'un travail général sur les dynasties musulmanes [2].

On doit aussi à Macrizi la mention d'un trait caractéristique des mœurs de l'époque, que Thomas n'a pas jugé bon de rapporter, s'il l'a connu : c'est la vengeance politique tirée d'Othman par Skandar après sa mort [3]. Comme le souverain d'Amid avait toujours été l'allié des Mongols, et qu'il avait joint en dernier lieu ses armes à celles de Schah-Rokh, la tête d'Othman et celle de deux de ses fils furent envoyées au sulthan d'Égypte, allié de Skandar, et l'on fit au Caire à cette occasion de solennelles réjouissances. Ce ne fut pas en vain que le fils de Cara Yousouf fit appel deux ans

[1] *Tabulae*, p. 47, et *ibid.*, p. 120. (Hauniae, 1825.) — Voir la *Chrestomathie arabe* de M. Silvestre de Sacy, t. II, pp. 85-86.

[2] Ahmed Ben Yousouf, de Damas, écrivain du XVIIme siècle, dont M. Rasmussen a donné des extraits, à la suite de ses tables chronologiques (manuscrit de Copenhague, chap. XLVIII).

[3] S. de Sacy, *Chrestom. arabe*, et Rasmussen, *Annales*, *ibid.* — Puisque la bataille eut lieu près d'Erzeroum, on a lieu de croire les historiens qui représentent Othman se tuant en tombant dans le fossé de cette place.

Digitized by Google

après à l'amitié du même sulthan, Malek al-Aschraf Barsébaï; mais la puissante armée que celui-ci fit marcher sur l'Arménie ne vint pas à temps pour prévenir la trahison des siens envers Skandar affaibli et épuisé par tant de guerres.

On a pu lire, dans le chapitre de Thomas que nous examinons, une rapide esquisse des expéditions de Skandar en Asie Mineure, alors qu'il était menacé dans l'Arménie même par des forces supérieures, commandées par Dchonga, fils de Schah-Rokh. Il fit la terreur de vastes contrées situées autour des villes de Tokat, Sébaste, Diourigué ou Dibrig, pendant toute une année, avant de rentrer dans son propre pays par la province septentrionale, dite la haute Arménie. Quand il croyait recouvrer enfin par les armes son ancienne puissance, il fut abandonné par une grande partie de son armée, et c'est dans la forteresse d'Erendchag qu'il finit misérablement ses jours en 1437, par la conspiration d'une de ses femmes et d'un fils qu'il avait eu d'elle, nommé Chahoupath. Sa mort mit à la tête des Cara-Coïnlou son frère Djihanschah, qui s'était élevé par la faveur de Schah-Rokh, ennemi de sa famille et de sa dynastie.

§ V.

COUP D'ŒIL SUR LES DESTINÉES DE L'ARMÉNIE ET DE LA GÉORGIE, APRÈS LA MORT DE SKANDAR.

« L'an de notre ère 887 (A. D. 1437-1438), le roi de Géorgie, nommé Alaksan ou Aleksan (Alexandre), donna un poison mortel dans un breuvage à Beschguen ou Belkiné [1], fils de Sempad l'Orbélien, petit-fils de Pourthêl et beau-père du roi lui-même, et cela, parce que ce prince avait en sa possession tout le pays de Siounie et les cantons environnants, renfermant plus de six mille familles

[1] On trouve dans les manuscrits une triple orthographe de ce nom : Pesch-guen ou Beschguen, Beghkiné et Belkiné.

de chrétiens : il les avait soustraits autrefois à l'autorité de Schah-Rokh, et les avait fait passer du côté de la Géorgie.

» Le roi Aleksan l'avait comblé d'honneurs en apparence et lui avait même donné la forteresse de Lorhé [1]. Or, Belkiné, qui était vertueux et craignant Dieu, qui aimait les religieux et les pauvres, se montrait miséricordieux et pacifique envers tout le monde : aussi on l'implorait, on venait à lui en foule. Il traitait avec honneur et fournissait de pain, de viande et de vêtements tous ceux qui s'adressaient à lui parmi les Arméniens.

» Mais le monstre sanguinaire et sans pitié, Aleksan, craignit Belkiné, sous le vain et faux prétexte que les Arméniens n'allassent en grand nombre se réunir sur son territoire, et que la ruine du royaume de Géorgie n'eût lieu de cette manière. Ce fut surtout par la ruse d'hommes pervers parmi les grands de son royaume, comme il est arrivé, que, dès le principe, les grands ont perdu toute la nation arménienne par leurs jalousies et leurs haines. Ils remirent en secret un poison mortel à un homme du nom d'Amnatin [2], Arménien de nation, en lui promettant de magnifiques présents. Ce Caïn cruel et sanguinaire préféra la ruse et la gent des Chalcédoniens à la nation religieuse et vertueuse des fidèles orthodoxes [3]. Il donna à Belkiné, à l'improviste, un poison mortel à l'heure du repas. Le prince s'en étant aperçu, demanda un contre-poison; mais, rien ne l'ayant secouru, il rendit l'esprit entre les mains des anges. On le porta et on le déposa au tombeau auprès de son père Sempad et de son propre frère Étienne, archevêque du saint couvent de Dathev, à qui on avait donné la sépulture dans le pays de Géorgie, alors qu'il y fuyait devant les infidèles. Ce fut un grand deuil pour toute la nation arménienne

[1] Lorhé ou Lorhi, place forte de la province de Koukarkh, au nord de l'Arménie, dans le canton d'Aghoud.—*Mémoires* de Saint-Martin, t. I, pp. 84-85.

[2] Le nom de cet arménien ne peut être que d'origine arabe : *Amnatin* pour *Amn-Eddin*, c'est-à-dire « sûreté de la religion. » —Tchamitch fait de lui un parent et un ami intime de Belkiné (*Hist.*, t. III, p. 471).

[3] La partialité haineuse de Thomas éclate en ce passage; il rejette tout l'odieux du crime sur les partisans du concile de Chalcédoine, qui sont pour lui des hétérodoxes.

Digitized by Google

et un sujet de désespoir pour toutes nos familles. Car Belkiné était comme une grappe au milieu des vignes dévastées, comme une étoile dans les ténèbres : il était un lieu de refuge pour toute la population des chrétiens.

» Il ne restait qu'un frère de Belkiné, nommé Schah [1], qui, nourri et élevé chez la nation avide et gourmande des Géorgiens, était jugé indigne et qui d'ailleurs ne rentra point dans son pays natal. Il restait aussi un fils de Belkiné, enfant âgé de dix ans environ. Que la mémoire de ce prince soit bénie, et que le Christ Dieu lui accorde la rémission de ses péchés! car, en conformité avec Abel, il est mort par suite des embûches fraternelles, et il a été martyrisé par de faux frères.

» Des grands de la cour (de Belkiné) tirèrent vengeance de l'impie Amnatin en lui coupant les pieds et les mains. Mais ils ne purent amener en aveu celui qui avait donné le poison mortel par lequel la vie a été ôtée à notre ischkhan.

» Dieu miséricordieux épargna Aleksan pendant une année; mais, l'année suivante, l'an 888 de notre ère (A. D. 1438-1439), il mit à exécution son jugement équitable; c'est-à-dire, il frappa ce roi pervers et sanguinaire d'une plaie affreuse et cruelle sur le ventre. Il croyait mourir tous les jours, et il vivait de nouveau; il criait sur lui-même : Malheur! Malheur! Il appelait auprès de lui des savants et des médecins; mais le mal s'appesantissait toujours sur lui avec plus de violence.

» L'année suivante, 889 de notre ère (A. D. 1439-1440), Dieu notre créateur manifesta sa colère sur notre nation, sur ce roi méchant et sur son pays. Car Djihanschah (ou Dchahanschah) qui était maître de Tauriz, comme gouverneur et commandant de cette ville, rassembla des soldats, forma une armée, et, prenant avec lui le cruel gouverneur d'Ardavil [2], ainsi que tous ses *cadis* et *moudaris*, il entra dans la Géorgie. Plusieurs fois il envoya des

[1] Ce nom a été lu *Mnaschah* par Tchamitch (*Hist.*, t. III, p. 471); mais, comme M. Brosset en a eu le pressentiment, les manuscrits portent le pronom *nma* (au datif) avant les mots : *Schah anoun*, « Schah de nom. »

[2] Ardavil ou Ardevil, ville importante de l'Aderbaïdjan, au nord-est de Tauriz.

Digitized by Google

députés à Aleksan, afin qu'il se soumît à lui et lui payât le tribut accoutumé [1]. Mais ce prince s'y refusa, et même lui donna réponse avec une dureté insolente. Alors Djihanschah marcha contre lui, à l'improviste, le jour de la grande fête de Pâques, à un moment où il n'était pas préparé. Les ennemis firent prisonniers tous ceux qui leur tombèrent sous la main et mirent à mort de grands personnages. Puis ils assiégèrent et serrèrent de près la ville de Schamscheuldé [2], jusqu'à ce qu'enfin, le jour de la Pentecôte ou de la descente de l'Esprit de Dieu, ils la prirent par la trahison et par la peur. Avec mille cent soixante-quatre têtes d'hommes, ils élevèrent un minaret à la porte de la ville, et ils firent neuf mille et quatre cents prisonniers, sans parler de ceux qu'ils enlevèrent çà et là dans les bois et dans les taillis. Ils immolèrent à l'entrée même de la ville, comme des brebis, soixante personnes consacrées, soit prêtres, soit religieux; aux uns, ils fendirent la tête en quatre morceaux; aux autres, ils broyèrent la tête avec une pierre; ils en tuèrent d'autres après les avoir fait apostasier. Quant à ceux-ci, Dieu veuille ne pas le leur imputer à péché, et ne pas leur ôter la grâce du baptême et le mérite immortel de son sang!

» On put voir alors l'excès de la douleur de l'armée chrétienne : ses soldats, intrépides et fermes, excitant mutuellement leur courage, confessèrent le Christ, comme le vrai Dieu, d'une voix haute et redoutable, au milieu de la multitude de l'armée de Satan. Leurs visages brillaient comme les visages des anges, en ressemblance avec saint Étienne premier martyr. Qui pourrait bien représenter les funestes angoisses et la douleur poignante de la race de Haïg opprimée [3]? Il n'est donné de le savoir qu'à Dieu

[1] Aleksan s'était cru assez fort pour ne pas payer le tribut auquel les rois de Géorgie avaient dû se soumettre du temps de Timour et qu'ils avaient payé sans doute encore sous ses successeurs.

[2] La ville de Schamscheuldé ou Schamscheudé, qui est comprise dans la Géorgie par beaucoup d'historiens, était située dans la province de Koukarkh qui sépare l'Arménie de la Géorgie au nord; elle fut la résidence des princes Orbéliens. Indjidji s'est étendu sur l'histoire de cette ville et sur les différentes orthographes de son nom dans l'*Arménie ancienne*, p. 363.

[3] La race de Haïg est ici nommée à dessein, parce que Schamscheuldé

Digitized by Google

créateur et auteur de toutes choses, celui qui a donné la vie aux hommes. Le père criait à son fils : « Malheur, ô mon fils! » Le fils criait à son père avec des supplications lamentables : « Malheur » à moi, ô père! » La mère tenait ses regards attachés sur sa fille, et elle laissait couler sur le sol des larmes abondantes comme un fleuve.

» Dans toute l'étendue de son territoire, notre pays fut rempli de servitude et de larmes, de gémissements et de sanglots; mais il en fut surtout ainsi dans notre canton natal placé au centre du pays. Car tous les habitants étaient alors fugitifs, et ceux qui y pénétrèrent furent exposés à des épreuves et à des embûches terribles. Ils en partirent de nouveau, et ils se dispersèrent en Égypte, dans le Khorasan, dans la contrée de Bagdad, dans le Dadjgasdan ou pays des Dadjigs [1], et dans une infinité de pays. Partout on était forcé d'user de supplications et de racheter les captifs à très-grand prix. Quant aux infidèles, ils considéraient avec une orgueilleuse fierté notre ruine si affreuse, comme leur ouvrage, et ils disaient hautement: « Où est donc Jésus, leur » Dieu? Laissez, qu'il vienne, et qu'il sauve ceux qui croient en » lui! »

» Mille fois nous avons proféré ce cri : « Malheur à moi, mal- » heur à nous! » parce que nous avons vu présentement, dans notre pays, le temps où miséricorde n'est plus faite au pécheur (comme il en sera) au jour même du jugement. En effet, tout prisonnier est vendu au prix de mille thangas, et nous sommes tous tombés dans une si grande misère, villes, bourgs, monastères et campagnes, que ni une ville, ni un bourg ne peut racheter un seul captif à cause de l'excès de sa pauvreté. N'ayant à la bouche que des paroles de tristesse et de plainte, nous pleurons et nous

avait à cette époque une population d'environ vingt mille Arméniens (Tchamitch, t. III, p. 471).

[1] Quoique le mot *Dadjigs* serve souvent chez notre auteur à désigner la population musulmane d'un pays ou d'une ville, le contexte autorise en cet endroit à voir dans le mot *Dadjgasdan* le nom de la Perse, patrie des groupes de populations que les Mongols ont compris sous la dénomination de *Dadjigs* ou de *Tadziks*. Voir plus haut, p. 25.

Digitized by Google

gémissons sur notre ruine avec la plus vive douleur et avec des lamentations et des sanglots. Car des enfants innocents, de saints agneaux et troupeaux rachetés par le sang du Christ, de chastes épouses livrées aux impies et jetées au milieu d'une multitude innombrable d'infidèles, ont été perdus à jamais, et il n'y a personne qui puisse venir à leur aide ou qui soit capable de les protéger.

» Partant de là (du pays de Schamscheuldé), les ennemis marchèrent sur Dephkhis ou Tiflis, ville du Phaïdagaran [1], et ils renversèrent sur leurs fondements toutes les églises anciennes et nouvelles construites par les anciens souverains du pays. Partout, montant sur le faîte des églises, ils jetèrent en bas la croix du Seigneur. Puis, tirant leurs épées, ils les brandissaient contre les groupes de fidèles, avec des cris effrayants et avec un fracas horrible, au point que, par la peur qu'ils inspiraient, tout homme tremblait et était agité de crainte dans les montagnes comme dans les plaines. Les ennemis, tenant toujours l'épée haute, se groupant les uns contre les autres, les timides comme les vaillants [2], entraient dans les cavernes et les creux des rochers. Ils en faisaient sortir les femmes et les enfants des gens du pays, et ils les emmenaient ensuite prisonniers pour plusieurs jours.

» Alors la nation géorgienne, lâche et gourmande, portée à l'ivresse et mangeuse de lièvres [3], cette nation qui, s'attachant tou-

[1] C'est par suite d'une confusion dans les dénominations géographiques, comme nous l'avons dit plus haut, dans une note (sect. I, § II, p. 36), que plusieurs écrivains ont placé la ville susdite dans une province arménienne voisine de la contrée de la Géorgie, où est bâtie Tiflis.

[2] Nous traduisons ainsi les mots arméniens *arikh iev anarikh*, comme des qualifications morales des soldats de Djihanschah: « vaillants et non vaillants, » ou « braves et lâches, » comme l'a entendu M. Brosset. Il nous semble douteux qu'il faille donner à ces termes une valeur ethnographique, et distinguer en conséquence, dans l'armée de Djihanschah sortie de l'Aderbaïdjan, les *Aris* ou les Persans, et les *Anaris* ou les Mongols.

[3] L'épithète arménienne *labsdaguer* (manuscrit 96), ou *labasdagaguer* (manuscrit de Venise) serait prise, nous semble-t-il, comme un composé du subst. *guer*, nourriture, et *labesdag* qui, en arménien vulgaire, a, de même que *nabesdag* pour *nabasdag*, le sens de « lièvre, petit lièvre. »

Cependant, en traduisant la même épithète : « mangeuse de galettes, »

Digitized by Google

jours à des chefs cupides, se vantait de pouvoir triompher de toutes les nations, ne se montra point capable de percer un seul homme d'une seule de ses flèches. Quant ils voyaient quelques hommes au milieu d'un bois, les Géorgiens se disaient les uns aux autres, avec peur et tremblement : « Voici les Turcomans, voici les » Turcomans ! » Aussitôt eux-mêmes, s'échappant à grand'peine, livraient leurs enfants aux mains des infidèles. Tandis que, mettant notre espoir dans les Géorgiens, nous nous prévalions au milieu des impies, de ce côté même nous sommes restés muets et sans réplique [1], en présence des infidèles. Ainsi s'est accomplie sur nous la parole du Prophète : « Maudit soit l'homme qui pla- » cerait son espoir dans l'homme..... N'espérez point dans les » princes ; car il n'y a pas de salut à attendre d'eux ! » Il n'y a pas d'autre auxiliaire pour nous que Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui s'est immolé pour sa sainte Église par sa croix et par ses souffrances. Tout cela est tombé sur nous à cause de nos péchés, surtout à cause du langage de blasphèmes et d'injures qui a été tenu, à cause de la négligence et de l'oubli de la prière, à cause des sentiments de haine et du manque de charité réciproque, enfin à cause de l'hétérodoxie du sacerdoce [2].

» Peu après, le tyran impie, Djihanschah, appela auprès de lui les chefs pervers de sa religion, et il leur demanda : « Y a-t-il » un de nos anciens souverains qui ait fait des actions si belles » et montré tant de bravoure ? » Ils lui répondirent : « Non ! » vous méritez plus d'honneur et de gloire que le Prophète lui- » même [3] ! » Alors le cruel scheïkh d'Ardavil lui dit : « Toutes les » calamités que vous nous avez causées, Dieu vous les a pardon-

M. Brosset a deviné dans le premier membre du composé un mot géorgien signifiant « des galettes plates, longues et minces, qui servent en Géorgie de plats, de pain et de serviettes. » (*Additions*, p. 404.)

[1] Littéralement : « Nous avons tenu la main sur la bouche. »

[2] En mettant ici en cause « le sacerdoce non orthodoxe, » Thomas entend sans doute dénoncer la fraction du clergé arménien qui avait noué des relations avec les Églises grecque et latine, ainsi qu'avec les chrétiens de Géorgie, suspects à ses yeux d'union avec les Occidentaux.

[3] Littéralement : « *Païghamber*, c'est-à-dire, porteur du message. »

Digitized by Google

» nées! De même, que tout ce que vous ferez pendant sept an-
» nées [1], vous soit pardonné! Mais je vous donne ce conseil :
» puisqu'ils blasphèment contre notre maître (Mohammed), en
» lui donnant le nom de *Gound* et de *Katchal* [2], c'est-à-dire
» « chauve », mettez force impôts et tributs sur tous les chré-
» tiens [3], afin qu'ils renient Jésus et qu'il passent à notre reli-
» gion! »

» Alors, en effet, les infidèles établirent de lourds tributs et impôts sur toute notre nation, dans ce dessein que peut-être elle se convertirait à leur religion par suite de son extrême détresse. Que le Seigneur Jésus les fasse disparaître tout à coup de ce monde, et qu'il exécute un jugement équitable sur nous et sur eux! Puisqu'ils ont ruiné complétement notre nation pendant huit cents ans, qu'il vienne au secours de l'Arménie, et il les perdra comme Gog et Magog [4], comme Sennachérib, et comme tous les souverains impies des Gentils : or, qui sera jeté contre la pierre du Christ sera broyé sur cette même pierre; il sera broyé pour l'éternité, et avec lui toutes les races et nations...! »

[1] Un terme de neuf années d'impunité était accordé par plusieurs souverains mongols aux généraux heureux qu'ils voulaient récompenser par la plus haute des grâces. Voir Quatremère, *Notice* sur Abd-Errazzak, pp. 32-39.

[2] Ce terme serait un nom injurieux donné par les chrétiens aux Musulmans qui avaient l'habitude de se raser la tête : *Gound* ou *Gount* signifie « chauve » en arménien, et on lui donnerait pour apposition le mot persan et turc *katchal* ou *ketchel*, si on ne veut point l'entendre dans le sens littéral de teigneux ou de boiteux (Bianchi, tome II de son *Dictionnaire turc-français*).

[3] L'auteur arménien se sert du mot kharadj, qui est le nom ancien de l'impôt de capitation (*kharâdj* en arabe), levé dans les pays musulmans au profit du souverain.

[4] Cette même comparaison avec les peuples barbares et envahisseurs, placés par l'Écriture au delà des peuples Japhétites, revient fréquemment dans les monuments de la littérature arménienne et de la littérature syriaque.

Digitized by Google

Observations.

Ce dernier extrait de la chronique de Thomas est relatif principalement aux événements de la Géorgie dans les années 1438-1442; mais il se lie bien au sujet des extraits précédents, parce que l'Arménie ressentit le contre-coup des désastres qui accablèrent les contrées de la Géorgie les plus rapprochées de ses frontières. C'est à ce point de vue que le Medzophetzi a relaté les circonstances qui purent lui être connues de l'expédition de Djihanschah contre Schamscheuldé et Tiflis. Il ne dit plus mot de Schah-Rokh ni des Mongols; il s'occupe exclusivement du prince turcoman, frère de Skandar, qui agissait avec des forces considérables en qualité de gouverneur de l'Aderbaïdjan reconnu par l'empereur Tartare. Son récit incomplet, et qui s'étend à peu d'années, a pour objet principal le sort des Arméniens mêlés aux Géorgiens et aux Musulmans dans les provinces limitrophes des deux pays.

Tchamitch a fait usage, à chaque pas du récit de Thomas de Medzoph dans cette période de l'histoire d'Arménie si étroitement liée à celle des pays voisins [1]. Le traducteur français des grandes annales de la Géorgie, M. Brosset, a aussi recouru à notre chroniqueur, pour établir la suite des faits [2] et pour contrôler ce que les mêmes annales nous apprennent sur la fin du règne d'Alexandre, fils de Giorgi VII, époque touchant laquelle il régne beaucoup de confusion dans les sources indigènes [3]. Il a constaté des opérations assez nombreuses de la même guerre, sur lesquelles Thomas garde le silence; mais il a donné un long fragment de sa chronique relatif à l'invasion de Djihanschah en Géorgie, traduit

[1] *Histoire d'Arménie*, t. III, pp. 471-73.

[2] *Additions et éclaircissements*, add. XXIII, p. 398 et suiv. (Témoignages des écrivains étrangers, depuis la mort de Timour jusqu'à l'an 1459, et chronologie des règnes et des faits).

[3] *Hist. anc. de la Géorgie*, part. I, 2me livr., pp. 679-681; *ib.*, p. 683. (Années 1413-1442.)

Digitized by Google

d'après le manuscrit 96 de Paris [1]. Nous avons fait une version plus littérale du même chapitre de notre auteur, sans en rien retrancher, afin de laisser à son épilogue, qui est encore une plainte, la couleur locale que le lecteur peut trouver plaisir à y observer çà et là.

En même temps qu'on entend les plaintes d'un Arménien attaché à son pays, à la province, au canton de ses pères et de ses frères, on découvre ici l'esprit de patriotisme et de secte s'exhalant sans aucun ménagement contre un peuple chrétien, voisin de l'Arménie; des sentiments de jalousie et d'antipathie nationale se trahissent dans les dernières pages de Thomas, avec une verve et avec une naïveté dignes d'attention. L'écrivain, sous le prétexte de venger la mémoire d'un prince vertueux, Belkiné ou Pechguen, lâchement empoisonné, charge celle du roi de Géorgie, qu'il accuse ouvertement de ce crime, et il en prend occasion d'attribuer une telle iniquité aux Chalcédoniens, c'est-à-dire aux chrétiens unis avec les autres Églises du monde chrétien et qu'il déteste comme adversaires de l'Église nationale d'Arménie, seule orthodoxe à ses yeux. Ce n'est pas assez d'avoir incriminé le roi Alexandre et ses amis, de l'avoir représenté dévoré par un cruel ulcère, en punition de sa faute [2]. Il dirige contre la nation géorgienne tout entière l'accusation de lâcheté, de cupidité et de gourmandise; il insinue que les Arméniens ont en vain attendu quelques secours de cette nation contre les Musulmans, contre les Turcomans et les Mongols, leurs ennemis communs. Il déplore la fin prématurée de Belkiné et l'indignité de son frère et de son fils, parce que la souveraineté de ces princes Orbéliens s'étendait sur

[1] *Additions*, ib., pp. 401-403. — Les Turcomans avaient montré une extrême fureur contre les Géorgiens chrétiens, à l'égal des Mongols de Timour, dans la guerre de Yousouf contre Scheïkh Ibrahim, qui avait pour auxiliaire le prince Coustandil avec une armée de Géorgiens. Les captifs de cette nation furent mis à mort après la défaite du Schirvanschah, et leur chef assassiné par la main de Yousouf et de son fils Pir Boudak (*Fragments* traduits par M. de Frémery, *Journ. asiat.*, t. XVII, pp. 142-44).

[2] Wakhoucht a tracé un tableau avantageux des actes et des vertus du même prince.

Digitized by Google

la grande province de Siounie [1], et que la politique des rois de Géorgie auxquels ils étaient alliés s'opposait à la constitution d'un État où auraient afflué toutes les populations de langue et de confession arméniennes. Six mille familles résidaient dans les domaines de Belkiné, et d'autres y étaient sans cesse attirées par la douceur de son gouvernement. Le fils de Sempad avait su préserver ses sujets des vicissitudes de la guerre, du vivant de Skandar, avec lequel il était resté en bonne intelligence.

Les persécutions odieuses dirigées contre les chrétiens au nord de l'Arménie ne durèrent pas pendant tout le règne de Djihanschah, qui acheva la conquête de la Géorgie et qui exerça sa domination sur les mêmes contrées qu'avaient possédées son père Yousouf et son frère Skandar. Quand il vit son autorité affermie, il céda aux supplications qui lui furent adressées au nom des opprimés, et, prenant en pitié les Arméniens, il adoucit leur sort et allégea le poids des impôts dont il les avait d'abord écrasés, suivant Thomas. Il établit son fils Hassan Ali, à Nakhdjovan, en Siounie, comme marzban ou gouverneur des Arméniens, et il plaça sous son autorité les intendants des provinces d'alentour ainsi que de la Géorgie avec le titre de Begs ou Beys [2].

Il n'entre pas dans notre sujet de retracer l'histoire de Djihanschah et de son fils Hassan Ali, qui moururent l'un en 1467, l'autre en 1468; nous nous bornons à rappeler que ce furent les derniers princes de la dynastie du Mouton noir qui firent de l'Arménie le théâtre de leurs entreprises continuelles et qui la considérèrent comme une de leurs possessions héréditaires. La partie politique des récits de Thomas ne va pas au delà des premières campagnes de Djihanschah (1440-1442), qui lui assurèrent la soumission de la plupart des États composant la monarchie des Bagratides et qui les rendirent ses tributaires. Plus tard, ce sulthan joignit à son royaume une grande partie de la Perse et du Kerman; il perdit toutefois le fruit de ses conquêtes en attaquant, l'an 872 de l'hé-

[1] C'étaient la partie supérieure du Siounik, et le canton méridional dit Gaban, plus tard Khapan (*Mémoires* de Saint-Martin, t. I, pp. 144, 150, t. II, p. 365).

[2] Voir Tchamitch, t. III, pp. 473, et pour la suite des faits, pp. 502-503.

Digitized by Google

gire, le Turcoman Ouzoun Hassan, qui n'était alors que gouverneur du Diarbékir [1].

Mais, après la chute de la maison fondée par Cara Yousouf, les choses ne changèrent point d'aspect en Arménie et dans les provinces avoisinantes; la seconde dynastie des Turcomans, celle des Bayandouriens, s'éleva et subsista par les mêmes moyens qui avaient fait la fortune de la première [2]. Plusieurs de ses princes se couvrirent de gloire dans leurs entreprises militaires contre de grands souverains de l'Asie; ils régnèrent, du Khorasan à la Karamanie, sur la plus grande partie de la Perse et de l'Arménie. Quand cette puissance eut succombé au commencement du XVIme siècle, les populations belliqueuses qui en avaient fait la force ne disparurent point des provinces et des localités où elles avaient trouvé asile et qu'elles considéraient comme des possessions héréditaires. Les Turcomans du siècle de Timour et de Schah-Rokh se perpétuèrent dans les Curdes, dont les tribus indomptées ne furent jamais expulsées des régions montagneuses qui séparent l'Arménie de la Syrie. Ces tribus ne furent jamais soumises que de nom à la domination des sulthans ottomans de Constantinople, quand ceux-ci firent reconnaître leur autorité jusqu'aux frontières de la Perse. Les bandes retranchées durant quatre siècles dans les défilés et les gorges du Curdistan, n'ont pas changé de mœurs et d'habitudes depuis cinquante ans, dans la même mesure que les autres populations de l'empire turc; sous le sceptre de Mahmoud et d'Abd-oul-Médjid, elles n'ont pas cessé d'exercer leurs brigandages sans égard à la suzeraineté de la Porte, sans crainte des représailles des puissances européennes. Si le fanatisme musulman s'est ravivé naguère en Arabie, l'exaltation d'une sauvage indépendance tient

[1] D'Herbelot, s. v. *Gehan-Schah*, p. 342. Cfr., pp. 403-405. — De Guignes, t. III, pp. 303-306. — Anonyme syr., p. 10, ann. 1445, dévastation de la Babylonie par Djihanschah. — Voir supra, p. 90.

[2] Enorgueilli par ses succès, Ouzoun Hasan ne craignit pas de se mesurer avec les généraux du sulthan osmanli Mohammed II (Hammer, *Emp. ottoman*, t. III, pp. 153 suiv., 158 suiv.). Mais il fut moins heureux de ce côté que dans ses expéditions contre Abou-Saïd et d'autres descendants de Timour. (Voir Brosset, *Hist. mod. de la Géorgie*, pp. 12-13.)

Digitized by Google

toujours en armes les tribus de Curdes qui surveillent, du haut de leurs montagnes, les grandes routes de la Turquie et de la Perse.

Comme on l'a dit tant de fois, il y a une sorte d'immobilité dans la vie et les mœurs des grandes races orientales. Les peuples du Curdistan offrent aujourd'hui ce trait distinctif, aux frontières des trois grands États qui se sont partagé l'Arménie. Il n'y a plus de Turcomans du Mouton blanc ou du Mouton noir; mais tous les jours les contrées de la Mésopotamie et de l'Arménie sont témoins des scènes qui se passaient du temps de Yousouf, de Skandar, et des seigneurs turcomans du Diarbékir. Les tableaux que nous devons à la plume découragée du chroniqueur de Medzoph offrent, par conséquent, au lecteur moderne un intérêt de vérité et en quelque sorte d'actualité, qui vient s'ajouter à leur valeur et à leur utilité historiques. Le sort des chrétiens de toute communion, répandus dans l'ancienne Chaldée, autour des lacs de Van et d'Urmi, n'a pas été mieux assuré que celui des fidèles de l'Église d'Arménie, objet des complaintes de Thomas. La protection des pachas a été jusqu'à ce jour mobile, capricieuse, intéressée, comme celle des émirs et des ischkhans du XVme siècle. Tout est à faire pour appliquer aux chrétiens de la Turquie d'Asie, du Liban et du Curdistan, les bienfaits du Hatti-Houmayoun, qui est un acte de justice arraché aux chefs de l'islamisme par l'ascendant de la civilisation européenne.

FIN.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

Digitized by Google

FIN DE LA TABLE.

ADDITIONS.

Page 97, fin de la note 4. — Voir sur l'origine du même nom la notice de d'Herbelot, p. 754.

— 70, note 4, et p. 127, lig. 2. — *Tanischman* doit être traduit partout dans le sens de docte, lettré, savant, de même que le persan *dânischmend*.

Digitized by Google